

LES RATS

ET

LES GRENOUILLES

PAR

LUCIEN BERTHEREAU

Les bêtes s'agitent; les dieux
les mènent.

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIV

LECTEUR,

Ce poème, quand il parut en 1851, avait pour préface :

> A tous ceux qui liront le livre que voici
> L'auteur n'a rien à dire ici.

Je dois aujourd'hui vous apprendre qu'il a été composé dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. L'Europe jouissait d'une paix profonde. Bien des esprits rêvaient alors l'abolition des armées permanentes, une nouvelle organisation sociale, l'union des peuples, la fraternité universelle, un repos sans fin. J'ai voulu rappeler à ces philosophes qu'un repos sans fin était impossible, contraire aux lois du monde moral comme à celles du monde physique; que

tous les mondes continueraient à marcher de notre temps comme ils avaient fait avant nous; qu'on verrait encore des discordes intestines et des guerres extérieures; que le mal durerait aussi longtemps que le bien, que les hommes sur la terre. Hélas! les événements m'ont trop donné raison : je ne demandaïs pas des preuves aussi cruelles de la bonté de ma thèse; nous avons bu jusqu'à la lie une coupe... Enfin, des temps meilleurs sont venus; je leur devrai la tranquillité de mes derniers jours, et vous, lecteur, la seconde édition du poème *Les Rats et les Grenouilles,* dont, vous pouvez l'avouer, vous ne sentiez pas le besoin, ignorant que la première était épuisée.

Cette première édition fut faite, comme je l'ai dit, en 1851, — triste année, année du *Deux-Décembre,* — sans bruit, sans annonces. Elle s'est écoulée lentement. La faute à qui? Peut-être à moi. Mes vers partis, je n'ai plus pensé à eux. Mais aujourd'hui je commence, comme faisait Fontenelle à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, à voir, en tout, les choses telles qu'elles sont. Je vois qu'il

faut aider ses *enfants;* je vais donc appeler sur le mien l'attention du public. J'appelle d'abord la vôtre, lecteur, sur trois lettres insérées pour vous à la fin du présent volume; je ne vous en donne que trois, le volume me paraissant assez gros comme il est. J'ai revu et corrigé cet ouvrage avec soin, mais sans en altérer l'esprit ni les idées : il reste le même, après avoir subi d'assez nombreuses corrections littéraires.

J'ai fini, lecteur; si vous êtes bien, ne désirez pas être mieux; vivez content du présent, aimez votre pays, ménagez les hommes qui vous gouvernent, deux surtout, esprits sages, cœurs fermes, qui me semblent de la trempe de ceux dont il n'y a jamais eu abondance ici-bas.

L. B.

Juin 1884.

LES RATS
ET
LES GRENOUILLES

CHANT PREMIER

L'ENTREVUE

Sylphide, qui connais les bêtes, leur histoire,
Viens, petite, assieds-toi là sur mon écritoire.
Chante ces fiers travaux en un jour accomplis,
Les guérets, les étangs de tumulte remplis,
Deux grands peuples rivaux jouet de la fortune,
Rats, grenouilles, aux cris de Mars et de Neptune,
S'immolant, pour un fait des dieux seuls bien connu,
Aux mânes éplorés du rat Trottemenu.

Dis-nous comment...

Lecteurs, avant je dois vous dire
Dans quel dessein j'écris... Mais d'abord dois-je écrire?
Vaut-il mieux m'arrêter là sans aller plus loin?
Ce siècle d'épopée a-t-il vraiment besoin?
Suffirai-je à ma tâche, et mes vers vont-ils plaire?
Vais-je enfin faire une œuvre utile ou de l'eau claire?

O malin Rabelais! l'homme se reconnaît
Dans ton livre enfumé, comme en un vieux portrait.
Qui n'a lu sur l'hymen l'entretien qu'ont tes sages?
« Que faire, Monseigneur? J'observe les présages,
J'ai la puce à l'oreille et crois qu'il est saison
De prendre femme.—Prends.—Mais en restant garçon,
Si pourtant je fais mieux?—Reste.—Mais, dit la Bible,
Væ soli! — Suis sa voix. — Mais si, chose possible,
Mon épouse me fait coc...? — N'épouse pas.
— Mais on est homme, là; l'hymen a des appas;
Mon choix pourrait tomber sur une femme honnête.
— Épouse alors. — Mais si j'épouse la tempête,
Et compte avec ma folle autant d'hivers affreux
Que Sénèque et Quinet ont fait de discours creux?
— Alors n'épouse point. — O vieillesse effroyable!
Mourir sans héritiers! — Épouse, par le diable!... »
Et le reste.

L'on rit des gens irrésolus :

Regardez-vous, lecteurs, et vous ne rirez plus.
Vous êtes mariés ! Mortels dignes d'envie,
Vous avez femme, enfants et foi dans l'autre vie;
Vous avez lu Panurge et remarqué ce cas :
Mourir sans héritiers ! sans laisser ici-bas
Son nom et des enfants qu'un divin souffle anime,
Qu'on lègue à son pays, et que le monde estime,
Noble Pantagruel ! Un enfant bien noté
Peut devenir ministre, ou pair, ou député.

Le pays avant tout, voilà la grande affaire,
Les héritiers, et puis la douceur de les faire.
La noble ardeur, à qui l'on doit tant de maris,
Est cause aussi qu'on voit tant d'auteurs à Paris :
Aux charmes de la Muse on se laisse séduire;
Le poète en chantant veut rimer et produire,
Illustrer sa patrie, et que de ses aïeux
Le nom reste après lui dans ses vers glorieux.
Moi, j'entends une voix qui me dit à l'oreille :
« Les enfants de la fée à la bouche vermeille,
Conçus avec plaisir, comme tous ceux qu'on fait,
Naissent malaisément; un sur mille est parfait;
Leurs défauts sont d'ennuis une source féconde,
Et bon nombre ignorés meurent à peine au monde. »
Aussi ma fée est là; nous sommes sans témoin :
Dois-je en faire un, lecteurs? Allons, prenez-en soin.

Le sage craint le bruit, même la renommée.
Zoroastre disait : « Point de feu sans fumée ; »
Le Grec Socrate : « En tout considérez la fin. »
Mais le monde ou la vie est un travail enfin,
Où chacun doit la tâche à ses forces égale,
Les astres, les humains, l'abeille, la cigale ;
Pendant qu'à ses desseins Dieu fait, suivant ses lois,
De tant d'êtres divers concourir les emplois.

C'est donc un saint devoir : d'obéir je m'empresse.
Écrivons. Mais à qui faut-il que je m'adresse ?
Au jeune, au vieux ? Hélas ! ceux qu'un même soleil
Éclaire, jeunes, vieux, sont tous d'âge pareil ;
L'enfance est un miroir, tant nos jours sont rapides,
Où le vieillard courbé se voit encor sans rides,
Et la vieillesse, un autre, où l'enfant frais et beau
Se voit déjà tout chauve à deux pas du tombeau.

Dis comment le démon des querelles fatales
De ces deux peuples, Fée, émut les capitales,
Enchaîna tout si bien, projets, faits, accidents,
Qu'on eut guerre au dehors et révolte au dedans.
Dis les dieux assemblés, leur dessein, leur malice,
Les cris des parlements, les partis, leur milice,
Une cour dans le deuil, des chefs fiers, vigoureux
Soutenant des États prêts à tomber sur eux :

Jean Roseau, Barbebleue, Ajax, Idoménée,
Noms fameux, vrais héros, mémorable journée,
Dispute de géants, disent les vieux récits,
Qui fit trembler les rois baptisés, circoncis,
Fit que rats, batraciens vivant dans la prière,
Très bien devant les dieux et fort mal par derrière,
Pleurèrent leurs péchés, qu'ils n'osaient plus nier,
Convaincus qu'on touchait au jugement dernier!
Pourtant on fit la paix. Chacun, selon l'usage,
Reprit ses gais ébats sans devenir plus sage.
Pourquoi les dieux ont-ils fait les biens et les maux,
Et pour se moquer d'eux créé tant d'animaux?

Gens éclairés, voilà le sujet de mon livre,
Secret longtemps gardé, qu'enfin mon cœur vous livre.
Lisez mes vers, assis, debout, chemin faisant,
Il n'importe. On verra mon but en me lisant.
Seulement, si mes rois, généraux, diplomates,
Ministres, députés marchent à quatre pattes,
Comme faisait Véron, petit, nouveau sevré,
Qui depuis... sur deux pieds se tient mal, à mon gré,
N'allez pas, dédaigneux, et bâiller et conclure
Que vous préférez tous de beaucoup votre allure.
Regardez de moins haut les autres, gens de bien,
Et respectez les dieux qui vous ont faits de rien.

Que vos femmes ainsi, de cent vertus ornées,
Prolongent par leurs soins le cours de vos années!
— Et si pourtant la mienne avançait mon trépas... —
Mon voisin rêve encor Panurge; il n'en sort pas.

Au temps où, libre, heureux, florissait dans le monde
L'empire des mulots, race en guerriers féconde,
Peu s'en fallut un soir que par un gros chat gris
Du monarque régnant l'héritier ne fût pris.
D'où venait ce gros chat? Pourquoi le bon apôtre
Voulait-il prendre alors ce rat plutôt qu'un autre?
Lecteurs, en cet endroit, les anciens manuscrits
Donnent peu de détails et sont fort mal écrits.
Quant au prince assailli par ce rôdeur féroce,
Il allait consulter les devins sur sa noce.
Le royal fiancé fut sauvé par les dieux;
Mais la frayeur lui mit un voile sur les yeux;
Fuyant d'un pas rapide, il se trompa de route,
Erra toute la nuit, capitaine en déroute,
Et vers l'aube arriva, poudreux et haletant,
— On était en été, — sur les bords d'un étang.

Des grenouilles d'abord il reconnaît l'empire.
Où finissait la terre il s'arrête, il respire,
Dit qu'il ne s'en ira qu'après avoir tout vu,
Voulant mettre à profit ce voyage imprévu.

Il regarde algues, joncs : sa surprise est extrême ;
Il voit au fond du lac le ciel, s'y voit lui-même,
Admire l'étendue et le calme des eaux :
La voilà cette mer, ces îles, ces roseaux,
Pensait-il, abri sûr qu'un vaillant peuple habite ;
On n'y craint point des chats la rencontre subite,
Car ils fréquentent peu ce royaume mouvant,
Dont notre ambassadeur m'a parlé si souvent.
Et, sans souci des chats, d'une langue altérée,
Fumant sur le rivage, il boit l'onde azurée.

Des joncs voisins, pendant qu'il parlait et buvait,
De la reine du lac l'époux vert l'observait :
« L'étoile des héros !... ce jeune personnage,
Pensait-il, est le fils d'un roi du voisinage. »
Le rat portait au cou deux fétus mis en croix,
Comme les commandeurs. « C'est un hôte, je crois.
Qu'il a soif ! on dirait qu'il arrive d'Afrique. »
Et, tournant un gros cap, il nage vers la crique
Où l'autre était, l'aborde, et soudain parle ainsi :
« Étranger, si matin que viens-tu faire ici ?
Parle-moi sans détour ; quel est ton nom, ton père ?
Si le sang dont tu sors est, comme je l'espère,
Digne du mien, je veux avec ma parenté
M'unir à toi des nœuds de l'hospitalité.
Je suis, moi, Dieu merci, l'illustre Jean Laflotte,

Qu'en son île retient la reine Hydrocharlotte.
Le grand duc Pavillon jadis s'éprit d'amour
Pour Nacelle aux yeux d'or qui m'a donné le jour.
Sorti de cent héros, je dois à ma naissance
Le haut poste qui fait aujourd'hui ma puissance :
Nautilus Trois, tu sais, mourut sans héritier;
Le trône revenait à Tom le Canotier;
Tom Canot n'étant plus, sa fille a la couronne;
Près d'elle j'ai l'emploi qu'un juste hymen me donne,
Je fais des rois; je suis bien nourri sur ces bords;
J'ai la place d'honneur à la Chambre des lords;
Hors ma femme, avant moi la loi ne met personne.
La reine, — que le ciel autrement en ordonne! —
Mourant, nos fils mineurs, un bill du parlement
Me fait tuteur, régent, chef du gouvernement.
Allons, brave étranger, à ton air je devine
Que tu descends aussi d'une race divine,
Qui tient des parlements le sceptre révéré.
Quels aïeux sont les tiens? »
Le rat désaltéré
Reprit... Lecteurs, ici, moi, je reprends haleine.
Paris n'a pas été fait dans une semaine,
Ni le monde non plus, qu'à tort en l'an premier
On croit avoir été fini le six janvier.
La date du déluge est aussi peu certaine.
De dater à tout prix laissons la gloire vaine

Aux chroniqueurs de Sem, d'Énoch, des pots cassés
Qu'ont chez nous sans emploi laissés les temps passés.
Gens d'esprit, cherchez l'homme au sein du monde antique,
Et tâchez d'en tirer de quoi mettre en pratique.

Ce qu'est au voyageur avant l'aube parti,
Muse, un premier relais dans un bourg bien bâti,
Ce qu'est pour une mère inquiète et ravie
Le premier pas d'un fils sur le seuil de la vie,
Ce que fut pour Clauzel son premier mandement,
Pour les Prussiens charmés leur premier parlement,
Pour le hardi Dumas la foire de Beaucaire,
Dans son fameux trajet d'Avignon jusqu'au Caire,
Mon chant fini pour moi l'est en ce doux moment.
J'en ai quatorze à faire... Astres du firmament,
Éclairez-moi! Mais, dit un rhéteur de génie,
Commencez, l'entreprise est à moitié finie.
Gardons-nous d'imiter le rimeur peu sensé
Qui sans finir jamais a toujours commencé.

CHANT DEUXIÈME

LE PROJET

Parfois, de l'avenir sondant la nuit profonde,
Les rimeurs pour leurs vers craignent la fin du monde.
Ils ont tort : cent vieillards, se tenant par la main,
Font la chaîne des temps qu'a vus le genre humain;
Une moitié nous mène aux vieux rois d'Assyrie,
L'autre au diable instruisant Ève à peine pétrie;
C'est d'hier que sont clos les âges primitifs,
L'ère des mammouths nés avant le dieu des Juifs.
Sans doute, en ce beau ciel, nuit étoilée, immense,
Où sans repos tout naît, finit et recommence,
Un vieil astre parfois s'éteint carbonisé,
Comme un flambeau chez nous par les veilles usé;
Ses planètes alors meurent de froid dans l'ombre,
Mais leurs peuples ont vu luire des jours sans nombre.
Fourier prétend, je crois, que la lune pâlit;
Mais, hors Considérant, qui de nous le relit?

Le soleil et la lune ont la mine fort bonne;
Arago, qui le dit, le sait mieux que personne.
Rimeurs, on aura donc le temps de vous vanter,
De rire, de se plaindre et de se tourmenter,
D'écouter les conseils des anges et des diables.
L'homme, aux îles Viti, mange encor ses semblables:
Le monde est un enfant. Vous voulez qu'il soit vieux?
J'y consens, tout s'en va.
« Les oiseaux et les dieux
Connaissent, dit le rat, ma superbe origine :
Je suis Trottemenu, fils du roi Barbefine;
Farinette, ma mère, en un riche grenier,
De trois fils valeureux m'enfanta le dernier.
J'ai cent rois pour aïeux, ami, dans les deux lignes,
Ceux-ci législateurs, ceux-là guerriers insignes :
Tranchelard, Clodomir, Triboulet, Carabas,
Croquet Sept, Pepin Dix... Je ne finirais pas.
Ma tante Pince-Maille a voulu rester fille;
Mes oncles de héros remplissent ma famille.
Leurs leçons m'ont formé : je vis, parmi les rats,
Sans reproche en mon trou, sans peur dans les combats.
A la chambre des pairs j'ai la première place,
Et le roi mort, ami, c'est moi qui le remplace.

— Remercions les dieux d'aboucher deux voisins
Qu'unit un vieux traité, que leur rang fait cousins.

Des dieux, non du hasard, viennent ces entrevues;
Sur nous, sur nos pays, dit l'autre, ils ont leurs vues.
Ne pourrions-nous, tous droits des deux parts réservés,
Faire de nos sujets des amis achevés?
Viens dîner chez la reine, et jurons-nous à table
Un cordial accord au monde profitable.
Ma ville en ton honneur va pousser un hourra,
Que tout Ratopolis, j'en réponds, entendra.
La reine, l'an prochain, te rendra ta visite.

— De ton illustre reine on vante le mérite,
Ses charmes... Mais en toi parle un sage écouté:
Deux peuples, que déjà lie un ancien traité,
Unis encor de cœur pour le bonheur du monde!
Que le ciel, cher voisin, t'entende et nous seconde!
Notre exemple en effet pourrait aux animaux
Rendre la paix et mettre un terme à bien des maux.
Mon père dit qu'entre eux tous les rois de la terre
Devraient, en maudissant le démon de la guerre,
Et tous les conquérants de Cyrus jusqu'à nous,
Serrer de l'amitié les nœuds sacrés et doux.
Puissent tant de rivaux, unis comme des frères,
N'en vouloir qu'aux auteurs des communes misères,
Aux monstres, aux fléaux destructeurs des États!
Puisse une sainte ligue exterminer les chats!

— Et des hérons goulus la race criminelle! »
Et Laflotte à ces mots s'essuya la prunelle.
Naguère le héros avait vu d'un lieu sûr
L'oiseau des lacs manger sa sœur au cou d'azur.
« Ainsi tu crains les chats?
— Ami, je les évite;
Ou plutôt, soyons francs, je m'en sauve au plus vite.
Le Temps est un grand maître : aux rois, aux demi-dieux
Il apprend qu'ici-bas nul n'est brave en tous lieux.
Un géant souvent rôde autour de nos demeures,
Le plus terrible fils qu'aient enfanté les heures,
L'homme dont, en nos champs, de ces bords tu peux voir
Parfois l'énorme corps à pas lourds se mouvoir.
Hé bien! je vais sans peur mordre en sa vaste couche
Ou l'oreille ou la barbe à ce géant farouche,
Braver ses coups de poing sur les murs assenés,
Et de mes doigts moqueurs lui faire un pied de nez.
Ses fils et tous les siens, veaux, chiens, bêtes de somme,
De quelque nom divin, *Pan, Sylvain*, qu'on les nomme,
Seul, je me ris d'eux tous: je vais en paix, la nuit,
Manger aux uns leur graine, aux autres leur biscuit.
Mais, quoi! je crains les chats!... Ces monstres hypocrites
Ne connaissent ni dieux, ni foi, ni lois écrites:
Envahir, s'embusquer, manger les négligents,
C'est là vivre pour eux selon le droit des gens.
Dieux! confondez les chats, engeance meurtrière!

— Qui n'a pas d'ennemis à craindre en sa carrière?
J'ai vu l'homme souvent, le long des lacs sacrés,
Marcher de cap en cap à pas démesurés.
Son passage courbait les joncs sur nos frontières;
Parfois son pied glissant obstruait des rivières;
Il avait disparu sous le vaste horizon,
Que de sa marche l'eau gardait encor le son.
Mais l'homme et l'ouragan, comme toi, je m'en moque;
Nous craignons le héron qui nous pêche et nous croque.
Ami, par notre accord aidons ici les dieux.

— Cet accord, dit le rat, mesurant l'eau des yeux,
Qu'à ta cour le jurer j'irais en bon convive!
De voir ta reine aussi j'ai l'ardeur la plus vive;
Le ciel m'en est témoin! Mais j'ai peu navigué:
Je ne franchis qu'à peine une rigole à gué;
J'aime les ponts. D'ailleurs, prince, dans vos parages
On ne vit, paraît-il, que de mousse et d'herbages.
Les rats ont d'autres goûts. Le Ciel qui nous sourit
Nous prodigue le pain, les gâteaux, le lard frit,
Des mets sains de tout choix. Moi, je vis dans ma loge
De jambons de Chevet, dont chacun fait l'éloge. »

L'époux royal reprit: « Noble Trottemenu,
Chez vous de nos repas on sait mal le menu.
Si dans nos verts comtés les manants vivent d'herbes,

Les grands dans leurs palais font des festins superbes :
Les troupeaux voltigeants qu'engraissent nos pâquis,
Fils du jour et des fleurs, sont des mets sains, exquis;
D'huîtres, de melons d'eau nos cuisines sont pleines.
Le dieu qui fit le feu, l'air, les lacs et les plaines,
Nous donna pour séjour deux des quatre éléments,
Et par ce don divin le choix des aliments.
Quant à passer sans pont, entre nous, c'est facile :
Je te prends sur mon dos et te porte en mon île.
Tu verras quel plaisir on goûte à voyager;
Quels miracles chez nous attendent l'étranger :
Des enfants d'Amphitrite il voit la métropole,
Du commerce des lacs l'entrepôt et l'école,
Ses flottes de roseaux, ses docks, ses magasins,
Un crédit sans pareil qu'admirent nos voisins;
Il voit les vents amis, les rivières profondes,
Charriant dans nos ports les trésors des deux mondes,
Autour des saules verts, des joncs, des peupliers,
D'un travail éternel nourrir nos ateliers.
Prince, viens admirer nos arts, notre industrie;
Je veux, moi, dès demain visiter ta patrie :
Il faut voir par ses yeux les peuples, l'univers.
Qui voit par ceux d'autrui voit souvent de travers.
Nous pourrons, mieux instruits par nos propres études,
Comparer nos pays, leurs lois, leurs habitudes,
Et trouver à nous deux l'art du gouvernement,

Qu'à Berne maint docteur cherche encor vainement.
Mais pourquoi plus longtemps parler à tes oreilles?
Çà, monte sur mon dos, tu vas voir des merveilles;
Et, guidés par le dieu qui porte le trident,
Nous reviendrons, j'espère, au port sans accident. »

Il dit. Le rat séduit tour à tour considère
La crête d'un caillou, solide embarcadère,
Et Laflotte amarré devant, comme un bateau;
Et conclut, tout pesé, qu'on pouvait passer l'eau.
— Combien servaient l'État au péril de leur tête! —
Il fait un pas, puis deux, puis... la frayeur l'arrête.
Mercure allant au Havre en ce moment passait;
Le dieu vit tout de suite à quoi ce rat pensait;
Il le pousse. Bravant l'abîme et la fortune,
Trottemenu s'embarque en invoquant Neptune.

Laissons, Muse, régner sur les monts orageux
Du vieux Chateaubriand les enfants nuageux.
Ce qui fait la grandeur de ces esprits sublimes
Paraîtrait de l'enflure, imité dans nos rimes.
L'austère vérité doit parler simplement.
Du duc Trottemenu tel fut l'embarquement.
On en contestera les détails authentiques;
Mais on conteste tout. Commentateurs, critiques,
Marcus, Fabricius, Festus, Olybrius,

Allez chez Boissonade enrichir Babrius.
Mais restez avec moi, lecteurs au cœur honnête,
Qui n'annotez jamais les livres qu'on vous prête,
Qui, s'il est quelque chose à commenter ici,
D'avance voulez bien m'en laisser le souci.
Outre que je dirai le trajet, la conduite
Des deux navigateurs, et leur sort, et la suite
De ce récit fameux qui, tiré du sanscrit,
Fut de l'arabe en grec pour vous jadis transcrit,
J'éclairerai vos cœurs par maints conseils utiles.
Je vois un grand pays plein de débats futiles,
De sottise, d'orgueil et de piéges dressés,
Où tomberont bientôt des milliers d'insensés.
Je voudrais leur crier : Bourgeois, quelle furie !
Eh quoi ! Robin mouton livre la bergerie !
Robin, gras et soyeux à faire des jaloux,
Est contre les bergers d'accord avec les loups !
Ils ne m'entendraient pas. Je vous ferai connaître
Ce qu'à travers le temps je vois de ma fenêtre.
Qui peut au sein du temps cacher la vérité ?
Les éclairs dans la nuit ? Sur ma chaise monté,
Je vois Saint-Cloud, Berlin, Londres, Rome et la Chine,
Et les siècles passés et le temps qui chemine.
Dans cette mer de jours aux reflets agités,
Des vérités vers moi nagent de tous côtés.
Vous les saurez ; d'abord je vais vous en dire une :

— On vante Pisistrate et sa haute fortune;
C'est un chêne entouré de rejetons nombreux;
Mais attendons la fin pour l'estimer heureux. —
Une autre : — Tout fleurit, l'or roule dans l'Attique;
L'Émeute et Mars ont fui jusqu'au pôle antarctique;
La paix est pour jamais rendue au genre humain.
O Grecs! l'Émeute et Mars vont revenir demain.
Le mal ne peut durer, ni le bien. — La Carie
Fête l'hôte royal de sa reine chérie;
Mais que gagnent les rois à se voir de si près?
Les choses comme avant, sinon pis, vont après.
Et puis oubliez-vous que la terre et les ondes,
Le Tartare, le ciel, les sphères vagabondes
Tournent, fuseau pendu, dans la nuit sans clarté,
Au fil que tord le doigt de la Nécessité?

Le temps vole, lecteur; malgré l'éclat du titre,
C'est assez pour nous deux à la fois d'un chapitre.

CHANT TROISIÈME

LA TRAVERSÉE

Les deux héros, chargés de si grands intérêts,
Plus tôt qu'un bateau-poste à voguer furent prêts.
« Tiens-toi bien, compagnon, » dit Laflotte à son hôte.
Et tous deux de partir et de suivre la côte,
Et l'hôte émerveillé de compter les roseaux,
Que doublait son esquif, ramant par bonds égaux.
Chaque coup d'aviron à ses regards déploie
Des aspects inconnus qui redoublent sa joie :
Ici c'étaient des docks et des antres béants ;
Là des digues, des ports, ouvrage des géants ;
Des cascades plus loin, des rocs pendant sur l'onde,
Prodiges par les dieux créés avec le monde.
Le rat, se récriant, demande en chaque endroit
Comment dans le pays s'appelle ce qu'il voit.
Sur les lieux renommés, tant modernes qu'antiques,
Il avait déjà lu maints recueils authentiques,

Mais rien n'est tel à voir qu'on se l'est figuré;
C'était l'avis formel de ce prince éclairé.
Il répétait tout haut les noms de port ou d'île,
Qu'énumérait Laflotte en géographe habile,
Puis tout bas de sa route il faisait le journal:
« Port-mousse, Roseaubourg, grands portssur le canal;
New-marais, gros îlot; Lac-town, beau promontoire...
Nous doublâmes Hastings, lieu fameux dans l'histoire.
Ma mère avait bien tort: « Ne va pas sur le lac,
« Mon fils... » Et j'en reviens! des rats en un grand bac
Sont bien allés peupler Québec, la Martinique;
Moi, sans voiles j'allais voir une reine unique,
Jurer une paix stable et dîner comme un roi...
Qu'à ce récit les rats vont être fiers de moi!
Les souris à l'envi, Lili, Bibi, Finette...
Mais non, je n'en veux qu'une, et j'épouse Minette;
C'est promis. » — Et Minette en son esprit trottait,
Et la côte fuyait, et la houle montait.
Sûr de fendre les eaux sans fléchir sous la charge,
Laflotte, loin du bord, cinglait alors au large;
Et les dieux de l'étang, les deux yeux hors de l'eau,
Prenant ce qui voguait pour un monstre nouveau,
Déchaînaient sur le prince et sur le commodore
Les souffles du matin, messagers de l'aurore.
Trottemenu regarde... Eh bien, a-t-il rêvé?
Tout a fui, Roseaubourg, île, cap élevé.

Le lac, le sombre lac, au loin s'offre à sa vue,
Ridé par le gros temps, circonstance imprévue.
Il écarquille en vain ses yeux, la terre a fui.
Il voit en frissonnant l'eau s'enfler devant lui,
Et derrière effacer, emporter le sillage
Qu'en paix traçait sa queue au sortir du mouillage.
La colique bientôt vient avec le roulis :
O ciel! reverra-t-il encor Ratopolis!
Si la mort l'attendait dans ces mers inconnues,
Dont les bords indécis semblent toucher les nues!
Hélas! de ses pouvoirs que n'avait-il chargé
Un héraut par son nom, son état protégé.
Adieu la cour brillante où l'amitié l'invite!
Son cœur à chaque flot se trouble et bat plus vite.
Le vent semble mugir. « Ah! sur le continent
Que ne suis-je resté! Que de rats maintenant
Mangent en paix le blé qu'ont épuré les cribles!
Les chats même après tout sont-ils donc si terribles?
Pourquoi s'armer contre eux d'un secours étranger?
Hélas! tout serait bien si je savais nager. »

Le héros dans son cœur retient la plainte amère ;
Il s'accuse lui-même, il regrette sa mère,
Et son père, et Minette, et la douce maison
Où, tout petit, Minerve éclaira sa raison.
Mais des flots, dont Téthys élève encor les cimes,

Les sillons plus profonds deviennent des abîmes;
Les dieux ont l'air de dire, irrités et jaloux:
« Qui doit régner ici des mortels ou de nous?
Voyons si ce Titan, ce brick à double tête
Aura recours aux dieux au moins dans la tempête. »
Le brick cède; à Pylade Oreste cramponné
D'un cri puissant, aigu, perce l'air mutiné :
« Téthys, à l'aide! ô dieux, sauvez-nous du naufrage! »

Les dieux sont satisfaits; Téthys calme l'orage;
D'un geste, de la brise elle change le cours:
L'air se tait, le flot tombe. Heureux d'un tel secours,
Le prince en lui sent naître une force nouvelle;
Son cœur se raffermit. Laflotte lui rappelle
Maint trait fameux d'histoire applicable à son cas,
Citant avec Colomb Alexandre Dumas,
Qui naguères, aux yeux de l'Europe étonnée,
Avait bravé, franchi la Méditerranée,
Reconnu maint pays, vu le pape en chemin,
Et vivait plein de gloire alors à Saint-Germain.

Le duc charmé répond qu'en enchaînant Borée
Pour leur noble projet Téthys s'est déclarée;
Qu'à ses imitateurs le puissant Jupiter
Souriait en ami des champs purs de l'éther :
« Qui n'a lu, disait-il, dans la sainte Écriture,

Comment, taureau superbe et fier de sa capture,
Ce dieu fendant les mers de Tyr en Crète alla?
Europe et lui voguaient tout comme nous voilà. »

Soudain d'un serpent d'eau paraît l'horrible tête.
Juste Ciel! oubliant Tyr, Europe et la Crète,
Laflotte muet plonge et sous l'eau disparaît
En moins de temps qu'à luire un éclair n'en mettrait.

Il disparaît, il fuit. Et le prince, et son hôte?
Argo ne pensait plus alors à l'Argonaute.

Muse, soutiens ma voix. Triste et fatal instant!
Là finit des héros le voyage important.
Leurs cœurs, du bien public occupés sans partage,
Avaient compté sans l'hydre en quittant le rivage.
Mais l'hydre à jeun parut au milieu du trajet,
Et l'abîme complice engloutit leur projet.

Tandis que l'un tremblant se cache au fond d'un gîte,
L'autre, désespéré, crie, appelle, s'agite.
Le prince à peine a vu le monstre noir, hideux,
Tant Laflotte et lui vite ont disparu tous deux.
Ses longs cris de détresse appellent donc Laflotte,
Et le gouffre cruel semble répondre : « Flotte! »
C'était sans doute un dieu dont la voix répondait;
Le gouffre de nouveau, mais sans écho, grondait.

Le naufragé trahi tourne, lutte et fait rage;
Il barbote, il implore une épave, un cordage,
Un gué... Mais où les prendre en ce pressant besoin?
Il regarde le ciel. Le ciel était bien loin;
La rive aussi. Du ciel, hélas! ou de la rive,
Ni planche de salut ni chaloupe n'arrive.
La nature, immobile en sa grave beauté,
Paraît indifférente à son adversité.
Deux fois, disparaissant, il boit l'onde implacable;
Il remonte épuisé; son poil trempé l'accable.
L'infortuné comprend que les moments sont courts;
Qu'ils suffiront tout juste à son dernier discours :
« Fuis, mais n'espère pas que le ciel te pardonne,
Toi qui, lorsqu'à ta foi, dit-il, je m'abandonne,
Sur l'humide élément, monde pour moi nouveau,
Me jettes en causant du tillac, traître, à l'eau.
Voilà, Carthaginois, cette paix assurée,
Qui par ta reine et toi devait m'être jurée!
Ce n'était pas ainsi, mais sur terre, en champ clos,
Qu'il fallait m'attaquer, lâche d'un œuf éclos.
Tremble! devant les dieux témoins de ton parjure,
Je lègue aux rats le soin de venger mon injure. »
Il nomme encor sa mère, et subit son destin;
Puis son corps flotte au gré des zéphyrs du matin.

Que faisiez-vous alors, nations vigilantes,

Libres enfants des rats, grenouilles opulentes?
Vous demandiez au Ciel, en vous frottant les yeux,
Des noix et des melons, dons chers aux cœurs pieux.
«S'il en pleut, disiez-vous, nous saurons bien qu'en faire.»
Infortunés! le Ciel, réglant une autre affaire,
Vous préparait, au lieu de melons et de noix,
Une grêle de maux, présent des dieux sournois.

Ainsi sortit ce rat d'un monde où toute chose
Brille ou s'éteint, selon que le Ciel en dispose;
Vaillant prince, qu'un jour on eût vu noblement,
Le chapeau sur la tête, ouvrir le parlement.—
Pourquoi s'embarquait-il? C'était sa destinée
Que sa vie en sa fleur sur l'eau fût moissonnée.
Rat, sois libre, et raisonne, et cours avec cela.
Le rat tombe en courant de Charybde en Scylla. —
Son père aux jours chômés, que tout roi sage observe,
Vivait de pain bénit sous l'autel de Minerve;
Minerve est conseillère, et le prince écoutait
Ce qu'au bon roi pour lui la déesse dictait.
Aussi par sa prudence il brillait avant l'âge.
Souvent des fils bien nés ce n'est pas l'avantage;
Chez le pauvre plus tôt la sagesse mûrit,
Tant de durs conseillers éclairent son esprit!

Que la cour des mulots, d'autres soins occupée,

Allait sentir le coup dont elle était frappée!
Combien les magistrats, les pairs, les députés,
De ce grand deuil public allaient être attristés!
Ou le paraître, en rats du monde ayant l'usage,
Et conformant au temps leur voix et leur visage.

Toi, lecteur, qui n'es pas du monde officiel,
Conforme ta conduite aux volontés du Ciel;
A les comprendre il faut que ton cœur s'étudie,
Mais non comme on comprend les lois en Normandie.
A Falaise il fut fait défense au nom du roi,
Sans lanterne, la nuit, de sortir chez soi;
On obéit. Chacun prit, à la nuit serrée,
Sa lanterne et sortit sans l'avoir éclairée.
Un autre arrêt survint, portant qu'on sortirait
Sa lanterne à la main, et qu'on l'allumerait.
Ce qu'on fit. Dompte en toi le Normand, le rebelle;
Suis le texte et l'esprit du devoir qui t'appelle;
Que ton cœur dans tes yeux parle et dans tes discours;
Sois vrai; puis laisse l'eau, le vent suivre leur cours,
Et les trésors aussi. La mort vient nous surprendre
Comme un voleur; biens, rang, misère, il faut tout rendre
Et partir. Vivons prêts à tout rendre, à partir,
Jour et nuit, sans regret, surtout sans repentir.
Travaillons à mourir en paix, comme tant d'autres
Ont fait, lecteur, avant et depuis les apôtres.

Heureux ceux qu'à toute heure on trouve dégagés
De craintes, de désirs, libres de préjugés,
N'écoutant que de loin les chants trompeurs du monde!
Heureux ceux..! On meurt donc sur la terre et sur l'onde.

La terre a ses cercueils, l'eau ses corps naufragés.
Les princes et les rois ne sont pas ménagés;
Il leur faut dire adieu, quand vient l'heure, à la vie.
Hélas! chez nous leur sort est loin de faire envie :
Outre les accidents, on conspire contre eux;
Les uns meurent gâteux dans leur lit, les heureux,
Les autres en exil, excepté ceux qu'on tue.
A trouver les meilleurs de trop on s'habitue.
Partout il ne sera bientôt pire métier
Que le métier de roi, car dans le monde entier
Un progrès se répand, quand l'idée en est mûre.
J'entends à Vienne, au loin, — car l'air est sans murmure, —
Contre les archiducs japper des écoliers,
Des docteurs, des bourgeois, chiens las de leurs colliers.
Je vois l'outre des vents, qui remonte la Sprée,
De bourrasques, d'éclairs, de naufrages bourrée.
Je vois... Tout n'a qu'un temps, sans quoi les anciens maux
Dureraient, ne feraient jamais place aux nouveaux.
Les czars à l'horizon doublent leurs sentinelles.

Que vois-je après? Sans bruit, du Rhin aux Dardanelles

On arme. — A quel propos? — Dormez, gens sans souci,
Ignorez que des rois et des peuples aussi
L'avenir, que Cabet de rêves brillants dore,
Ne prend pas la couleur qu'ont les doigts de l'Aurore.

Battus par la tempête ou tranquilles au port,
Nous vivons dans les bras du Temps et de la Mort.
L'air mêle aux chants d'hymen le glas des funérailles;
Aux fléaux de la paix succèdent les batailles;
Puis dans le sombre empire, où vont chefs et soldats,
Les dieux, nos conducteurs, conduisent les États.
Et Lamartine, un soir, des peuples, des royaumes,
Errant sur des débris, cherche en vain les fantômes;
En vain sa lyre gronde et parle au noir séjour,
Jamais mort, homme ou rat, n'a pu revoir le jour.

Sans trop y tenir donc, vivons, quoi qu'il arrive.
Que, seul dans sa cité, pour lui seul Timon vive,
Ouvrons la nôtre aux cœurs de bonne volonté;
Vivons pour la patrie et pour l'humanité;
Plus notre cœur est haut, plus la famille est grande.
Fais le bien sans vouloir que le ciel te le rende,
Aime le pauvre, plains le sot ambitieux,
Et de peu sois content. Ou prends ou donne mieux.

Muse, laissons souffler notre coursier qui fume,

Bien qu'ayant un coursier comme en ont, je présume,
Ces Césars d'antichambre aux pas retentissants,
Dont les longs éperons font rire les passants.
Ajoutons cependant qu'à l'heure, heure maudite,
Où le trajet du prince eut la fin que j'ai dite,
La nature, troublée en ses quatre éléments,
Fit pressentir partout de grands événements.
Les lacs et les greniers furent pleins de prodiges;
Les moucherons dans l'air eurent d'affreux vertiges;
Chez les humains, dit-on, de Belleyme tourna;
Le marquis de Boissy soudain déraisonna;
Des meubles en craquant causèrent des peurs graves;
Et Bertin des *Débats*, qui lisait les *Burgraves*,
Après trois bâillements, pris d'un frisson léger,
Déclara que le temps sans doute allait changer.

2.

CHANT QUATRIÈME

L'ASSEMBLÉE DES DIEUX

« Commençons par les dieux, » disait jadis Horace;
J'aime Horace et ses vers pleins de sens et de grâce;
Je respecte les dieux, je suis à leur merci,
Mais, Muses, c'est par vous que je commence ici.
Vous versez aux humains, en charmant leurs oreilles,
Un vin plus généreux que le nectar des treilles.
Ils écoutent émus vos accents cadencés,
Et, pleins de beaux récits, de doux songes bercés,
Ils sentent de bien faire éclore en eux l'envie,
Ou s'alléger le faix des labeurs de la vie.
Vos chants font du passé vivre le souvenir,
Sont le cri du présent, parfois de l'avenir.
Vous chantez les aïeux, les combats, la patrie,
La paix, les jeux, l'amour, les arts et l'industrie,
Les droits de la raison, ceux de l'humanité,
Et le prix douloureux, hélas ! qu'ils ont coûté.

Chantez! aux jeunes cœurs soufflez, doctes nourrices,
L'amour des saints devoirs et le mépris des vices,
Non pour gagner le ciel, mais pour vivre et garder
Libre, intact le pays qu'ils doivent posséder.
Chantez! du monde entier chassez la nuit fatale
Qui livre la justice à la force brutale;
Faites aux oppresseurs, aux prêtres, aux pédants
Par vos chants oublier leurs griffes et leurs dents.
Pour la lyre il n'est point de monstres invincibles;
Les tigres à vos sons jadis étaient sensibles,
Les arbres tressaillaient, les rochers transportés
Par blocs marchaient, montaient, bâtissaient les cités.

Vos grands disciples font les délices des âges;
L'éternelle beauté respire en leurs ouvrages.
Leur cendre est demeurée où sont les anciens jours;
Comme des voix du temps leurs voix chantent toujours.

Ma fée est muse aussi, muse de son école,
Mais chère aux cœurs chagrins qu'elle berce et console.
Le sage, que du mal la vue afflige, aigrit,
Dans ses veilles l'invoque : elle vient, il sourit.
De tous les deuils compagne attentive et fidèle,
En pleurant sur la vie elle dit du bien d'elle;
Les vieux récits mêlés à ses douces chansons
Font écouter du temps les austères leçons.

Je ne sais, douce enfant, si tu ris sous tes larmes,
Si tu crois aux discours dont le soir tu nous charmes,
Mais j'écoute attendri, quand d'un air ingénu
Tu contes comment l'homme a jadis retenu,
Lorsqu'elle allait bien loin prendre aussi sa volée,
La mouche aux ailes d'or Espérance appelée.
Muse, enfant de la terre ou, si l'on veut, du ciel,
Poursuis, du vase amer enduis les bords de miel;
Que les cœurs, dont tes soins endorment la souffrance,
Entendent doucement bourdonner l'Espérance.

Cela dit, prenons, Muse, un vol audacieux,
Pénétrons hardiment au grand conseil des dieux.
Comme on le sait partout, les dieux nous ont fait naître;
Nous pouvons par eux seuls et sentir et connaître;
Du bien ils sont la source, oui; l'on n'en dit pas moins
Que le Mal autrefois, suivi de deux témoins,
Criait comme un aveugle à qui voulait l'entendre :
« Je suis le Mal! » Chacun se sauvait sans l'attendre :
« Otons, dirent les dieux, la voix à celui-là. »
Depuis, il vient muet, surprend cours en gala,
Hameaux en fête, amants qu'un doux espoir enchante,
Comme il surprit jadis les héros que je chante.
Mais la raison des faits, lecteurs, se verra mieux,
Si l'on veut un instant nous suivre chez les dieux.

A peine, aux bords témoins de sa triste aventure,
Trottemenu sur l'eau flottait sans sépulture,
Que dans tout l'univers les dieux grands et petits
Par la poste céleste en furent avertis;
Mais, outre la nouvelle et ce que les miracles
Faisaient déjà prévoir aux devins, aux oracles,
Le fils de Rhée à tous de l'Olympe envoyait
Ce qu'oracle, devin ni dieu ne prévoyait,
L'ordre écrit, renfermé dans des lettres scellées,
De quitter sur-le-champ les voûtes étoilées,
Les royaumes de l'air, de la terre et des eaux,
Pour venir s'assembler en états généraux.
Cette décision, dans chaque nome apprise
Et relue, y causa la plus douce surprise:
Chez ces dieux méfiants le bruit alors courait
Qu'à régner sans états Jupiter aspirait.
A la hâte chacun prend sa cape à trois crêtes,
Et les déesses même en un clin d'œil sont prêtes.

L'aurore, succédant à l'aube, se leva
Pendant que cet appel fut transmis, arriva,
Mit sur pied tout le ciel. La poste, encor fermée
Chez les bêtes, dormait, aussi la Renommée.

Les dieux donc d'accourir par clans, par bataillons,
Sans retard : les uns vont comme des tourbillons,

Dans leurs chars emportés par des oiseaux rapides;
D'autres pressent le cou, cavaliers intrépides,
De lucanes cornus, de dragons diaprés,
Que le soleil pour eux nourrissait dans les prés;
Ceux-ci sur des poissons remontent les rivières;
Ceux-là par les chemins font trotter leurs litières;
Et les grands dieux à pied, hauts comme des géants,
Au milieu des petits font des pas effrayants.
Quel que fût de chacun l'âge, l'air, la stature,
Piéton, porté, porteur, bac, cheval et voiture
Du même train couraient, fendaient l'onde ou les airs,
Étant formés du feu qui produit les éclairs.
Ils font passer et fuir derrière eux rive, plaine,
Forêt, mont et nuage et zéphyrs hors d'haleine.
Quelquefois Duperré dans son lit, le matin,
Recommence en esprit un voyage lointain,
Revoit Brest, le cap Horn, les îles de la Sonde,
Et fait sur l'Océan cent milles par seconde.
Plus vite encore allaient ces dieux, aussi nombreux
Que le sont à Pantin dans l'air les grains poudreux,
Quand le peuple à grands flots, en ses courses champêtres,
Aux portes de Paris cherche l'ombre des hêtres.
Tous, de la mort du rat attristés ou ravis,
Préparaient en secret de contraires avis,
Dans le fond, — et leur course en était plus pressée, —
De leur père commun ignorant la pensée;

De grands projets cachés on parlait vaguement;
Mais chacun concluait qu'en ce grave moment
Les Parques aux enfants des rats et des grenouilles
Filaient un jour fatal, noir comme leurs quenouilles.

Les cieux à l'horizon s'empourpraient, rayonnaient,
L'Olympe regardait si les états venaient;
Les éclaireurs divins, d'une cime élevée,
Des trois ordres bientôt signalent l'arrivée.

En tête, décorés, marchaient Mars et ses preux,
Neptune et ses marins, les Hasards; derrière eux
L'Apropos sur sa roue en brillante tenue;
Et Plutus en frac d'or, et Cypris toute nue,
Se vantant tous les deux, d'un air impertinent,
D'être adorés sur l'onde et sur le continent ;
Ensuite avec les siens venait la Politique,
Les dieux ambassadeurs, troupe aristocratique,
Puis les dieux espions, les dieux chefs de bureaux,
Et les dieux directeurs des corps électoraux,
Qui, parmi les mortels, étourdis de leurs brigues,
Fondent les grands journaux et les grandes intrigues.
—Minerve était absente, et l'austère Thémis
Terminait un procès, alors, chez les fourmis.
Les Muses, qu'escortait la Paix, leur grande amie,
Couronnaient Arago roi de l'Académie. —

Au centre étaient Mercure et ses facteurs bottés,
Et les dieux des voleurs libres ou patentés,
Et les dieux des marchés, louches, pleins d'insolence,
L'aune à la main, coiffés de leur double balance;
Sur leurs pas la Discorde aux regards enflammés
Amenait d'autres dieux, avocats consommés,
Qui, las de pérorer, rouges comme des briques,
Faisaient d'un code noir flamboyer les rubriques;
Puis sous Vulcain trottaient, portant règles, marteaux,
Ceux qui domptent le bois, la pierre et les métaux,
Qu'au gré de nos besoins, même de nos caprices,
Transforme la vertu de leurs mains créatrices;
Après couraient les dieux bourgeois ou citadins,
L'Ordre, l'Économie, ennemis des gredins,
L'Honneur, la Vanité, la Ruse, la Prudence,
Le Savoir que suivaient l'Esprit d'indépendance,
L'Esprit d'accord, l'Esprit de contradiction,
L'Esprit qui remet tout sans cesse en question,
L'Esprit de charité, l'Esprit de convoitise,
L'Esprit proprement dit; puis venaient la Sottise,
Ses enfants, l'Esprit faux, l'Esprit d'entêtement,
Blocs contre qui mollit le plus ferme argument;
La fière Pauvreté, des polissons honnie,
Nourrice des grands cœurs, des talents, du génie;
Les dieux dissipateurs d'un vain éclat épris,
Le Vertige, Comus, Momus, les Jeux, les Ris;

Les Vertus sans souliers, et non sans meurtrissures,
Les Vices rayonnants et fiers de leurs chaussures;
Tous les dieux qui fort cher vendent un peu de bien;
Ceux qui donnent, après, beaucoup de mal pour rien;
Enfin ceux qui, confits en dévotes pratiques,
Disent en chœur : *Amen !* et chantent des cantiques;
Dieux que raison, prière, aux lois rien ne soumet,
Brûlant les raisonneurs, quand le temps le permet,
Marchant toujours bourrés d'anathèmes bibliques,
Prenant l'or des deux mains et rendant des reliques.
— De cet ordre aucun dieu ne manquait, excepté
Bacchus qui chez Silène en route était resté. —

Sous Cérès à la queue étaient les dieux champêtres,
Colons de la nature et nourriciers des êtres,
Qui portent sans repos, dans la terre enfermés,
Par des conduits secrets la sève aux grains germés;
Puis, sortis au printemps, volante fourmilière,
Se disputent l'air, l'eau, la chaleur, la lumière,
Couvrent les prés de fleurs, dorent les blés flottants,
Des saisons à profit mettent tous les instants;
Dieux à mine rustique et qui, les bons apôtres,
Souvent dans les procès sont plus fins que les autres.
Ces dieux et les sylvains, du soin des bois chargés,
Paraissaient mécontents qu'on les eût dérangés.

Près d'eux étaient les dieux du calme, des tempêtes,
Du beau temps, de la pluie, enfin ceux des planètes.

Muse, Homère en ses vers nomme les gros guerriers;
Laissons dans l'ombre, avec les dieux trop roturiers,
La Peur, la Trahison, la Peste, la Famine,
Un régiment divin de fort mauvaise mine.

La phalange céleste à grand bruit défilait;
La terre bourdonnait et l'herbe au loin tremblait.
Là brillait entre tous le Tumulte en personne,
A la fois serre-file et chef de la colonne,
Qui, se montrant partout, avait soin en courant
Qu'aucun dieu ne fût calme et ne gardât son rang.
Aussi c'étaient des cris, des débats, des injures,
Les plus chauds se traitant d'imposteurs, de parjures,
Se confessant tout haut, riant des plus gros cas.
Au concile de Trente on fit moins de fracas.

Heurté, pressé, poussé, chacun pour la séance
Dispute en arrivant et place et préséance.
Mais Jupiter paraît, le bruit cesse à l'instant.
Le roi des dieux leur tint ce discours important :

« Rivaux, dont la discorde enfante l'harmonie,
Telle que la conçoit ma sagesse infinie,
Poursuivez ; des éclats de vos grands démêlés

Troublez les mers, la terre et les cieux ébranlés.
J'entends les animaux nous crier : « Dieux propices,
« Chez nous la Paix trébuche en d'affreux précipices ;
« Délivrez-nous du mal, ce monstre redouté ;
« Qu'avec vous ici-bas règne enfin l'équité ! »
Innombrables cirons dont l'orgueil se figure
Que ma justice à moi sur la leur se mesure ;
Qu'à mes yeux comme aux leurs il est des malheureux ;
Que ma loi va gémir et s'arrêter pour eux...
Roulez, cieux infinis ; toi, par qui tout respire,
Marche, rien n'est changé, Destin, dans notre empire !
Non, le père commun n'a pas de favoris :
Il faut que ses enfants tour à tour soient nourris ;
Mon trésor, c'est la guerre éternelle et féconde,
Qui parcourt sans relâche et conserve le monde.
Une heure de repos pour chacun, c'est assez.
Hâtez-vous, le Temps vole ; animaux, jouissez.
Si la Paix quelque jour, trouvant un appui stable,
Montait au fond des cieux, muette, épouvantable,
Le Temps s'arrêterait sur les mondes détruits,
Et les dieux... Mais les dieux n'en sont pas là réduits.
Dieux puissants ! vous savez la nouvelle, sans doute ? »

Et du ciel, à ces mots, il fit pencher la voûte ;
Et les dieux, s'inclinant, dirent entre eux : « Connu !
Il s'agit de Laflotte et de Trottemenu. »

« Complices orgueilleux d'un complot téméraire,
Aux intérêts du monde, à mes desseins contraire,
Ces deux ambassadeurs allaient par un traité
Unir la terre et l'onde à perpétuité,
Chez cent peuples divers faire monter la rente,
Et de la Paix enfin fixer la course errante.
Insensés ! ils voguaient d'un air délibéré,
Croyant déjà mener la Fortune à leur gré.
Mais une hydre a jeté le trouble dans leur âme ;
Et les deux ouvriers n'ont pu finir leur trame. »

Là, les dieux regardant, l'un sur l'autre appuyé,
Se montrèrent du doigt Trottemenu noyé.

« Les sujets indomptés de ces princes capables
Sont du même attentat depuis longtemps coupables :
Il n'est rat ni grenouille, ayant grotte ou maison,
Qui n'oppose à mes lois sa superbe raison ;
Tout fiers de leur science, et mal guidés par elle,
Ils ont osé rêver la paix universelle;
Et, pour unir le monde, ouvrir de grands chemins,
Comme n'en avaient pas les Grecs et les Romains.
Des milliers de sapeurs, en voyant leur ouvrage,
Pensent qu'on vit d'hier et grâce à leur courage;
Que rival du soleil sur les lacs, les guérets,
Va luire le flambeau des communs intérêts.

Là sont des orateurs ayant le don des langues,
Qui font aux animaux de très doctes harangues,
Où l'on voit par quel art les rivaux, les partis,
Au travail *attrayant* sans peine assujettis,
S'embrasseront en chœur, unis comme des anges;
Et comment, transformés en paisibles *phalanges*,
Les royaumes, vivant sur un commun grenier,
De leur dernier héros feront un cuisinier.
Les mollusques émus au texte ont joint leur glose,
Et chez les rats de cave on va tenter la chose.
J'en jure par le Styx! ils vont à Charenton,
Où les attend Saturne en bonnet de coton.
J'en ai fait le serment: Que tout morveux se mouche! »

Jupiter respirant de vent emplit sa bouche,
Et chaque dieu put voir, sans besoin apparent,
De fort loin se moucher le rat Considérant,
Qui du creux d'un vieux mur, ombragé d'une treille,
Du lever du soleil contemplait la merveille,
Dans sa tête de rat cherchant ingénument
Comment le monde irait, s'il allait autrement.
On se moucha partout avec un bruit extrême.

« Ce flux de vains discours, reprit le dieu suprême,
Qu'on l'ose comparer, pour le sens et l'éclat,
A deux pages de Thiers parlant du Consulat!

O réformateurs-nés, fougueux ou pacifiques,
Médecins des États, marchands de spécifiques,
Docteurs qui ruminant rêvez, les yeux ouverts,
Qu'autour de votre nez gravite l'univers,
Animaux plus timbrés qu'on ne se l'imagine,
Je ne rêvais pas, moi, quand j'ai, dès l'origine,
Semé les passions dans vos cœurs arrogants,
Comme j'ai dans les airs jeté les ouragans!
Le jour où la tempête et les mers étonnées,
A votre tribunal vous suivront enchaînées,
Vous pourrez opposer, amants du beau, du bien,
Votre force à ma force, et votre règne au mien.
Jusque-là, cieux, tonnez! Que mes lois s'accomplissent!
Sur leurs pics chancelants que les Titans pâlissent!
Je brise leur raison et je la jette au vent.
Et vous, dieux, déchaînez ce monstre encor vivant,
L'hydre des passions, terrible, révoltée,
Telle qu'Homère en vous autrefois l'a chantée.
Livrez aux noirs combats ces deux peuples guerriers
Que la sueur des reins trempe les baudriers;
Que la guerre étrangère ouvre et livre leurs villes
Au fléau pire encor des discordes civiles;
Que les pouvoirs publics, confus, désordonnés,
Soient comme des canots aux flots abandonnés;
Le tout, comme j'ai dit, afin que chacun vive,
Que notre volonté soit faite, et qu'il arrive

Ce qu'aux bêtes personne encor n'a révélé;
Car je le sais tout seul et n'en ai pas parlé. »

Les dieux, ivres de joie, à tout rompre applaudissent,
Hurlent, battent des mains, trépignent et bondissent,
Les dieux du mal. Pluton crut voir en ce moment
Dans l'enfer démoli tomber le firmament.

La guerre donc dûment par le ciel approuvée,
Tous contents, sauf les bons, la séance est levée.
Les États, en armée alors se transformant,
Veulent tout saccager dans leur contentement.
Mars, vociférant seul comme un corps de bataille,
Aux siens, qu'en escadrons il met par rang de taille,
Rappelle leur constance et l'effort qu'ils ont fait
D'écouter Jupiter dans un calme parfait :

« Guerre aux enfants des eaux! dit-il, Thémis s'apprête
A quitter ces criards qui lui rompent la tête;
Sa balance a des trous où passe le bon droit,
Sa toge des accrocs en maint notable endroit.
Il faut raccommoder même ce qu'on ménage.
Le lac, en attendant, va sentir le carnage. »

Neptune, d'autre part, criant comme cent dieux,
Fait taire ses enfants alignés sous ses yeux :

« De Minerve les rats ont mangé la chemise,
Dit-il, ne craignons pas ici son entremise.
Le sang des fiers mulots va faire, en attendant,
Fumer au loin ces bords frappés de mon trident. »

La Discorde, à ces mots, rayonnante et terrible,
Voyant des camps divins la discipline horrible,
Fit ondoyer dans l'air son brandon flamboyant.
Tout le ciel vit, comprit ce signal ondoyant,
Hors la belle Cypris, qui riait sans réserve
De ce qu'avaient mangé les mulots chez Minerve.

Un tourbillon de vent vers le pays des rats
Porta Mars et les siens poussant d'affreux hourras.
Neptune avec ses fils vers l'étang prit sa course.
Plutus sans balancer courut cacher sa bourse.

Cypris, ayant ailleurs des débats à régler,
Sur les pas de Plutus fut prompte à détaler,
Avec la clef des cœurs emportant les recettes,
Que les Grâces faisaient pour ouvrir les cassettes.

Tous les dieux au cœur bon, les charmantes Vertus,
S'en allèrent errer loin des chemins battus.
Leur premier mouvement est de fuir la tempête :
Les révolutions leur font mal à la tête.

Les autres dieux à pied ou dans leurs tilburys
Ou sur leurs destriers, papillons ou cri-cris,
Portèrent au galop, chacun dans leur contrée,
Des dieux des Trois-États la volonté sacrée.

Jupiter, satisfait, tout marchant à son gré,
S'entoura dans les airs d'un nuage doré,
Repassant, grave et doux, les yeux dans son grand livre,
Ce qu'au monde il fallait, par jour, de mal pour vivre.

CHANT CINQUIÈME

LA NOUVELLE

Phébus brillait... Je fais une réflexion.
Je voudrais éviter toute digression,
Et suivre mes auteurs qui suivaient la nature;
Qui, de ces temps lointains nous faisant la peinture,
En célèbrent les faits terribles ou touchants
Sans mêler ni sermon ni hors-d'œuvre à leurs chants.
J'admire en l'approuvant leur méthode correcte;
Mais une autre a la vogue, il faut qu'on la respecte.
S'il m'arrive en chemin parfois, graves esprits,
De m'écarter un peu, n'en soyez point surpris:
A rimer aujourd'hui qui voit-on se résoudre
Sans joindre à son sujet tout ce qu'il y peut coudre?
L'art sublime et nouveau des Germains emprunté
Ouvre aux conceptions un champ illimité;
Fait qu'un livre à trouver coûte moins que le titre,
Qu'on y met n'importe où n'importe quel chapitre,

Qu'on y peut transposer milieu, fin et début,
Sans en troubler le sens, l'ordre clair ni le but;
Qu'on peut divaguer même en sa fougue divine,
Sous prétexte qu'on parle au ciel qui vous devine;
Que rien n'exige enfin qu'un poète incompris
Se comprenne toujours lui-même en ses écrits,

O Teutons! nous avons foudroyé vos armées,
Pris Vienne et... rassuré vos femmes alarmées.
Les dieux nous l'ont rendu. Que vous rendre, cœurs d'or,
Pour avoir à leurs dons ajouté le trésor
Des *riches horizons* de votre poésie,
Où les règles ont fait place à la fantaisie?
Pour nous avoir donné Gœthe, en plans maître expert,
Faust, un vrai monde, un monde... enfin tel qu'on s'y perd?
Nous avions bien déjà le style grandiose,
Qui sait d'un souffle heureux enfler la moindre chose;
Mais vos superbes plans manquaient à nos auteurs.
Enfin la Germanie a des imitateurs.
Albion avant nous a pris votre méthode:
Nous avons salué ses aigles à la mode;
J'ai vu du continent les cygnes, les corbeaux
Sur les pas de Byron cherchant des *ciels* nouveaux.
Puisse encor qui les suit en trouver dans les nues!

Courez, volez, auteurs, hors des routes connues;

Mais d'y rester pourtant qu'on ait la liberté.
Voyons, que l'on s'entende, et qu'il soit décrété,
D'une part, qu'à son aise, au hasard un poète
Peut conter sans tarir tout ce qui par la tête
Lui trotte à son réveil, s'il n'a pour but précis
Que celui d'épancher son âme en ses récits;
D'autre part, qu'un auteur, qui veut instruire ou plaire,
Ou plaire en instruisant, peut dans une œuvre claire,
Bornée, et quel qu'en soit ou le genre ou l'objet,
Pour se rendre attachant, maîtriser son sujet;
Avoir un plan suivi, de l'ordre en ses idées,
Ne point courir les champs à mules débridées;
Que Corneille et Pascal, inspirés, frémissants,
Tenaient leur cœur ému sous le frein du bon sens;
Que Bossuet, jugeant les grandeurs éclipsées,
Domine constamment son but et ses pensées;
Que Molière peint l'homme et que Voltaire en rit
Dans un ordre qui plaît à bien des gens d'esprit.

Lecteurs, j'allais unir l'agréable à l'utile;
Ayant parlé du plan, j'allais traiter du style.
Vous voulez que j'abrège : eh! Messieurs, un moment!
Avant de revenir à mon commencement,
Je dois vous rappeler, de peur qu'on ne l'oublie,
Que j'écris une histoire en un jour accomplie.
Au lever du soleil nous voilà parvenus.

Si les lieux en détail nous étaient mieux connus,
Je vous en donnerais le plan pour vous conduire.

Derrière les grands blés on voyait Phébus luire.
Les songes avaient fui; champs, bois, tout s'éveillait;
Des insectes errants le dernier s'habillait;
Les farouches besoins entraient dans leurs demeures,
Suivis par le Travail, ce fauve époux des Heures,
Qui depuis le chaos marche sous le soleil,
Laissant les autres dieux sans lui tenir conseil.
Les abeilles quittaient les ruches par volées;
Les convois des fourmis enfilaient les vallées;
Le sol vert, souriant sous les pleurs de la nuit,
Livrait ses sucs secrets aux êtres qu'il produit,
Enfants que sans repos l'été fauche et dévore,
Sans repos la nuit couve et le jour fait éclore.

Mars et les siens, tombant comme un brouillard épais,
Trouvent les rats aux champs, tout le pays en paix.
Ils écoutent : dans l'air tinte au fond d'une plaine
Le réveil argentin d'un manoir, grand domaine,
Ratopolis; près d'eux, ravins creux, prés unis,
S'emplissent des rumeurs de peuples infinis,
Jasant, causant, mais non du rat flottant sur l'onde,
Dont on ne parlait point encore dans le monde.
Pendant que Mars au loin regarde, il ne voit pas

Minerve aux grands yeux bleus sans tunique, à deux pas,
Seule, au ciel retournant de sa pudeur voilée,
Et traitant les mulots de race écervelée.

Les dieux des eaux, pareils à de blanches vapeurs,
Font halte au bord du lac, dans des saules pleureurs.
Tout rit au loin. Neptune à l'écharpe azurée
Aux siens montre Thémis qui quittait la contrée.

De sa robe Thémis rajustant les débris,
De loin suivait Pallas. Tristes et sans abris,
La tête dans leur main, les deux sœurs immortelles
N'osaient qu'entre leurs doigts regarder devant elles.
Elles craignaient de voir, pour comble d'embarras,
Cassagnac leur offrir le secours de son bras.
Dieu vous garde, lecteurs, non de mal, mais de l'aide
De Cassagnac! Le mal est alors sans remède.

Des grenouilles, alors, les enfants sur les flots
Commençaient à ramer; marchands et matelots
Chantaient en chœur la Paix, mère de l'abondance,
Comptant pour premier gain leur vieille indépendance,
Ces îles, ces marais entourés de roseaux,
Dont l'invincible abord les faisait rois des eaux,
Leur double parlement, puissance souveraine,
D'où sortaient les Conseils qui gouvernaient la reine,

Laquelle gouvernait à son tour son époux,
Et l'accusait alors d'avoir des rendez-vous ;
Car sans souffle on venait de ramener Laflotte
Dans la grotte splendide où l'attendait Charlotte.
A côté, les mulots savants, audacieux,
Maîtres du continent après l'homme et les dieux,
Livrés aux grands projets, fruit d'une paix profonde,
Semblaient ne redouter que la chute du monde.
Les champs, prix des hauts faits de leurs vaillants aïeux,
Étaient pleins d'escadrons de conquérants joyeux,
Chacun trottant, minant, travaillant à sa guise,
Hors les conspirateurs et certains rats d'église.
Tous, en exemple, au monde offraient, peuple et bourgeois,
Leur Charte, deux sénats, un roi soumis aux lois,
Barbefine Premier, dont le fils pour compagne
Allait, disaient-ils, prendre une souris d'Espagne.
C'est de toi qu'on parlait, pauvre Trottemenu !
Par cet illustre hymen, non sans peine obtenu,
Ton père enfin comptait fixer ta destinée.
La fête, dès la veille, en était ordonnée.
Tous enviaient ton sort : Minette aux yeux charmants
Des rats, qui la voyaient, faisait autant d'amants.
Les devins sourcilleux, qui lisaient dans les astres,
Depuis un gros quart d'heure annonçaient des désastres;
Minette et ses amis répondaient aux devins
Que tous ces malheurs-là regardaient les voisins.

Près de Ratopolis, marché d'où Barbefine
Tirait ses petits pois, son lard et sa farine,
La politique étant d'accord avec l'amour,
Le vieux roi pour la noce avait mandé sa cour.
En hâte étaient venus les témoins, les notaires,
Le chancelier, l'évêque et les hauts dignitaires :
Lancier, Briquet, Tambour, vieux soldats tout perclus,
Le frac mal boutonné sur leurs ventres velus;
Les ministres Robin, La Crême, Barbebleue,
De santé florissants jusqu'au bout de la queue,
Portant très proprement, pour Toison d'or, au cou
Chacun un gros pois chiche enfilé par un trou.
Derrière les maisons des princes, des princeses,
Étaient les fricoteurs qui, lorgnant leurs altesses,
Se montraient pleins d'égards pour les premiers venus,
Les saluant très bas de leurs chapeaux cornus.
Barbebleue à chacun, d'une voix claire et nette,
Expliquait en passant comment dona Minette,
En engageant sa patte à l'époux de son choix,
Conservait, Dieu merci, ses légitimes droits,
Ses droits bien constatés d'infante et d'héritière,
Bien qu'on fût d'autre avis ailleurs sur la matière.

On montrait de la dot les trésors étalés :
Pâtés, noix, raisins secs, biscuits, lardons salés.

La canaille en dehors voyait tout par les fentes.
Chaque mère à ses fils souhaitait des infantes.
La fête s'apprêtait, au gré de tant d'heureux,
Sous le dôme entr'ouvert d'un grand tonneau poudreux;
Du robinet absent le trou servait d'entrée
A la salle amplement par le haut éclairée.
La cour entretenait maint vieux donjon pareil,
Plein d'armes, d'objets d'art, fier et riche appareil,
Que gardaient de gros rats vêtus de même sorte.
L'art s'était joint au temps pour élargir la porte,
Par où les rats d'un bond sans peine alors sautaient;
Les souris derrière eux plus doucement montaient,
Oreille droite, œil bas, timides, délicates,
Tenant leurs longs manteaux serrés entre leurs pattes,
Et gravant avec soin dans leurs cœurs attendris
Les mots des assistants de leurs charmes épris.

Déjà l'on s'est placé pour la cérémonie.
L'époux seul est absent. Sa noce était finie.
On le cherche des yeux : « Le voici! le voilà! »
On se presse, on veut voir le bel habit qu'il a.
O mortels ignorants! éphémère est la joie,
Comme aussi la douleur que le ciel vous envoie.

Lecteurs aimés des dieux, qui lisez en courant
Les *Mémoires du Diable* ou bien le *Juif Errant*,

Sans que de faits si beaux l'assemblage magique
Vous semble en rien blesser le goût ni la logique,
Ce modeste récit, par ma Muse dicté,
Trouvera, je le crains, en vous moins d'équité. —
Quoi! direz-vous, la noce attend, la cour est prête,
Sans savoir que du roi le fils manque à la fête?
Lequel s'est embarqué sans songer en chemin
Que pour lui s'allumait le flambeau de l'hymen?
Ces faits inexpliqués, que rien ne justifie,
Font que notre raison du reste se défie,
Met en doute vos dieux, le prince et son trépas:
Quel cœur peut émouvoir ce qu'il ne comprend pas?
L'histoire, au vrai bornée, est parfois incroyable;
Mais un poème en tout doit être vraisemblable,
Si l'on veut, du labeur juste et glorieux prix,
Saisir, toucher, charmer les cœurs et les esprits. —

Considérez, lecteurs, que, dans la traversée,
De son futur Minette occupait la pensée,
Que, de Ratopolis à l'île aux flots d'argent,
Le chemin était court pour un rat diligent;
Qu'on pouvait s'embarquer, et dans la matinée
Venir subir à temps le joug de l'hyménée.
Dans les traités alors on allait vite au fait;
Les repas finissaient, l'appétit satisfait;
On dînait chez la reine au lever de l'aurore;

On était en été. Que vous dirai-je encore?
La cour et les témoins, qu'on venait d'éveiller,
N'avaient eu que le temps, lecteurs, de s'habiller.
Pour garantir l'hymen chacun, l'âme ravie,
Comptait sur son voisin, comme on fait dans la vie :
Sur la reine comptait Minette à son réveil,
La reine sur le roi, le roi sur son conseil,
Le conseil sur la Chambre, et tous sur la fortune.
Le prince, sans témoins que son ombre et la lune,
La veille était sorti fort tard; ses confidents,
Pour s'alarmer si vite, étaient rats trop prudents;
Comptant d'un si beau jour les dons et les épices,
Leurs nez charmés flairaient partout des dieux propices.
Ils croyaient que le prince était allé sans bruit
Voir l'aube sur les toits succéder à la nuit.

Lecteurs, à ces raisons claires et naturelles
L'abbé Bautain pourrait en joindre de nouvelles,
Répéter ce qu'on trouve en des livres usés,
Qu'un fantôme de rat trompait les plus rusés.
J'ai cru qu'il valait mieux, dans le siècle où nous sommes,
Parler comme j'ai fait, m'adressant à des hommes.

Chacun murmurait donc : « Le voilà! le voici! »
La reine regardait, le roi, Minette aussi.
On regardait partout. Soudain, sans qu'on y croie,
Résonne un cri perçant : « Trottemenu se noie!

Il est noyé! » L'on court, on entoure le roi;
Au trouble un second cri vient ajouter l'effroi.
En ce moment les dieux chez le roi, pêle-mêle,
Avec la Renommée entraient comme la grêle,
Les uns ayant l'aspect d'insectes carnassiers,
D'autres de moucherons qui hantent les celliers,
Ceux-ci d'honnêtes rats connus pour véridiques,
Ceux-là de rats porteurs des dépêches publiques.
Chaque rat qu'ils touchaient criait: « Il est noyé! »
Le roi reste sans voix et paraît foudroyé;
Le chancelier voit double et tombe à la renverse;
L'évêque prend pour fuir un chemin de traverse;
On parle de complots: courtisans, invités,
Regagnent leurs logis à pas précipités.
Des complots! Là des dieux commençait la malice;
Des complots! On prévient le préfet de police,
Le vieux Passepartout qui, pris au dépourvu,
Montre le plus grand zèle à ce coup imprévu:
Par son ordre aussitôt sergents et commissaires
Arrêtent dans leurs trous trois gredins, six faussaires,
Douze conspirateurs et trente honnêtes rats,
Que l'on traîne en prison comme des scélérats.
Puis le bruit court qu'on tient le chef et ses complices.

Pendant que les bourgeois demandent des supplices,
Un bruit plus rassurant, à chaque instant plus fort,

Se répand tout à coup que le duc n'est pas mort,
Que les dieux l'ont sauvé, qu'il attend dans une île
Qu'on vienne à son secours, — île d'accès facile.
La marine s'émeut ; des rats de tous côtés
Amènent des bateaux récemment inventés :
Le Cygne, l'Alcyon, planches de sauvetage,
Les Poissons, deux bouchons unis par un cordage.
On parle de lancer sur le lac argenté
Le vaisseau *le Géant,* gros sabot bien ponté ;
Effroyable travail ! on manquait de ficelle
Et de temps. L'un criait : « Adoptez ma nacelle ! »
Au rat préfet du port, l'autre : « Mon bâtiment ! »
Des rôtisseurs couraient dans chaque attroupement,
Criant : « Marrons rôtis pour les rats sans reproches,
Amis du duc charmant qu'on va rendre à ses proches ! »

Ainsi d'un peuple ému de joie et de pitié,
Pour l'héritier du trône éclatait l'amitié.
Enfin la vérité se fait jour ; elle arrive
Sous les traits de Bontrain, vieux colon de la rive.
Des témoins, ses amis, patriotes ardents,
L'escortaient, murmurant : vengeance ! entre leurs dents.
On fait place, on se tait. Ces messagers sinistres
Demandent d'un ton bref à parler aux ministres.
Près de ceux qu'on trouva Bontrain seul introduit
Raconte en frémissant les malheurs de la nuit :

Que par un gros chat gris son Altesse attaquée
Vers l'étang s'est enfuie, au jour s'est embarquée,
Et comment, qui faisait l'office de bateau,
Sa mort, son testament qu'il tenait d'un rat d'eau.
Cela dit, les courriers passent au réfectoire.
Le conseil d'un coup d'œil comprit toute l'histoire :
On avait fiancé Minette au prince rat,
Sans appeler Charlotte à régler le contrat;
Ses envoyés voulaient qu'on les prît pour arbitres,
Et sur la paix d'Utrecht établissaient leurs titres.
Mais on était d'accord. Dans cet embarquement
Les rats virent l'effet d'un noir ressentiment.
Ils se turent, laissant lire sur leurs visages
Que les grands accidents faisaient les grands courages.

L'ambassadeur du lac, avec ses passeports,
Reçut l'ordre poli de regagner les ports.
Il voulait expliquer la chose à sa manière ;
Chacun sans l'écouter le poussait par derrière,
Lui criait : « Malheureux ! » sans oser le frapper.
L'ambassade au plus vite eut soin de décamper.

Les dieux des eaux dans l'île avec elle arrivèrent,
Prenant partout les traits des bêtes qu'ils trouvèrent.
Charlotte et son époux, sur l'herbe bondissant,
Livraient leur corps vert-pomme au zéphyr caressant.

Laflotte promettait, touchant effet de l'âge!
De ne point ressembler au papillon volage,
Pensant dans son ivresse au duc Trottemenu,
Comme si de sa vie il ne l'avait connu.
Soudain sortent du lac mille cris dont l'air tremble;
La reine est appelée au conseil qui s'assemble;
Elle prend son manteau d'ailes de papillon,
L'autre son paletot de feuilles de houblon;
Elle s'avance en roi, l'autre lui sert d'escorte;
La reine entre au conseil, et Jean reste à la porte.

On renvoya d'abord, au milieu des hourras,
Le rat d'eau qui servait d'ambassadeur aux rats.
Des dieux s'accomplissait la volonté fatale.

O Muse, rends ma force à mon sujet égale!
J'arrive au sol brûlant où vont, le cœur m'en bat,
Gronder les parlements, les partis, le combat;
Mais, malgré la grandeur des choses qui vont suivre,
Bannis les vers outrés, l'emphase de mon livre;
Que mon style soit vrai, sobre, aisément compris,
Digne en tout de la langue en laquelle j'écris.
La vôtre, blonds Germains, en commode interprète
Aux récits nébuleux, trop féconde, se prête.
Le français, plus sévère en ses tours plus bornés,
Demande un esprit net et des faits raisonnés.

Tout langage en naissant... Eh bien! Muse, j'admire
Comme on en vient toujours à ce qu'on voulait dire.
Lecteur, courez devant, si vous êtes pressé,
Mais laissez-moi finir ce que j'ai commencé.
Tout langage en naissant, de tours, de mots avare,
Les prodigue, à l'époque héroïque ou barbare;
Puis il coule plus ferme en son lit resserré,
Par la philosophie et l'histoire épuré.
D'où vient donc aujourd'hui chez nous, après Voltaire,
Cette façon d'écrire et diffuse et peu claire,
Cette école abjurant Racine et Despréaux,
Ce style étrange, outré des poèmes nouveaux,
Style enflé dans ses tours, enflé dans ses images,
Gigantesque, indécis, renouvelé des mages?
Hélas! le temps, qui pare et dépouille les bois,
Emporte les humains, les langues à la fois.
A son point d'éclat pur rien longtemps ne demeure,
Et ce n'est point un mal, c'est la loi que tout meure.
Il vient donc un jour pâle aux rayons incertains,
Qu'avant nous ont marqué les Grecs et les Latins,
Où l'idée en nous perd sa clarté vigoureuse,
Se déforme et grandit flottante, vaporeuse;
La langue alors la peint en traits démesurés,
Par des mots vagabonds de leur sens égarés.
De là d'un style creux l'ampleur et la magie,
Qui décèlent des cœurs où décroît l'énergie,

Des auteurs, des lecteurs, dont les sens émoussés
Des traits simples et vifs semblent las et blessés.

Chateaubriand, génie au bon goût infidèle,
De ce style chez nous trop séduisant modèle,
Comme Tacite encor mit l'or pur près du faux.
Des esprits paresseux ont outré ses défauts,
Préférant l'ampoulé sans rougir au sublime,
Le débit vague et riche au style clair, la rime
A la raison, le rêve au sujet bien pensé,
Le vrai *local* enfin, point longtemps délaissé,
Aux lois du vrai, du beau. La Muse romantique
Donne au fait brut, *réel,* le pas sur l'art antique,
Nous peint sans choix la grâce et les difformités,
Au lieu d'un tout formé de diverses beautés,
Fait Margot en chapeau, non Vénus noble et nue,
Pour la femme divine en tous lieux reconnue.
Eh quoi! dédaigner l'art, l'art aux accents vainqueurs,
Langue du philosophe, alors qu'il parle aux cœurs!
Du vrai préférer l'ombre au vrai pur et durable!
Mais le temps change tout en maître inexorable.
Ils eussent, nés plus tôt, ces Lucains novateurs,
Peut-être du grand siècle égalé les auteurs,
Fait des vers pleins de sel, de raison, d'harmonie,
Portant l'ineffaçable et pur sceau du génie.
On veut du neuf, le neuf seul passe, est admiré :

Ils font du neuf. Je vois leur triomphe assuré.
Leurs chefs, de notre temps l'image et l'espérance,
Sont déjà députés et même pairs de France.
Voguons, Muse !... J'allais tout bas à ces roseaux
Dire... Mais de Passy saluons les coteaux,
D'où nous viennent des vers qu'un goût pur et fin lime :
Salut, ô chansonnier clair, vrai, parfois sublime,
Qui, de la vieille Muse initié discret,
D'être simple et de plaire as gardé le secret !

CHANT SIXIÈME

LES PARTIS

Divins flambeaux des nuits, astres doux et paisibles,
Qui le jour dans l'azur cheminez invisibles,
Et, quand l'ombre du soir sur nous monte et s'étend,
Reparaissez toujours où notre œil vous attend,
Si l'homme au ciel encor lisait sa destinée
Sur vos fronts! — A l'époque antique et fortunée
Où les bêtes parlaient, où florissait chez nous
L'astrologie en riche et magique burnous,
Le cœur simple, innocent dans l'éther voyait luire
Quelle route devait à bon port le conduire.
Lire aux cieux l'avenir était un art connu;
Les princes en usaient: témoin Trottemenu,
Qui sur sa noce allait consulter chez les sages
Le grand livre étoilé des célestes présages. —
Hélas! ce prince allait chercher la vérité,
Sur le chemin qu'il prit n'ayant rien consulté,

Malheur dont les devins n'étaient pas responsables,
Comme l'ont prétendu des auteurs récusables. —
La terre, pour l'instruire, avait, outre les cieux,
L'air alors plein de voix, d'avis mystérieux,
Qu'expliquait maint sorcier, prêtre, augure ou flamine.
On n'est sorcier chez nous à présent que de mine,
Même Genoude. Hélas! le plus fin naît tout nu,
S'habille, apprend à lire et marche à l'inconnu,
Fait la nuit des projets que le matin renverse,
Va par monts et par vaux et de route en traverse,
Tant qu'il trébuche, tombe ou s'assied consterné,
Disant: «Que suis-je? où vais-je? et pourquoi suis-je né?»
Les peuples au hasard marchent sans mieux connaître
Leur chemin, sans trouver la paix et le bien-être.
Les bêtes, qui depuis longtemps par châtiment
Ne parlent plus, au moins n'ont pas d'autre tourment;
Là chaque peuple en paix dort, chante, ronge ou broute:
L'aveugle suit le borgne, et le borgne la route
Que lui montre celui qui voit clair des deux yeux.
Nous parlons, nous, toujours; l'État n'en va pas mieux;
Nous parlons tous ensemble, et personne n'écoute;
Au gouvernail parfois on met qui n'y voit goutte;
Dans le trouble un César s'y plante, il a beau jeu:
Il joue à la fin trône et peuple et perd l'enjeu.
Le peuple par instinct suivrait les gens d'élite;
Mais les sots ont chez lui chacun leur prosélyte,

Les sots, milieu puissant. On sait trop ou trop peu.
Hélas! que savons-nous? Il n'est qu'un savant, Dieu.

Si dans nos jours de gloire, au milieu de nos fêtes,
Retentissait la voix d'intrépides prophètes,
Bonaparte n'eût pas, vainqueur mais désarmé,
Bravé le sombre hiver dans Moscou consumé;
Il eût lâché l'Espagne et sauvé la Pologne.
Son neveu n'eût pas fait ce qu'on sait, à Boulogne;
Et le duc de Chambord à la France aujourd'hui
Ne penserait pas plus qu'elle ne pense à lui.
O soutiens de Henri le Pieux ou le Juste,
Vous avez dans le cœur une foi bien robuste,
Nobles fous, qui, meurtris des derniers coups de vent,
Coupez l'ancre qui reste à ce trône mouvant!
Ferez-vous avec lui remonter vers leur source
Les temps qui vont plutôt l'engloutir dans leur course?
Vraiment vous m'échappez, tant vous êtes adroits!
Vous de l'appel au peuple épouvanter les rois!
Marquis, fils des voleurs ou des marchands de toile
D'autrefois, à défaut de prophète ou d'étoile,
Vous avez maître Jean, qui dit au cerf léger :
« Cette vigne t'abrite et tu vas la manger! »
Des nobles, maîtrisant les discordes publiques,
Jadis ont gouverné de fières républiques;
Mais, quand la liberté naissait dans les cités,

Rêvaient-ils le retour des vieilles royautés?
Venise, les Romains, Sparte...
Mais je m'écarte.
On ménageait son encre et son papier à Sparte.

Minuit sonne à Montmartre. Allons au plus pressé.
Mon chapitre, lecteurs, n'est encor qu'annoncé.
Je finirai plus tard mon début à mon aise,
Si les dieux d'accident me gardent sur ma chaise.

Quand l'aveu du pouvoir eut dans Ratopolis
Mis au nombre des faits sans retour accomplis
L'affreux trépas du prince, et qu'aux dieux domestiques
Se fut joint le renfort des dieux dits politiques;
Quand de sacs à biscuit, faits de récents journaux,
La Discorde eut aux rats partagé les morceaux,
Chacun dans sa sagesse envisagea l'affaire,
Et jugea son concours à l'État nécessaire.
Grands, petits, se croyaient d'accord; petits et grands
Furent aux premiers mots tous d'avis différents.
D'un sentiment profond, l'amour de la patrie,
Leur vertu, dans la paix, s'était longtemps nourrie,
Et chacun, pénétré d'un pareil attentat,
N'attendait que de soi le salut de l'État.
On reconnut pourtant chez ces rats, cœurs honnêtes,
Qu'il fallait au pays moins de chefs que de têtes,

Et qu'en ouvrant des clubs, d'abord les orateurs,
Ne parlant qu'à leur tour, auraient des auditeurs;
Puis qu'un avis par club suffirait. Coffre à braise,
Four, grange, eurent leurs clubs, sans chaire, banc ni chaise,
Et bientôt des partis les cris disciplinés
Laissèrent de la place aux propos raisonnés.

— N'ouvrirait-on jamais les yeux à la lumière,
Disaient les rats d'église assis sur leur derrière;
Dans les antres affreux de l'Université
Les rats n'apprenaient plus leur *Bénédicité :*
De là des innocents la fin prompte et tragique.
Les dons des immortels pleuvaient sur la Belgique,
Inévitable effet du libre enseignement,
Que les justes en pleurs réclamaient vainement.
« Sauvons Ratopolis! assemblons un concile!
Le ciel sera coulant et le succès facile,
Les prêtres d'Apollon, nourris de pur froment,
Priant tous de bon cœur pour le gouvernement. »

A côté, d'autres rats accusaient la réforme
Qui de la monarchie avait changé la forme :
— Le règne inattendu de bourgeois sans aïeux
Était de tout le mal l'origine à leurs yeux.
Ces mulots, qu'écrasait le nom de leurs familles,
Amilcar, Tamerlan, Monaco, Des Estrilles,

Voulaient que sur-le-champ le peuple consulté
Rétablît la pairie avec l'hérédité.
« Sauvons Ratopolis! Pleurons tous son Altesse! »
Dans leur émotion brillait leur politesse;
Quelques-uns souriaient, sans qu'on vît clairement
Ce qu'ils gagnaient à rire en cet événement.

Des rats qui méprisaient les titres, la naissance,
Non les autres vertus qui donnent la puissance,
Délibéraient plus loin et ne plaisantaient pas;
Là brillaient Marathon, Mistigris, Jean Cabas,
Cœurs purs, qui, sous un roi fier de sa politique,
N'avaient pu mettre encor leur système en pratique,
Mais qui, du droit puissant de la nécessité,
Exerçaient en ce jour leur part d'autorité :
— Le Ciel, des grands succès dispensateur suprême,
Voulait, pour nous aider, que l'on s'aidât soi-même;
Une Convention pouvait seule venger
Tant d'affronts et sauver la patrie en danger :
« Sauvons Ratopolis! la guerre! et qu'on s'applique
A ne crier qu'à temps : *Vive la République!* »

Plus loin, en trente clubs étaient les radicaux,
Velus, tondus, pelés, noirs, gris et moricauds :
Les rats platoniciens, icariens, communistes,
Naïfs réformateurs, farouches utopistes,

Qui demandaient, non pas la douce égalité,
Mère de la justice et de la liberté,
Mais celle des esprits, des travaux, du salaire,
Qui, s'ils voyaient un rat ou bien quelque insulaire,
Marcher sans se servir des pattes de devant,
L'appelaient égoïste, aristo, ci-devant.
« Il faut, disaient Criquet, Brise-Paille et Le Crible,
Le museau hérissé d'une barbe terrible,
Qu'ici-bas, devant Dieu, des rats déshérités
Le moindre, comme un autre, ait ses commodités.
On n'aurait pas du prince appris la mort précoce,
S'il nous eût tous en frère invités à sa noce.
Sauvons Ratopolis ! Marchons ! » Ces résolus
Se croyaient du Destin les maîtres absolus.

Les bourgeois, qui d'abord voulaient, sourds aux prières,
Mettre à sec les étangs, à sac les grenouillères,
De guerriers, de héros voyant un tel concours,
Modéraient leur ardeur, disaient dans leurs discours
Que le roi devrait bien, ayant du caractère,
Pour calmer les cœurs prendre un autre ministère.

Le rat Considérant et les siens, tout surpris
De voir en un tel choc cet accord des esprits,
Se vantaient des progrès qu'au monde ils faisaient faire.
Insensés qui plutôt auraient dû tous se taire,

Aux yeux de Jupiter étant fous à lier,
Et du courroux des dieux l'objet particulier!

Ainsi le peuple au trône apportait de lui-même
Son appui, ses conseils en ce moment suprême,
Le tout, d'un ton qu'alors l'usage autorisait,
Digne d'égards, chacun pensant ce qu'il disait.
On signe en même temps des appels pathétiques,
Des plans traçant leur marche aux pouvoirs politiques.
Les clubs pour les porter élisent des courriers,
Qui feront relâcher d'abord les prisonniers.
En tête sont La Miche et Barbet le Jésuite;
Pour le prendre à témoin ils mènent à leur suite
Un père de famille, échevin respecté;
Ils cheminent tous trois dans leur simplicité,
Vêtus de chiffons noirs, tout pleins de boutonnières,
Adroitement soustraits à l'œil des couturières;
Puis s'avancent, ainsi qu'un cortège romain,
Le noble Ratapoil en frac de parchemin,
Brutus en habit fait de papier de tenture,
Les autres sans habit, caleçon ni ceinture.

Puis venaient des bourgeois très proprement vêtus,
Qui pour rien conseiller étaient trop abattus.

D'autre part, les grands corps de la magistrature,

Les conseillers d'État, les chefs de préfecture,
Le clergé, l'Institut, — chaque ordre différent
Marchant à part, de peur d'avoir le second rang, —
Vêtus de longs gilets d'hermine ou de flanelle,
Vont haranguer du roi la douleur paternelle.
Ces rats, dans la ferveur de leur compassion,
Auraient communié tous sans confession.

Moi, quand j'ai du chagrin, autant qu'il est possible,
Je prends la liberté de n'être pas visible.
Mais que faisait la cour? Elle avait tristement
Des voiles d'Arachné pris le sombre ornement.
Minette voyageait dans toutes les Espagnes,
En esprit, demandant aux souris ses compagnes,
Si les dieux éternels, quand on perd son amant,
Vous défendaient d'en prendre un autre absolument.
Age heureux et naïf, où commence la vie!
Là d'un court souvenir toute peine est suivie.
Les vrais et longs chagrins viennent avec les ans.
Farinette, sans voir les murs, les courtisans
Tendus de noir, pleurait son fils dans sa cuisine.
Barbefine pleurait dans la pièce voisine;
Ce fut là qu'il reçut les pleurs et les serments
Des grands corps, variés comme leurs traitements.

Les ministres présents reçurent à la porte

La Miche, Ratapoil, Brutus et leur escorte,
Dirent que le conseil allait délibérer
Sur leurs plans chaleureux; qu'ils pouvaient respirer;
Que souvent la sagesse est de savoir attendre;
Que du reste... Le reste, on ne put pas l'entendre.
Le peuple autour criait : « Vive la liberté! »
Chacun se retira gardant sa dignité.

Le conseil résolut, comme aux eaux débordées,
D'ouvrir un lit profond au torrent des idées.
Son devoir et son droit, en un pareil moment,
Étaient de se hâter d'ouvrir le parlement.
Venus pour s'expliquer sur la noce et ses suites,
Les députés alors terminaient leurs visites.
En faites-vous souvent, lecteurs, aux députés?
De la soif des honneurs êtes-vous tourmentés?...
Ni moi. Qu'ainsi le Ciel nous aime et nous délivre
Des importuns! On a si peu de temps à vivre.
Des hérauts vont en ville, aux champs, de tous côtés,
Avec des porte-voix chercher les députés.

Dans l'île, où les partis avaient chacun leur culte,
Les dieux dévots régnaient sous leur chef, le Tumulte.
Partout flottaient, poussés par ces dieux agissants,
Des bateaux de papier, faits de journaux récents.
Les meetings mugissaient par groupes sympathiques;

Aux discours répondaient des bravos frénétiques. —
A propos, mes héros avaient tous déjeuné.
Muse, d'un style vrai, nous peindrons leur dîné :
Trop d'auteurs ont fait croire, à des lecteurs frivoles,
Qu'ici-bas la vertu vit d'air et de paroles. —
Les justes, qui du lac peuplaient les profondeurs,
Pénétrés du renvoi des deux ambassadeurs,
Saints échos, soulevaient les enfants des grenouilles
Du haut des caps sacrés, ombragés de citrouilles.
Ce légume, tombé du ciel sur les Titans,
Jadis dans les jardins vint du bord des étangs.
Tous criaient, tous craignaient, en cette grande affaire,
De ne pas dire à temps ce qu'on avait à faire.
Là brillaient à l'envi les papistes prudents,
Les fiers épiscopaux, les sombres dissidents :
Lollards, rebaptisants, puritains, millénaires,
Quakers, indépendants, raisonneurs, unitaires;
Ceux qui du vieux Wesley répétaient les leçons;
Ceux que Pusey charmait par ses doctes chansons;
Ceux qui du grand Owen pratiquaient les maximes;
Les chartistes enfin, l'écume des abîmes.
Dire tous les partis du lac, séjour divin,
Serait vouloir compter les perles du matin.
L'un réclamait le pape avec la monarchie;
L'autre avec les prélats voulait l'oligarchie;
Les autres, laissant là pape et prélats mitrés,

Rêvaient la République et suivaient les curés;
Les autres désiraient suivre leur fantaisie;
Les autres niveler tout, l'Europe et l'Asie.

Deux bonnets, deux avis. L'île, en attendant mieux,
Avait pour chef sacré la reine après les dieux.

La colère, l'effroi, les clameurs confondues,
Empêchaient les raisons d'abord d'être entendues:
— Tous les biens de la paix détruits en un moment!
Les rats étaient-ils donc frappés d'aveuglement?
Chasser sans l'écouter l'ambassadeur intime
De la reine! Les dieux punissaient-ils un crime?
Qu'annonçait sur les eaux ce corps au loin flottant?
Les prodiges, à l'aube, aperçus dans l'étang? —

— Mainooth enfin l'emporte : on dote son collège!
Disaient les gros prélats; contre un tel sacrilège
Le ciel armait des rats le peuple réprouvé.
Les papistes détruits, l'État serait sauvé.

— Le Ciel de ses bontés a fermé la valise,
Disaient les dissidents; le luxe est dans l'église!
L'État serait sauvé, mais les épiscopaux
Étaient de tout le mal les auteurs principaux.

— Les étangs débordaient, s'écriaient les papistes,
Des crimes des prélats et des non-conformistes.
Enfin l'État serait sauvé subitement,
Si chaque église à part avait son parlement.

— Les vieux traités rompus entre la terre et l'onde
Rendaient aux niveleurs leur place dans le monde,
S'écriaient ces derniers; il fallait d'autres lois,
Mettre en commun les biens, les rangs et les emplois,
Égaliser après l'appétit, les gamelles,
Sans même distinguer les mâles des femelles,
Dont Platon chez les Grecs faisait des magistrats,
Qu'ils s'armeraient ensuite et détruiraient les rats.

Ainsi chez ces marins, race expérimentée,
Chacun trouvait de tout la cause à sa portée,
Comme chez les mulots. Tous avaient dans l'étang
Leurs caleçons ou bien les mettaient en sortant;
Car personne en plein air n'eût, pour un diadème,
Montré ce dont entre eux le vêtement lui-même
Prenait pour se nommer un voile, un tour décent;
Tant on craignait les dieux chez ce peuple innocent!
Les plus gueux portaient donc l'herbage nécessaire,
Qu'un ceinturon fixait à la place ordinaire;
Les grands de fil de chanvre étaient entortillés,
Sous des paletots verts avec art travaillés.

Cet émoi des esprits, soudain, inévitable,
Était à ceux du lac moins qu'aux rats redoutable :
Là, moins ambitieux, on voyait les partis
Par leur liberté même à l'ordre assujettis.
Autrefois la noblesse, aux communes unie,
Avait détruit des rois l'injuste tyrannie ;
Depuis chez les bourgeois riches et de bon sens
Les nobles recrutés étaient restés puissants.
Les bourgeois négligés, dissidents débonnaires,
Redoutaient moins les lords que les visionnaires.
Les rats avaient suivi des chemins différents :
Les rois unis au peuple avaient détruit les grands ;
Des bourgeois, qui régnaient, l'ombrageuse puissance
Craignait le despotisme et servait la licence.
Les rats vivant à l'aise étaient les plus nombreux.
L'île était, grâce aux lords, pleine de malheureux.

Les clameurs des meetings sur l'onde enfin cessèrent.
Les vœux clos, paraphés, saints et gueux s'empressèrent
De les porter au lord, chef du gouvernement,
Qui les accueillit froid, hautain, mais poliment.
Limoneux, l'Enroué, chartistes intraitables,
Sentirent seuls le poids du gros jonc des constables.
La reine et son conseil n'eurent qu'un sentiment :
Qu'il fallait sans délais ouvrir le parlement.

Tel un dur moissonneur, sous un ciel sans rosée,
Respire et verse l'onde à sa gorge embrasée...
Tels n'étaient point les dieux, qui n'ont, leur essor pris,
Que la soif de finir ce qu'ils ont entrepris.
Maint César veut, comme eux, tout faire d'une haleine:
On gagne ainsi bon train ou Rome ou Sainte-Hélène.
Mais, au bout du trajet ensemble parcouru,
Regardons si le monde, ô Muse! a disparu.
Voilà toujours Paris, ses ponts, ses avenues,
Ses maisons, ses palais, ses dômes dans les nues,
Ses voix: il en aura bientôt deux millions;
Le grand Paris rugit... laissons là les lions
Et les lionnes; moi, j'y vois bien des chimères,
Bien des enfants épris de choses éphémères,
Des bourgeois radieux à grand'peine sortis
Des orages soudains où tonnaient les partis.
Depuis qu'un soleil pur éclaire leurs boutiques,
Ils n'ont plus peur de rien; superbes politiques,
Ils moissonnent les biens qu'on sème sous leurs pas,
Et trouvent, tout compté, qu'on ne gouverne pas;
Qu'il nous faut la réforme, un bienfait manifeste,
Qui va nous délivrer des méchants, s'il en reste;
Qu'il est temps d'abolir, surtout dans les cités,
Le cens électoral pour les capacités.
Bons bourgeois, fabricants, électeurs que vous êtes,
Esprits laborieux, économes, honnêtes,

Qui dans ces discours-là vous montrez moins prudents
Qu'en payant une traite à vos correspondants,
Ne cherchez point aux cieux les étoiles filantes ;
Voici pour vous guider deux vérités parlantes :

Jadis on assembla les hommes, les chevaux,
Les ânes, les chiens-loups, bref, tous les animaux ;
J'entends les plus experts. Cet important concile,
Pour qu'une élection fût un travail facile,
L'État n'exigeant plus le cens des gens d'esprit,
Devait poser le point, le signe bien décrit,
Qui séparait ceux-ci, capacités palpables,
Des autres gueux, du vote exclus comme incapables.
On fit de beaux discours durant cinq ou six ans,
Grand vacarme au dehors et grand bruit au dedans :
Le moins fin du moins lourd se distinguait à peine;
Les députés suaient. On les tira de peine :
Un sage proposa le vote universel,
Qu'on accueillit soudain comme un bienfait du Ciel.
C'est aux bourgeois, par vous, qu'en mes vers je m'adresse,
Mais prenez-y, lecteurs, ce qui vous intéresse.
Où se tint ce concile, et quel roi l'assembla?
Dans Sanchoniaton vous lirez tout cela.

Mon autre vérité devrait être écoutée
Du Rhône à l'Océan et de tous méditée.

Une affaire à juger tient l'Europe en suspens :
Un grand peuple a voulu résoudre, à ses dépens,
Si le gouvernement, dit de la bourgeoisie,
Est un pouvoir durable ou bien de fantaisie.
Sur ce vieux continent de sueurs abreuvé,
L'on n'a, — que dans les cœurs ceci reste gravé, —
Durant quatre mille ans jusqu'aux temps où nous sommes,
Trouvé que trois façons de gouverner les hommes :
L'État, c'est un, plusieurs ou tous ; j'entends, bourgeois,
Par plusieurs : la noblesse. Archontes, doges, rois,
Ont dominé longtemps en Europe, en Asie.
Je cherche où domina longtemps la bourgeoisie.

Doux flambeaux,—je retourne aux étoiles,—roulez !
Eclairez de la nuit les confins reculés.
Si dans l'espace il est quelque terre nouvelle,
Pour qui dans vos rayons l'avenir se révèle,
Éclairez ses enfants ! Nos guides ici-bas
Hélas ! sont nos travaux, nos veilles, nos combats,
Et quelques vérités qui descendent les âges,
Pâles soleils souvent voilés par les nuages.

Tu regardes passer les nuages changeants,
Ma sylphide ; prends garde aux esprits voltigeants :
Les uns, donnant à tout la forme la plus pure,
Sous un jour simple et vrai nous montrent la nature ;

Les autres, gnômes noirs, à Berlin bien connus,
Font paraître à nos yeux tous les objets cornus.
Montalembert en a sur le nez, quand il prie,
Brid'oison, quand il prêche. Entends, Muse chérie!

CHANT SEPTIÈME

LES PARLEMENTS

I

On dit que, déjà vieux, Soumet en grand souci,
Un soir, eut une idée : il m'en vient une aussi.
Comme Soumet, j'ai peur d'avoir, en mauvais juge,
Été prendre un sujet trop voisin du déluge.
Des âges mieux connus offraient à mon pinceau,
Dans la guerre de Troie, un plus récent tableau.
Ou, si le Temps qui fuit m'eût, avec un sourire,
Dit de laisser en paix sur Priam Wolf écrire,
Périclès était là. J'avais de quoi chanter,
Thucydide à la main, laissant Gail l'annoter.
Gail le déclare obscur; moi, je trouve qu'en somme
Thiers et Guizot ont seuls surpassé ce grand homme.
Ce siècle m'offrait donc mille sujets brûlants ;
Car c'est en Grèce alors que la race des blancs
Fit, déjà turbulente et prompte aux entreprises,
En corps de nation ses premières sottises.

Aussi haut que l'on peut remonter dans leurs bois,
Qu'ils coupèrent plus tard, — ils firent mal, je crois, —
Les Grecs eurent des rois: tout peuple ainsi commence;
Et des seigneurs, de terre ils sortent sans semence.
— Voyez, que trouva Cook aux îles Havahi?
Des rois et des seigneurs, puis un peuple ébahi,
Puis des rats, des cochons aussi gros que les nôtres:
Les gueux mangeaient les rats, la noblesse les autres. —
Puis vinrent les bourgeois, Solon et l'archontat;
Puis tout le peuple élut les neuf chefs de l'État.
Puis ce peuple, vainqueur des schahs partis de Suse,
Voulut tout conquérir du Nil à Syracuse.
Il y perdit son sang, son argent bien compté.
Le riche alors au gueux reprit l'autorité;
L'un perdait l'esprit, l'autre, hélas! n'en garda guère:
Il livra son pays pour terminer la guerre.
Les partis, tour à tour proscripteurs ou proscrits,
N'offrirent bientôt plus qu'un grand peuple en débris.
Et sans ses Béranger, ses David, ses Laplace,
D'Athène après Philippe on eût cherché la place.

J'en conclus que Proudhon ment comme un effronté,
Quand il dit qu'on a tout avec la liberté.

Que personne jamais des Grecs ne nous délivre!
Montrez à vos enfants la Grèce, ce grand livre,

Xénophon, Thucydide, Hérodote; aux auteurs
Joignez les maîtres d'art et les législateurs;
Qu'ils apprennent comment, où mourut Démosthènes;
Ce que devinrent Sparte et Thèbe après Athènes.
Que la Grèce, pleurant sur ses cruels exploits,
Leur fasse avec l'honneur aimer l'ordre et les lois.

Est-ce une vérité ce dicton mémorable,
Que rien sous le soleil n'est nouveau ni durable?
Verra-t-on quelque jour ce qu'on n'a jamais vu?
L'accord partout, chacun de raison mieux pourvu?
Vous dont l'âme en travail, sur son œuf accroupie,
Couve à côté des faits quelque grosse utopie,
N'augmentez pas nos maux, en voulant tout changer:
Notre nature ainsi ne se peut corriger.
Que ne réformons-nous les vents et les tempêtes,
Afin d'avoir un ciel toujours pur sur nos têtes?
Maint sage croit le monde en son état normal,
Quand le mal y succède au bien, le bien au mal:
L'un fait l'autre. Hélas! quoi que l'un ou l'autre fasse,
Dieu seul est éternel : homme, peuple, tout passe.
Où sont les vieux États? A des signes certains
On pourrait des nouveaux prédire les destins.
Déjà la Vérité, qui luit sur des décombres,
Laisse entrevoir la loi que nous cachaient les ombres,
Loi muette et terrible... Allons! je n'ai rien dit,

Lecteurs; ce n'est pas moi, qui veux mettre en crédit
Que l'homme, malgré lui, contre le bien conspire,
Veut le mieux, prend le mal, qu'il garde peur du pire.
Je suis de votre avis : demain tout ira mieux ;
J'en atteste Cabet, Saint-Simon et les dieux.
Mais mon sujet m'attend ; mon abeille bourdonne.
Aux faits ! Ce sont des faits qu'Arnal veut qu'on lui donne.

Chez les grenouilles donc, comme chez les souris,
Les faits plus vite allaient que je ne les écris.
Ici dans un cellier et là dans une grotte
S'ouvrent les Parlements : tout accourt, saute ou trotte,
Huissiers, pairs, députés; un public chaleureux
Les suit pour les entendre ou prend le pas sur eux.
Chaque chef amenait ses amis politiques.
On les voit, chamarrés de brins d'herbe aquatiques,
Ou d'un bout de fil roux au gilet décorés,
Entrer la queue émue ou les traits altérés.
Des deux côtés les pairs avaient leur grand costume,
Des fracs de papyrus, des tricornes à plume ;
Les députés portaient des habits habillés,
Tout noirs, faisant des plis, mal cousus, mal taillés :
Des élus du pays ce vêtement austère
Marquait l'indépendance et le haut caractère.

La loi réunissait, pour ces solennités,

Les communes aux lords, les pairs aux députés.
Les communes étaient les députés de l'onde ;
Les lords avaient des pairs la sagesse profonde,
L'âge et le rang : ceux-ci tenaient leur dignité
Du roi, ceux-là siégeaient par droit d'hérédité. —
Michelet devrait moins ressembler aux apôtres :
Soyons clairs avant tout : on écrit pour les autres.—
Dans des écailles d'huître assis tous sur du foin,
Ils prenaient leur chapeau pour pupitre au besoin.

Pendant que des deux parts l'ardente populace
Par groupes se rassemble en dehors, sur la place,
Les loges en dedans sont pleines à plier,
— Des loges entouraient la grotte et le cellier, —
Pleines d'ambassadeurs, de mangeurs de galette,
De bourgeois, d'officiers, de souris en toilette,
Belles, qui n'avaient là d'enfants que leurs aînés,
Ayant à la maison laissé les nouveau-nés ;
Ou de ducs, de dandys, de têtards, de ladies
A la fleur de leurs jours ou par l'âge enlaidies.
Dans la foule les dieux se plaçaient aisément.
D'attente tous les cœurs palpitaient, doux tourment.
Grenouilles et souris fixaient des yeux avides
Sur l'appareil brillant des trônes encor vides,
Machines qu'ombrageaient des drapeaux de papier,
Rouges dans l'île, ornés d'un écusson guerrier,

Chez les rats, rouges, blancs, bleus par bandes égales.
Mais l'air tremble... des cris arrivent par rafales :
« C'est la reine ! » les gueux, sur deux lignes rangés,
Criaient : *God save the Queen!* comme des enragés ;
« C'est le roi ! » les bourgeois, qui lui servaient d'escorte,
Criaient : *Vive le roi!* sans se taire à la porte.

« Le roi ! » cria l'huissier : chacun se découvrit,
Hors le républicain Griffon, fils d'un proscrit,
Et quelques chevaliers, dits de l'ancien régime,
Dont le récent avait les serments, non l'estime.
Le roi portait l'habit de milicien bourgeois.
Il en avait plusieurs et de différents choix.
Il salue et, suivi d'un très brillant cortège,
Ministres, princes, ducs, — chacun avait son siège,
Chacun cinq ou six croix, — il prend droit le chemin
Du trône pavoisé, son discours à la main.

C'était un beau travail qu'un discours d'ouverture
Dans ces temps, je l'ai dit, plus près de la nature.
Le roi lut donc d'un air et d'un geste assurés :

« Pairs, et vous députés, mes amis déclarés,
L'ordre enfin rétabli, les factions détruites.
Nous faisaient espérer un repos sans limites.
Les immortels en ont autrement décidé :

Des torrents orageux ont soudain débordé ;
Un bourg a rats et grains péri, surpris par l'onde.
Avec le globe en paix, deux milles à la ronde,
Notre équité comptait sur un loyal retour.
O temps! complot affreux ! j'ai vécu trop d'un jour.
J'avais trois héritiers : dans un âge encor tendre,
Une chatte a mangé l'aîné sans rien entendre;
Le second est mort pris, innocent animal,
Dans une souricière, engin du dieu du mal.
Le dernier me restait, enfant plein de courage,
Délices de sa mère, espoir de mon vieil âge ;
Hélas! vous le voyez, c'est un fait trop certain :
Nos voisins dans l'étang l'ont noyé ce matin.
Pauvre Trottemenu ! Le sort m'est bien contraire.
Mais si je pleure un fils, vous perdez, vous, un frère;
C'est un malheur public qui nous touche, atteint tous.
Faisons la guerre, amis: vengez-moi, vengez-vous. »

Et, frappant son chapeau, sur l'oreille il l'enfonce,
Puis retourne à son Louvre attendre la réponse.

La reine était dans l'île en ses plus beaux atours.
Un ministre à genoux lui remit son discours:

« Milords, et vous messieurs, dit-elle, ma couronne
Compte un soutien de plus : le Ciel en ma personne

A fait droit à vos vœux. Maintenant irrité,
Il fait qu'on meurt de faim dans l'île d'à côté.
Prions pour empêcher que mon peuple ne meure.
Sur la terre et les flots, à plus de trois quarts d'heure,
Les rois sont mes amis, les ports me sont ouverts;
Neptune et mes vaisseaux me livrent l'univers.
Les rats seuls ont toujours gêné ma politique:
Sans respect des traités, de mon sceptre aquatique,
Des dieux, ils ont, ô temps! ô peuple sans pudeur!
A la porte tantôt mis mon ambassadeur.
La majesté d'un peuple, à ce point outragée,
S'éclipse ou sur-le-champ brille pure et vengée. »

La reine aux doux regards se retire en sautant;
La cour du même pas sautait en l'imitant.

Ici les pairs et là les communes se rendent
Dans la salle où leurs dieux, leur public les attendent.
Quatre grands conseils donc allaient délibérer.
Dans les corps électifs d'abord, sans différer,
D'établir ses pouvoirs des deux parts on s'empresse;
Les bureaux sont formés : on rédige l'adresse.
Les rapports lus, — c'étaient, sauf quelques changements,
Les discours retournés des deux gouvernements, —
Les députés inscrits occupent la tribune,
Parlent avec chaleur du soleil, de la lune,

De la création des melons et des noix,
Et des inventions faites par les Chinois. —
Sur un pot, chez les rats, s'élevait, fière image
Des rostres d'autrefois, une boîte à fromage ;
On montait dans la boîte, au sommet dudit pot,
Par les degrés noueux d'un rameau de fagot.
Président, scrutateurs, urne en une sébile.
Derrière étaient logés. Pour tribune dans l'île
Chacun avait son banc, parlait en regardant
La chambre et sans tourner le dos au président. —
Ces premiers orateurs tiraient, rat et grenouille,
Leurs aperçus perlés de la même quenouille,
Montrant que tout avait été fait, inventé
Pour le bien de leur race et du monde habité ;
Mais que l'aveuglement ou l'esprit d'artifice
Du bien-être commun ébranlaient l'édifice ;
De là bien des malheurs : au dedans les délits,
Des États au dehors les horribles conflits,
L'effroi des gens de bien, l'étonnement des sages,
Enfin ceci, cela ; de là maints beaux passages.

Sans finir, tour à tour ces orateurs brillaient ;
Sans finir, d'autre part, les auditeurs bâillaient,
De leurs biens en esprit recomptaient les vieux titres,
Ou battaient le tambour, distraits, sur leurs pupitres.
Les dieux seuls écoutaient ces points intéressants,

Tranquilles, attentifs comme des innocents,
Avec la gravité que l'une et l'autre enceinte
Eussent dû, par respect, voir sur tous les fronts peinte.

Trombonne et Marmiton... Muse, arrêtons tout court.
Une chose à la fois : c'est un conseil qui court.
Je m'aperçois, lecteurs, que je ne puis conduire
De front deux chars brûlants sans me perdre ou leur nuire.
Marmiton, le premier, rat franc et décidé,
Venant aux faits, blâma le silence gardé
Sur la Porte et le czar ; les ministres, sans doute, —
Ils étaient à leur banc, — s'expliqueraient. La Croûte,
Vieux et loyal ministre, à répondre empressé,
Dit qu'à ces deux points-là l'on n'avait pas pensé.
« Faut-il donc s'étonner, lorsqu'un torrent déborde ?
Ils ne pensent à rien ; j'accuse, dit Valborde,
Les conseillers du roi. » Grâce à ces courtisans,
On verrait *borde* et *val* inondés tous les ans,
Et, dans d'affreux ravins sans colon ni ressource,
De l'impôt, du crédit bientôt tarir la source. —
Le ministre Robin reprit modestement
Qu'il avait beaucoup plu ; de là débordement.
Les saisons trop souvent causaient de tels sinistres. —
Biscuit, l'apostrophant, soutient que les ministres
Sont tous des négligents, sinon des scélérats ;
Qu'une digue, un canal eût sauvé grains et rats.

« Il pleut! belle réponse; il a plu! belle excuse.
Un ministre autrement répond, quand on l'accuse. »
La pluie avait aussi fait l'horrible attentat,
Qu'allaient venger le sang, les trésors de l'État!
Fruit amer et fatal de ces grands hyménées,
Devant qui s'abaissaient déjà les Pyrénées.
Ayant semé l'orgueil et la paix à tout prix,
On récoltait enfin la guerre et le mépris.

Biscuit parlait ainsi, fier et beau de colère.
C'était un avocat chaud, mais sans caractère.
Les procès lui rendaient deux tranches de rôti
Par mois, qu'il dépensait à se faire un parti.
On le voit à son banc se rasseoir impassible,
Et de l'air : tirez-vous de là, si c'est possible.

C'était bien là du jour la grande question.
Le ministre La Crème, avec émotion,
Fit du royal hymen l'histoire compliquée,
Parla de mainte note aux rois communiquée ;
Qu'ils avaient cru bien faire; enfin, pour le moment,
La chose, étant ainsi, n'était pas autrement. —
De la gauche à ces mots partent des cris : « A l'ordre! »
Les dieux, n'y tenant plus, se mêlent au désordre,
En faisant profiter du bruit qui s'augmentait,
Ceux qui n'osaient parler, quand on les écoutait.

Le ministre reprit d'une voix solennelle :
« J'en atteste des dieux la justice éternelle,
Pouvions-nous donc savoir...— Mais on vous l'avait dit.
— Pouvions-nous prévoir, dis-je... — On vous l'avait prédit.
— Qu'un chat viendrait à point sans tambours ni trompettes...
— Faites au cou des chats attacher des sonnettes.
— A deux commissions ce grand point est soumis;
Vous aurez leur rapport; le principe est admis.
Que ce chat viendrait là, qu'il aurait un complice
Dans l'ombre, au bord de l'eau... — Vous aviez la police ! »

L'huissier criait : « Silence ! » à chaque interrupteur.
Le président criait : « Écoutez l'orateur ! »
Poussepain présidait, rat plein d'indépendance
Et d'esprit, et savant dans la jurisprudence.
La Crème se gratta l'oreille et s'en alla,
Répétant qu'il n'avait pu prévoir tout cela.

Lampion tout à coup, qui craint qu'on ne s'égare,
Sur les partis houleux se lève comme un phare.
Autre fils de Thémis. Les lois alors naissaient;
Comme les champignons les avocats poussaient,
Et parlaient tout de suite. Il était, lui, d'un âge
A bien parler, d'ailleurs vertueux personnage.
« Le monde nous regarde : en ces graves débats
Restons à la hauteur, dit-il, de nos mandats,

Les uns ont tort au fond, les autres dans la forme.
Pour bien faire, il fallait nous donner la réforme. » —
Ce mot est un éclair : les applaudissements
Font trembler le cellier sur ses vieux fondements. —
« Je ne lâcherai, moi, jamais le corps pour l'ombre.
Ce déplorable hymen, source de maux sans nombre,
Est l'œuvre de l'esprit qui blasphème tout bas
Le dogme : Le roi règne et ne gouverne pas. »
Bravos, cris répétés : « Réforme électorale !
Réforme des abus ! Réforme générale ! »

Lampion rayonnait calme en sa majesté.
Par malheur pour ce rat, il était édenté :
Par bouffée il lançait en l'air chaque parole,
Comme l'outre des vents qu'ouvre et referme Éole.
Il vivait honoré, mangeant des pruneaux cuits.
De l'État ses parents croquaient bien les biscuits.

Alors les députés d'arriver à la file,
Chacun pour proposer quelque réforme utile.
Leur troupe du cellier remplissait le milieu.
Chaque réformateur en croupe avait un dieu.
Déesse ou dieu tout bas excitait sa monture :
Réforme, Moutardier. — Réforme, La Friture. -
Bobèche, mon enfant, tu sais lire et compter ;
De ton savoir le pauvre enfin doit profiter. —

Fais voter l'opprimé, Lèchefrite; on espère,
Disait l'Ambition, en toi comme en ton père;
Béni, tu descendras la colline à ton tour;
Tu diras : Ma vieillesse est le soir d'un beau jour. —
Sers ton pays, sifflait l'Envie à Tournebroche. —
Sers l'univers, chantait l'Orgueil à Jean Brioche :
Voici la Trinité, l'âge d'or ne vient pas :
Aux peuples les sueurs, aux rois les bons repas. —
Tirlarigo pensait : Comme La Crème est bête!
La Vanité mettait cette idée en sa tête. —
L'Amour-propre et Raton disaient tous deux : Mais si
Je devenais ministre! on a du poil aussi.
Que ma famille alors serait fière et contente! —
Courage, Mirliton! pour la vertu constante,
Disait l'Illusion, il vient d'heureux moments;
En eau trouble César pêchait des diamants. —
Trotte et ne rêve pas, Rapin, disait Mercure;
Réforme et des pois gris obtiens la fourniture.
Trottez, Lardon, Mitron, rats d'amont, rats d'aval!
Chaque dieu disait donc son mot à son cheval.

Les conversations, les rires, les grimaces,
Les cris se confondaient : « Citoyens, à vos places! —
Taisez-vous! — Parlez haut! — Silence! — On n'entend plus! »
Le président faisait des efforts superflus,
Quand paraît Foutriquet. Vénus dans sa ceinture

Avait bercé ce rat, charmante créature.
Petit, mais plein de feu, traitant tous les sujets,
D'un jour pur sa parole éclairait les objets.
En vain contre ses traits on se croyait en garde,
Son bon sens dans l'erreur entrait jusqu'à la garde.
Thémis voulait d'abord en faire un avocat;
Minerve l'a poussé, fait ministre d'État.
Il ne l'est plus : « L'État est dans des mains fatales,
Dit-il; on a commis deux fautes capitales :
La première, l'hymen, et l'autre, le renvoi
De cet ambassadeur, trop brusque, selon moi.
— Tout est muet, écoute, et loges et parterre. —
Passons. Restent deux points, la réforme et la guerre :
La réforme... mon Dieu ! je suis de mon pays,
Et de mon temps, tous deux m'ont fait ce que je suis...
Craint-on qu'en nous enfin l'esprit du bien s'endorme ?
On peut parler alors un peu de la réforme,
Mais pas beaucoup, surtout lorsque la guerre est là.
La guerre ! battons-nous. Mon avis, le voilà. »
Ce rat, à ses rivaux, généreux adversaire,
Offrait, en les mordant, un appui nécessaire.

Les débats suspendus, trois minutes durant,
On court à la buvette et l'on rentre en courant.

L'illustre Barbebleue était la tête et l'âme,

La voix du ministère en butte à tant de blâme.
De l'escalier noueux il monte les degrés,
Tenant divers papiers sous sa patte serrés.
Barbebleue, esprit juste, avait, bien jeune encore,
Vu de la liberté la foudroyante aurore;
Il avait dans le sang vu tomber les abus,
La dîme retirée aux évêques barbus,
La nation payer le culte de Cybèle,
Un impôt régulier remplacer la gabelle,
Et s'établir enfin la triple autorité
De deux chambres d'accord avec la royauté.
Il voulait par la paix cimenter cet ouvrage;
Mais, seul contre les dieux, que pouvait son courage?
« Le mal a triomphé, dit-il, de nos efforts;
Mais les méchants longtemps ne sont pas les plus forts.
La fortune un moment des plus braves se joue.
— Une voix : A ses coups on a prêté la joue. —
Les sueurs sont du bien la rosée ici-bas.
— *Bruit. Chut!* — J'ai de grands torts que vous ne voyez pas :
J'ai servi mon pays sans avoir la nature
Et les dieux dans ma main. — *Long, violent murmure.* —
J'étais à Gand... – L'orage au vol inattendu
Est moins prompt, on se lève : a-t-on bien entendu ? —
J'étais à Gand... » — Ce fut un bruit d'écailles d'huîtres,
De bonds, de coups de poing donnés sur les pupitres,
Et d'exclamations : « Le traître! » et d'autres cris,

Tels, qu'en syncope on vit tomber quatre souris.
Le président, dont rit la Discorde cruelle,
Fait en vain d'un grelot résonner son écuelle.
Les Sylphes, dieux de l'air, aux vitres mugissaient ;
Les partis tour à tour s'asseyaient, se dressaient;
L'assemblée ondulait comme une mer mouvante,
Soufflant sur l'orateur l'injure et l'épouvante;
Mais lui, froid et hautain, regardait le plafond,
Disant : « J'étais à Gand, » dans un calme profond.
On cède enfin : « De là, dans nos plaines chéries,
J'ai, dit-il, vu rentrer la Paix aux mains fleuries;
J'ai longtemps protégé son culte contre vous;
La guerre est dans les faits, marchez donc avec nous.
Réprimez des voisins, des rôdeurs sans frontières,
Dont l'océan abrite et l'île et les tanières,
Et qui, lorsque la main dans vos droits ils sont pris,
Ne se contentent plus de jeter les hauts cris.
Puissent nos grands aïeux, dont l'esprit nous rassemble,
Du haut des airs nous voir vaincre ou mourir ensemble ! »

Après de tels discours les débats étaient clos.
Mais ils ne pouvaient pas s'éteindre sans échos :
On dut prêter l'oreille à mainte repartie.
On amenda l'adresse. Un moment La Rôtie,
D'un ton particulier, s'écria : « Mon pays ! »
Tous les rats à ce mot restèrent ébahis,

N'ayant jamais ouï, disait le rat Digeste,
Cette parole dite avec un si beau geste.
Son procès dans les cœurs d'avance était perdu,
Mais on fut bien content de l'avoir entendu.
Enfin, Turlututu, grand rat mélancolique,
Vint dire : Ainsi soit-il ! en beau style biblique.

Le scrutin est ouvert ; chacun met un pépin
Dans l'urne, poivrier que tenait Poussepain.
Le dépouillement fait, la chambre est unanime.
On l'annonce au dehors, on s'embrasse, on s'anime
Aux combats. Douze rats vont, conduits par Bonjour,
Lire l'adresse au roi qui l'attend dans sa cour :

« Oui, Sire, au frein des lois la révolte asservie
Semblait nous présager du repos pour la vie ;
Mais le Ciel a voulu qu'il en fût autrement.
Bien des rats ont péri dans un débordement :
Ce sera d'une loi la matière féconde.
Au loin, de tous côtés en paix avec le monde,
Nous comptions sur l'accord juré par nos voisins.
O perfides traités ! serments de Sarrasins !
Vous aviez trois enfants qui faisaient votre joie :
L'un d'une chatte avide est devenu la proie ;
L'autre est mort, l'innocent ! pris dans un piège affreux,
Qui sous un nom connu fait bien des malheureux.

Le dernier vous restait, duc dont la gentillesse
De sa mère et de vous consolait la vieillesse.
Hélas! le chef sans foi d'un peuple réprouvé
L'a noyé ce matin; le fait est bien prouvé.
Pauvre Trottemenu! Sainte et grande infortune!
A tous les rats bien nés cette perte est commune.
Mais, Sire, le pays ce soir sera vengé.
Et puisse des impôts le poids être allégé! »

Barbefine à chacun prend la patte et la presse.
Les pairs vinrent bientôt lire la même adresse,
Les pairs, vieux conseillers, vieux guerriers, vieux goutteux,
Du parlement des rats étaient le pied boiteux.
Les deux chambres siégeaient dans le même édifice,
L'une parlant, d'écho l'autre faisant l'office.
La Haute avait en haut sa tribune, au grenier.

Les captifs sont enfin rendus jusqu'au dernier.
Déjà la Renommée est partout : elle informe
Champs, bourgs, qu'on a voté la guerre et la réforme.
Au pied de la tribune, et grenier et cellier
Avaient un sténographe assis sous l'escalier;
Mais le vrai contrôlé marche à pas de de tortue,
Quand l'autre à tout grossir, en volant, s'évertue.

Éloquence aux traits d'or, de tes feux créateurs

Remplis les parlements, ces essaims d'orateurs;
Aux auteurs, aux amants prodigue tes richesses,
Et qu'au monde par eux profitent tes largesses.

La suite au chant prochain. O bourgeois que j'instruis,
Encore un mot .. mais non. A demain, si j'y suis!

CHANT HUITIÈME

LES PARLEMENTS

II

Quelle condition, vains mortels, est la nôtre!
Nous vivons pour tomber d'une peur dans une autre.
Je crains de discourir ici plus qu'il ne faut.
Cuvillier me dira que c'est un grand défaut;
Il sera bien malin; je sais cela de reste,
Moi qui ne hais rien tant que ce penchant funeste,
Qu'eut le grand Genevois Simonde Sismondi,
D'assommer de discours son lecteur étourdi.
Heureux qui n'écrit rien! « L'homme, dit un poète,
Voit le bien, fait le mal, » et l'homme est une bête.
Qu'on me traite d'ailleurs comme je traite autrui:
Je saute les feuillets pour éviter l'ennui.

Eh bien! bourgeois, ma Muse ici vous tient parole.
C'est l'abeille qui va butinant et qui vole

De fleur en fleur, et puis revient au blanc buisson,
D'où le vent l'a chassée, achever sa moisson.
Vous savez quel défi vous jetez à l'histoire :
Les rois sur les vieux ducs vous ont dû leur victoire,
Vous avez par le peuple humilié les rois;
Leurs édits vous blessaient : le peuple attend vos lois.
Vous voilà sur la pente où furent emportées
Ces vieilles nations, chez nous souvent citées.
Pourrez-vous y planter la tente du repos?
Saurez-vous être bons, vous armer à propos
De ce que la raison, cet affranchi superbe,
Qui joint les rois aux dieux déjà cachés sous l'herbe,
A laissé dans vos mains de vieille autorité,
Pour retenir un peuple ardent, fier, indompté?
Dans un projet si beau, l'honneur de vous conduire
Appelait les grands cœurs et devait les séduire.
Un homme, fier et doux et probe, s'est levé,
Qui, fort d'un zèle ardent, d'un savoir éprouvé,
Sentinelle debout au haut de la colline,
Vous crie incessamment : « Courage et discipline! »
Que lui répondez-vous? de quoi faire douter
Si l'œil pour voir, l'oreille, Hébreux, pour écouter
Chez vous semblent faits, comme on y paraît comprendre
Que le nez doit flairer le gain, les mains le prendre.
L'un veut que du crédit la loi baisse le taux;
L'autre veut que la loi double ses capitaux;

Celui-ci que la loi protège ses fabriques;
Celui-là que la loi laisse entrer ses barriques;
Mille autres que l'État, en dépit de la loi,
Se charge de leurs fils et leur donne un emploi,
Change tous les préfets, du Var au Finistère,
Nomme des receveurs d'un autre caractère,
Réforme, appelle à lui talents, capacités.
Puis, quand l'émeute arrive avec ses invités,
Le mal fait, vous cherchez un homme qui l'expie;
Sur ce grand chef s'élève une clameur impie,
Que les moins furieux traitent d'irrésolu:
Malheureux! il n'a pas le pouvoir absolu;
Il veut la liberté, sa peine et son salaire.
Je t'admire, ô vertu! dans sa voix sobre et claire;
Je frémis, quand il sort avec la vérité
Des entrailles des faits, brûlant et redouté.
Verrons-nous avec lui la vérité vaincue?
Les assauts troublent peu sa raison convaincue;
Mais qui panse les coups que sent son cœur blessé?
De ses rivaux unis le flot sombre, insensé,
Monte gonflé de vent et de bile et de rage,
Et les capacités vont pleuvoir d'un orage.
Le sort en est jeté, cet homme tombera,
Et trois fois de plaisir l'Averne en mugira.

Je crains donc, bourgeois, race à la tête un peu dure,

Qu'on ne fasse jamais avec vous rien qui dure.
Quant à vous, mortels vains, d'éclat ambitieux,
Dont un tel chef offusque et l'esprit et les yeux,
Députés, de quel nom faut-il, vous, qu'on vous nomme,
Qui vous immolez tous à l'envi dans cet homme?
Son sort sera le vôtre. Oh! vous n'en croyez rien.
Vous apprendrez trop tard, méchants hommes de bien,
Qu'un grand parti, qui veut par un effort suprême
Dominer, doit d'abord se dominer lui-même.
D'autres réformateurs, dont vous n'invitez pas
L'éloquence à tonner dans vos fougueux repas,
Dans leurs vœux en silence achèvent votre ouvrage.
Il serait temps encor d'éviter le naufrage :
Un éclair de raison... Vain espoir! cris perdus!
Il faudra, pour vous voir à la raison rendus,
Déplorer votre erreur ou plutôt votre crime,
Que dans les flots montants chambres, lois, tout s'abîme!

Beau ciel, nature, aurore, astre du jour, brillez;
Chantez, voix du matin, dans les bois réveillés;
Seine, poursuis ton cours; champs féconds et paisibles,
A nos divisions demeurez insensibles,
Préparez vos trésors! « Si vieillesse pouvait! »
Je dis, moi : Si plutôt tout le monde savait!
Comme Socrate, alors qu'en science pratique
Il mettait la morale avec la politique.

Les hommes, de leurs maux ayant tous le secret,
En paix, en doux accord vivraient par intérêt.
Michelet deviendrait plus simple en ses histoires,
Ses ennemis moins fiers en leurs saints oratoires.
Le *Moniteur* tout seul, remplaçant les journaux,
Paraîtrait pour la forme et sans romans nouveaux.
Les zéphyrs embaumés, de leurs tièdes haleines,
Reboiseraient nos monts, au profit de nos plaines.
Nous n'aurions pas le temps de former des souhaits ;
Nos besoins à l'instant seraient tous satisfaits ;
On verrait le lait chaud couler des pins antiques,
Et des chênes tomber les sommiers élastiques.
Mortels! instruisez-vous ; mais notez bien ce fait,
Qu'un ignorant vaut mieux qu'un savant imparfait.

Mes députés étaient tous docteurs de Sorbonne.
Chez les grenouilles donc, le député Trombonne...—
Lecteurs au cœur distrait, pressé de raconter,
Pour vous dire où j'en suis je ne puis m'arrêter.
Où l'auteur s'interrompt, on met un doigt pour marque.—
Trombonne cria donc, appuyé par La Barque... —
Allons! ne boudez pas, lectrice au doigt charmant,
Nous voilà de retour dans l'autre parlement.
Ces roseaux, cet air frais soufflant dans les lagunes,
Tout annonce...—Trombonne enfin dit aux communes
Que les discours du trône étaient trop tôt finis,

Trop secs, qu'on s'expliquait mieux aux États-Unis.
On n'avait pas de Polk cité le fier message. —
Un ministre reprit, l'illustre L'Abordage,
Qu'il ne l'avait pas lu, partant n'en parlait point. —
« La chambre appréciera votre aveu sur ce point,
S'écria L'Ouragan d'une voix enflammée,
Mais c'est par vous qu'enfin notre île est affamée.
Coax! coax! coax! Il nous faut le Rappel,
Ou nous désertons tous chez les rats. » L'arc-en-ciel
Est moins doux au colon, quand tout rit dans la pluie,
Qu'un chaud matin bientôt sur la verdure essuie,
Que ne l'était aux siens cet orateur pieux.
La liberté parlait dans sa voix, dans ses yeux.
Il représentait là l'île de la Famine,
Sans qu'on en vît pourtant de trace sur sa mine.
« Vréké, vréké, kékex! observa L'Aquilon,
Nourrissons l'indigent : aux croûtes de melon
Ajoutons la prière et la paix qu'elle donne. »
Mais le Ciel, qui punit et soulage et pardonne,
Voulait que tout prélat gardât ses revenus,
Ses droits par des serpents à Mainooth méconnus.
Les conseillers du trône étaient tous des vipères. —
On aimait ce prélat et tous les gras compères
Assis autour de lui, des dévots éprouvés,
Qui, dans les jours de ruse et de vols bien prouvés,
Des dieux, qui les comblaient de grâces infinies,

Aux pauvres gueux volés chantaient les Litanies,
Puis avec les voleurs allaient en paix dîner.
Ils poussent, on n'eût pas ouï le ciel tonner,
Un hourra qui dans l'air fit peur aux hirondelles.

« Ne criez pas si fort, Philistins infidèles,
Murmura Ventriloque; ici d'affreux besoins
Font d'autres affamés qui réclament vos soins.
Ils ne demandent rien, lords, prélats, race avide,
Que d'aller aux hustings voter, le ventre vide.
Ce droit contre les rats doit payer leur concours. » —
Un silence profond accueillit son discours. —
« Les ministres, fit-il, sont tous des crocodiles. »

Soudain le comte Azur, surnommé Fleur des Iles,
Demande trois hourras, au nom du règlement,
Pour la reine, à propos de son accouchement.
On ne l'oubliait pas : trois hourras pour la reine
Ébranlent de Téthys la couche souterraine.

Moi, j'oubliais un point : aux communes alors
A côté des bourgeois venaient s'asseoir des lords;
Et j'en fais la remarque ici pour les critiques
Qui notent comme erreurs des faits vrais, historiques.

Les ministres émus écoutaient, notaient tout,
Les raisons de chacun avec l'injure au bout.

Le président Roulis roulait des yeux farouches,
Voyait tout et parfois au vol gobait des mouches. —
Les dieux trottaient, couraient, agitant leur grelot
Invisible, agaçant : psitt! psitt! Tu dors, Brûlot!
C'était un fabricant qui, pour mainte denrée,
Naguère avait des ports conquis la libre entrée
Sur les lords possesseurs de graine de roseaux,
Qu'aux îles à grand prix ils vendaient sans rivaux.
« Du monde entier, dit-il, des maux chassons le pire,
La faim ; que chacun mange en paix, comme il respire.
Mais, lorsqu'un peuple a faim, que peut la charité?
Que fera le trésor au trésor ajouté ?
Le trafic, des États visible providence,
Seul sera pour eux tous la corne d'abondance,
Quand nous aurons uni les peuples et les rois,
Et par le libre échange aboli tous les droits.
Des droits! l'air en a-t-il? un réseau dans l'espace
Dit-il à l'astre d'or : Arrête! quand il passe?
Jour maudit! notre appel, chez les rats entendu,
Allait tout affranchir... La guerre a répondu.
Les conseillers du trône ont un grand compte à rendre.

—Très court, dit lord Turbot, et facile à comprendre:
Le salut de l'État d'abord, le reste après.

— Nos ministres ici me semblent trop discrets.

La guerre, repartit le duc de Richepanse,
Devait de leur conduite être la récompense.
Sur quels bords n'ont-ils pas semé, ces éventés,
Le trouble, la discorde et les hostilités?
Ces dignes héritiers de Pilotiboussole... » —
Sir Pilote à ces mots demande la parole. —
« Vous, dit le noble duc, vous êtes un voleur:
Grâce à vous, cet État dont nous sommes la fleur
N'a plus ses grands partis, les whigs et les tories;
Vous avez pris nos droits; prenez nos armoiries. » —
Son frac de papyrus était tout bigarré
De maint hiéroglyphe avec art figuré. —
« Hé bien! que le commerce en roi chez nous domine.
Quant aux rats que je hais, sus! qu'on les extermine. »
Puis, se rengorgeant calme et d'un air important,
Il fait à ses amis signe d'en faire autant.

Richepanse eut des siens les bravos sympathiques,
Non, malgré ses désirs, ceux des vrais politiques:
Froid, décousu, sans nerf et même impertinent,
Il n'avait rien du ton d'un parleur éminent.

Pour un fait personnel la parole à Pilote
Est donnée. « Écoutez, fit l'huissier, saperlote! »
Pilote, condamnant l'avarice des lords,
Ministre, aux farineux avait ouvert les ports.

A l'eau jeté la *loi des graines*, cœur sincère,
Des siens par équité devenu l'adversaire.
Tant qu'une vieille loi pouvait rester debout,
Il était son appui; le temps, qui change tout,
La rendait-il nuisible, alors, prompt, sans dispute,
Contre elle il se tournait pour en régler la chute.
Les vieux partis venaient autour de son bonnet, —
Une vesse de loup : il était baronnet, —
Se grouper, whigs, torys, libéraux, royalistes,
Utile contrepoids des nouveaux progressistes.
« J'ai blessé bien des cœurs, je ne m'en défends pas.
Accusez l'avenir, dont j'entendais les pas,
Dit-il; ce que j'ai fait de ce siècle est l'ouvrage.
Le temps m'appartient-il pour qu'ainsi l'on m'outrage?
Riches, maudissez-moi! Le temps me jugera,
Et le pauvre en sa grotte un jour me bénira.
Je hais la guerre : ici, pourtant avec courage
Marchons; nos conseillers d'avance ont mon suffrage.
Mais avec nos voisins s'est-on bien expliqué?
L'un a-t-il dit son fait, l'autre a-t-il répliqué? »

Chacun sentait le poids de cette voix connue;
Les lordlings dévoraient leur rage contenue.
On suspend la séance; on court boire au ruisseau;
Chacun reprend sa place, enflé comme un tonneau.

Le chef du ministère alors se déboutonne.
Il ne parlait qu'à temps, habitude bretonne
Bonne à prendre partout. Nourri loin du barreau,
Pourtant comme orateur on citait Jean Roseau,
Vieux whig et grand seigneur; il se lève, on écoute:
« S'expliquer! les mulots ont pris une autre route.
Tenant pour fait une ombre et pour preuve un on dit,
Ils ont tout réglé seuls. — Sautabord applaudit.
Chut! —Tout est clair; les rats, — l'attention redouble,—
Couvent la mer des yeux; notre flotte les trouble.
Au sceptre des étangs est lié notre sort:
Le garder; c'est la vie, et le perdre, la mort.
Nos voisins pourraient vivre et même faire envie,
Sans voir la terre entière à leurs lois asservie.
Mais non : ce que par force ils n'osent conquérir,
En séduisant les cœurs, ils veulent l'acquérir,
Appellent les amours et, par des mariages,
Sapent notre influence autour de nos mouillages. »
— La grotte fait entendre un affreux grognement. —
A l'appui lord Roseau produit maint document;
De l'hymen espagnol il raconte l'histoire,
Qu'on ne connaissait point, parle d'affront notoire,
Puis des traités d'Utrecht, dit comment, le matin,
L'hymen tombait dans l'eau par l'arrêt du destin;
Qui les rats accusaient d'un naufrage funeste.
« Grenouillopolitains! vous savez tous le reste,

Aux armes! Battons-nous comme de vrais Romains,
Et gardons bien du lac le sceptre dans nos mains. »

Pendant ce long discours, la salle palpitante
A peine respirait: on payait son attente.
Un vent de floréal qui, des lointains coteaux,
Vient d'un bond dans les prés fouetter les arbrisseaux,
Suivi d'affreux grêlons dont la chute soudaine
Fait courir les bergers à la ferme prochaine,
Peindrait les chocs, le flux, le reflux des chapeaux,
Non les horribles cris des députés des eaux,
Quand, le discours fini, sur un point concentrée,
Éclata des partis la haine invétérée.
« Mort aux rats! vrékékex! Lâchons les rois sur eux!
Marchons! coax! coax! Contre un mettons-nous deux!
Et tâchons, vrékékex! qu'un troisième adversaire
Les prenne par la queue au moment nécessaire.
Coax! coax! » Chacun prend un gravier qu'il met
Dans l'urne, feuille souple et roulée en cornet.
L'adresse est approuvée; on se hâte d'élire
Les preux qui chez la reine à genoux vont la lire:

« Oui, Madame, le Ciel a fait dans sa bonté
Éclore un nouveau fils à Votre Majesté.
Il comblait tous nos vœux! Maintenant il envoie
La faim à vos sujets pour modérer leur joie.

Les prélats vont lui faire un cantique nouveau.
Au levant, au couchant, sur la terre et sur l'eau,
Nous régnons ; rois et dieux et vents, tout nous seconde :
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.
Jusqu'ici les rats seuls ont gêné nos desseins :
Malgré la paix d'Utrecht, ils ont, les marcassins !
Affront que vont bientôt connaître les deux pôles,
Mis notre ambassadeur dehors par les épaules.
Il faut se relever ou tomber pour toujours.
Pourtant la taxe est dure et les impôts sont lourds. »

Les lords, que présidait Mirontonmirontaine,
Duc de Beauport, assis sur un flocon de laine,
Présent d'Éole, au fait allèrent tout d'abord.
L'ambassadeur chassé par les rats, lord Tribord,
Qu'à parler invita son ami, lord Zéphyre,
Dit d'un air pénétré ce qu'il jugea suffire
Pour expliquer sa fuite, ajoutant qu'aux récits
D'un vieux rat, à des bruits crus sans être éclaircis,
On pouvait opposer mille raisons plausibles,
Les dieux bornant le vrai, non les choses possibles.
On s'inclina. Tribord fut bref, calme, imposant.
Laflotte, premier pair de la chambre et présent,
Se leva. Prince-époux, ayant à la régence
Un droit éventuel, vu son rang et l'urgence,
Il avait d'un ministre accepté le concours,

Pour faire ce que tous attendaient, son discours.
Ému, la patte haute au milieu du silence:
« La chose claire ici, c'est, dit-il, l'insolence
Des rats, l'affront gratuit fait à notre envoyé.
Je n'ai ni comploté, ni trahi, ni noyé
Leur prince : il sera mort, en voulant à la nage
Tenter quelque entreprise au-dessus de son âge.
Est-ce ma faute à moi ? Les rats m'ont-ils, milords,
Pris en flagrant délit, dit mon fait sur leurs bords ?
On m'accuse, on vous hait, on veut notre ruine.
Marchons ! soulevons bois, antres, belette et fouine !
On ose défier la reine avec hauteur :
La reine va répondre à ce peuple menteur. »

Le cœur des animaux est un profond mystère !
Qui parlait ? l'orateur ou bien le ministère ?
Hélas ! fatal discours, quel dieu t'avait dicté ?
Ah ! mortels, avant tout dites la vérité.
Mais ne pérorons pas, Patru, pour ne rien dire;
Donnons les faits, laissons réfléchir qui sait lire.
Énigme : quels récits Thiers aime-t-il le plus ?
Ceux où l'on met le moins d'ah ! d'hélas ! superflus.

Lord Tripote, avocat nommé pair du royaume,
L'ami des rats, ayant chez eux palais de chaume,
Bain, parc, qui les nommait le peuple sans égal,

Au-dessus d'eux osa mettre le Portugal.
Du monde, ajouta-t-il, les rats sont la vermine.
Vous connaissez l'endroit où sur l'eau, qu'il domine,
Le bord en précipice... Attendons-y les rats :
Ils viennent en courant, soudain, chefs et soldats,
On les prend par le casque, et du haut de la butte
On leur fait dans les flots faire à tous la culbute.
L'armée entière y passe; et ce soir, en ces lieux,
Nous dressons un trophée, en rendant grâce aux dieux. »
Ce pair, humble têtard jadis dans la banlieue,
Avait perdu la tête, hélas! comme la queue;
Les lords lui passaient tout, air léger, ton brutal,
L'écoutant par respect pour son état mental.

Un ministre entendu, l'affaire examinée,
On se tait, on attend l'avis d'Idoménée,
Que l'on nommait aussi Tom Coquelimaçon
Ou Tom tout court, guerrier, chef à grand écusson.
Idoménée alors, chargé d'ans et de gloire,
Fit d'un regard affreux trembler la verge noire
De l'huissier; il cria : « La guerre! » L'on vota
L'adresse, qu'à la reine ensuite on présenta :

« Reine, un fils vous est né..., mais une île en détresse...
Les rats... De l'autre chambre au fond c'était l'adresse.

Le tout clos, la nouvelle au loin s'en répandit;
Le monstre aux cent voix court, la Discorde bondit,
De Neptune, de Mars les ranz grondent : il semble
Que la terre, l'enfer, l'air mugissent ensemble.

Midi sonnait alors. — Midi juste? — Midi.
— A quel clocher? — Le tien, Clausel, n'est, l'étourdi,
Jamais à l'heure. A quoi penses-tu, cœur crédule?
Au chapeau rouge? Bien. Fais régler ta pendule.
Or, mon œuvre s'étend, lecteurs, un jour d'été,
D'un crépuscule à l'autre, — a la triple unité
De temps, de fait, de lieu. Dors l'âme satisfaite,
Boileau. — Partant voilà ma tâche à moitié faite.

Mais là-bas, — le vent porte, — on parle. Que dit-on?
Écoutons, c'est Candide et le docteur Caton.

« On ne voit plus d'enfant. — En quel pays du monde?
Moi, j'en trouve partout, tant cette race abonde.
J'en vois un dans ta barbe, ô père triomphant!
Candide, toi qui dis qu'on ne voit plus d'enfant.
— Docteur, entendons-nous. Mon fils est un prodige...
— Tant pis. — Et raisonnant sur tout! — Tant pis, vous dis-je.
On donne à la jeunesse un vernis de raison,
Comme on fait à des fruits devancer leur saison.
Sur ma table apportés, ces fruits vous semblent fades,

Et vos enfants si mûrs à mes yeux sont malades.
Oui, nous avons banni l'enfance des cités,
L'enfance au front naïf, aux vertes facultés,
Qui, muette et docile, en entrant dans la vie,
Tétait sans pleurnicher d'abord, était servie
A table, la dernière, et gravait dans son cœur
Les leçons des vieillards sans prendre un air moqueur.
Dieux, lois, rente, alors tout montait, les jeunes races
Des anciens, pas à pas, suivant partout les traces.
Mais nous avons gardé ces enfants insoumis,
Que nous traitons d'égaux, qui nous traitent d'amis;
Dont le babil savant n'est qu'une belle écorce,
Qui recouvre des cœurs et sans sève et sans force;
Qui viennent, sérieux, vous contredire en tout,
Comme des députés; qui vous poussent à bout,
Comme des députés. Tenez, dans vos familles,
Vous avez tous la chambre et les pairs en béquilles.
Tout le mal vient de là. Vos prodiges feront
Des chefs-d'œuvre, ma foi, quand ils gouverneront.
Un jour, qui n'est pas loin, la France et l'Angleterre,
Je vous le prédis, moi, disparaîtront sous terre. »

Écoutez-vous, lecteurs? Le vent ne porte plus.
C'est parler là d'un ton et d'un air absolus,
Comme faisait mon oncle, aux sources de la Meuse,
Alors qu'il gourmandait mon enfance peureuse.

Car j'eus d'abord, jadis, pour soigner mes talents
Un vieil oncle, ennemi des enfants trop parlants.
C'était un vétéran qui, pour toute harangue,
Disait que Dieu devrait à l'homme ôter la langue;
Que sans elle on pouvait herser, sarcler ses champs,
— De l'État ce digne oncle excluait les marchands, —
Et servir son pays. L'affirmer et le croire,
Ce n'était pas alors pour moi la mer à boire:
Orphelin, ce mentor était mon seul appui;
Tout me semblait d'ailleurs penser là comme lui;
Bêtes et villageois cheminaient, bouche close,
En silence à mes yeux se faisait toute chose,
Les champs se labouraient, les prés mûrs se fauchaient,
La rivière coulait et les astres marchaient.
Terrible accord, pensais-je, au sein de la nature!
La vie a ses besoins, le jour veut sa pâture;
L'univers tomberait, si les mois dans leur cours,
Sourde nécessité, te payaient en discours.
Le travail me semblait le roi muet du monde.
Depuis, j'ai distingué de la vaine faconde
La divine éloquence, un cygne d'un corbeau.
Je reviens à Caton: votre discours est beau;
Les censeurs sont anciens. Sous les premiers rois mèdes,
Les maux étaient connus déjà, non les remèdes.
Tout siècle est un passage, et je n'en connais pas
Où les fils aient suivi les pères pas à pas.

Nous accusons les fils; accusons donc leurs maîtres,
Puis ceux de ces derniers, puis ceux de nos ancêtres;
Car je vois devant moi la source reculer.
Sous Pythagore, hélas! pour apprendre à parler,
On n'avait déjà plus que quinze ans à se taire;
Le monde allait encor; mais Socrate et Voltaire,
Moi, vous, et tout le monde... Heureux qui d'un œil clair
Voit la cause de tout! Qui, rustre, obscurcit l'air
De vapeurs?—La fumée.—Et toi, prêtre terrible,
Qui fait pleuvoir?—Junon qui pisse par un crible.

O monde, avec tes lois tombé du firmament,
Force qui produis tout, immense enchaînement
Et des temps et des faits passés, présents, à naître,
Où rêve, idée, instinct, tout a sa raison d'être,
Progrès inexorable où notre volonté
Libre, n'a pour agir qu'un cercle limité,
Souveraine Raison, Sagesse, Providence,
Des causes, des effets rapport ou dépendance,
Vous régnez mieux sur nous que la fatalité,
Qu'adore l'Osmanlis dans Stamboul allaité!

Chaque âge a ses plaisirs, ses labeurs, ses désastres.
Ces points-là sont réglés comme le cours des astres.
Prenons donc notre temps tel qu'il est sans rêver
Des temps meilleurs. Le mal sert à nous éprouver.

Est-ce donc pour dormir qu'ici-bas tout respire?
Libres, donnons du moins au bien sa part d'empire.
Le sage a dit parfois : Va ne t'émeus de rien.
Contemplateur stoïque et du mal et du bien,
Le sage a tort. Plus sage est celui qui nous crie :
Qui n'aime pas son temps n'aime pas sa patrie.
Guizot, il est des jours où je ne te plains pas;
Et j'entends ta fierté qui m'approuve tout bas.
Dieu n'a pas fait les mers que les vents bouleversent,
Pour qu'en paix, sans souci, les marins les traversent.
Sans génie et sans peine on ne peut gouverner.
Le despotisme, il est aisé d'y retourner;
Nous avons des bouviers; je crois, comme Aristote,
Que du plus sot d'entre eux on peut faire un despote,
S'il ne faut que cela, si de l'esprit humain
On a toujours raison un bâton à la main.
Laisse à leur fol effroi les cervelles troublées;
Défends la liberté, nos lois, nos assemblées,
La presse et les partis contre eux et contre toi.
Marche jusqu'à la fin sans fléchir dans ta foi.
Liberté! savent-ils, ami, comme adversaire,
Combien chez nous ton règne est dur et nécessaire?

Qui m'apprendra, disait Virgile en fort beaux vers,
Ce qui fait les étés, d'où viennent les hivers,
Les éclairs, les volcans? pourquoi des mers profondes

Un flux perpétuel balance ainsi les ondes?
Nous savons tout cela, sans être plus adroits
A gouverner les cœurs qu'on n'était autrefois.
Toujours, sur cette mer aux dangereux passages,
A gauche sont les fous, à droite les faux sages,
Derrière, la tempête, et devant vous, l'écueil.
Rois, ministres, fermez votre cœur à l'orgueil.
Il faut veiller, souffrir et s'armer de courage,
Montrer une âme ferme au peuple dans l'orage,
Calmer ses vrais besoins, ne point l'abandonner,
Et, tombant sous ses coups, même lui pardonner!

En vain notre raison de tout se croit l'arbitre;
Notre cœur, que Dieu tient, lui refuse un tel titre.
L'une n'est qu'un jour pâle, et l'autre, c'est la nuit,
Qu'au but divin la loi, qu'on nomme instinct, conduit.

CHANT NEUVIÈME

LA GUERRE

I

La guerre, dans ces temps voisins de ceux d'Astrée,
Ne commençait jamais sans être déclarée.
Deux hérauts, officiers sacrés, de noble sang,
Face à face bientôt sont au bord de l'étang,
De peuple environnés, Yacht et Pique-Fromage :
« Mer, golfes qui des cieux réfléchissez l'image,
Dit ce dernier, roseaux, îles, écoutez-moi :
Jean Laflotte a noyé le fils de notre roi !
La guerre va punir cet acte téméraire,
Condamné par les dieux, au droit des gens contraire.
— Yacht cria : Champs, forêts, terre, échos, écoutez :
Orgueilleux contempteurs des dieux et des traités,
Les mulots ont osé de notre reine auguste
Chasser l'ambassadeur ! Contre eux la guerre est juste ! »

Chacun d'eux fit : « J'ai dit, » et partit promptement.
La nature parut soupirer sourdement;
Mais il n'en était rien : elle n'est pas si tendre.
On n'entend rien souvent de ce qu'on croit entendre.

Les faits avaient leur cours; on n'en répondait plus.
Le doute alors gagna jusqu'aux plus résolus,
Puis la peur... puis l'espoir revint; d'un œil plus ferme
Chacun considéra que tout avait un terme.
Que le sage... on avait, pour tout mener à bien,
Magasins, arsenaux, l'argent, ce grand moyen,
Et l'armée; et chacun prit un air fier ; les têtes
Se mirent à rêver succès, gloire et conquêtes;
L'inconnu leur sourit, les berça doucement...
Le sage était, lui, prêt à tout événement.

Le grand Albéroni, pendant son ministère,
N'ayant pu par ses plans bouleverser la terre,
Attaqua Saint-Marin. Cet État couvre un mont,
Non loin de Rimini, vers le sud, en amont,
Près du Maréchio. L'Europe avec surprise
Vit échouer encor cette grande entreprise.
Qui sauva Saint-Marin, voisin de Rimini?
Son équité. Ce bourg, avant Albéroni,
Pris d'orgueil, à l'empire un jour osa prétendre,
Arma, voulut passer la rivière et s'étendre.

Un fermier le gênait, gros colon papalin,
San Marino l'attaque et lui prend un moulin.
Mais, de Rome bientôt craignant les destinées,
Il rendit sa conquête; et, depuis tant d'années,
Le ciel, grande leçon pour les ambitieux,
Conserve à Saint-Marin, malgré les envieux,
Ses lois, sa liberté, ses coutumes antiques,
Et tout ce qu'ont perdu tant d'autres républiques.

Encor l'ambition, je pourrais l'accorder.
Les hommes se croyant tous nés pour commander,
Et les États aussi, — j'en dirais bien la cause, —
Je conçois qu'on se batte enfin pour quelque chose.
Mais se battre pour rien! —
Les deux gouvernements
Arment de toutes parts, doublent leurs régiments.
Les rats mettent de plus sur pied leur garde urbaine.
Les courriers fendent l'air ou la liquide plaine.
On dresse les signaux ; tous les ports sont fermés ;
L'eau se couvre de pots et de sabots armés.

Un fils de boucaniers ou de quakers honnêtes,
Qui n'est ni plus sensé ni mieux fait que vous n'êtes,
Dira : D'abord un noir n'est rien, fût-il chrétien;
Le mulâtre vaut plus, on le vend comme un chien ;
Un Allemand déjà sert de bête de somme;

Un Irlandais commence à prendre l'air d'un homme ;
Un Anglais à moitié de l'homme est le portrait,
Le Français aux trois quarts; mais l'homme trait pour trait,
C'est lui. Qui, lui? Lecteurs, l'Américain superbe;
Et l'État sans défaut, sa république en herbe.
Eh bien, vous battrez-vous pour cette raison-là?
On a d'autres voisins : lecteurs, je sais cela.
Les voisins ont entre eux mainte affaire à débattre.
Faut-il au premier mot commencer par se battre?
Sans but? Des deux côtés supposons l'ennemi
Appuyé d'un budget d'un milliard et demi;
Que l'Océan se couvre au loin d'autant de voiles,
La terre d'étendards, qu'on voit au ciel d'étoiles;
Que, tout détruit, vaisseaux, cavaliers, fantassins,
Tout renaisse à la fois, sans qu'aucun des voisins
Avec l'autre d'estime ou de coups soit en reste :
Où les conduit tous deux cette guerre funeste?
Mais si, grâce à ce goût d'armer à tout propos,
On perd plus que son sang, son or et son repos,
Les Teutons ou le czar convoitant vos dépouilles...
Je reviens aux enfants des rats et des grenouilles.

Les uns au bord de l'eau, par milliers débarqués,
Couvrirent les hauteurs avant d'être attaqués.
Les rats dans l'île ailleurs s'apprêtaient à descendre;
Honteux d'être envahis, ils marchent sans attendre.

On voit fuir devant eux les papillons troublés;
La poussière montait à la hauteur des blés;
Ils arrivent. Les champs sont remplis de bannières,
Le lac de pavillons; les fanfares guerrières
Des moucherons au loin suivent le cours du vent.
O dieux cruels! c'était un spectacle émouvant;
Mais comme alors battait le cœur des pauvres mères!

Le temps fuit, et les maux aussi sont éphémères.
D'habiles chefs avaient rendu par leurs travaux
L'art des combats égal entre ces grands rivaux.
Des deux parts à grands frais l'armée entretenue
Brillait aux défilés par sa fière tenue.
Des fournisseurs choisis servaient les intendants.
Des fèves, dont les rats ont mangé le dedans,
Cuir soyeux, l'art a fait leurs guêtres, leurs bottines;
De larges baudriers protègent leurs poitrines;
Ces baudriers sortaient de magasins cachés
Remplis de peaux de chats avec soin écorchés.
Leurs boucliers, tombés d'antiques souquenilles,
Sont de vastes boutons, leurs lances des aiguilles
A tricoter, effroi des peuples et des rois,
Leurs casques éclatants des coquilles de noix.
Ils portent tous giberne et sac ou gibecière
En carton, sac au dos et giberne au derrière,
Gourde au flanc, un gland creux bouché très proprement.

Le bourgeois du soldat avait l'équipement,
Même le sac, — en temps de guerre, pour y mettre
Son lard, en temps de paix, point que j'allais omettre,
Son mouchoir. — Les plus vieux dans les bourgs sont restés,
Pour y protéger l'ordre et les autorités.

Ambulances, brancards, infirmiers militaires,
Les rats ont tout cela, comme leurs adversaires.

Dans le camp de ceux-ci, les bottes du guerrier,
Son large ceinturon sont d'écorce d'osier;
De têtes de pavots l'art leur a fait des gourdes
Que les travaux du jour doivent rendre moins lourdes.
Leurs boucliers affreux, verts, terreur des oiseaux,
Sont des feuilles de houx, leurs lances des roseaux
D'arêtes surmontés dont l'éclat au loin brille;
Chacun d'un escargot pour casque a la coquille.
Sacs, gibernes sont faits de joncs fins des marais,
Très bien tressés, les sacs garnis de vivres frais;
Les gibernes, carquois bourrés de projectiles,
Aux archers, où j'arrive, étaient surtout utiles.
Le bourgeois lourd, ventru, sur l'eau servait l'État,
Comme armateur, marchand, mais non comme soldat.

De régiments d'archers chaque armée était pleine.
Les arcs sont la plupart des barbes de baleine,

Débris de parapluie ou de corset usé,
Que l'on tend au moyen d'un fil bien disposé.
Dans les combats de près, formidable baguette,
L'arc détendu, ferré, devenait baïonnette.
Il lance au loin la flèche, un dard sûr, avec bruit,
Ou, comme on le verra bientôt dans ce qui suit,
La terrible allumette enduite de phosphore,
Qui part, s'enflamme, vole, arrive et vous dévore.

Les glaives sont divers et de forme et de prix :
Les chefs ont des damas, lames de bistouris,
Les officiers l'aiguille à coudre bien trempée,
Une épine au soldat sert de pique et d'épée.

Des insectes affreux surmontaient les drapeaux,
Sacrés pour le guerrier, soit neufs, soit en lambeaux.

Selon qu'on porte enfin plume au casque ou crinière,
Ou le ceinturon simple ou la cuirasse entière,
Dans la ligne on se dit voltigeurs, grenadiers,
Dans la cavalerie éclaireurs, cuirassiers.
Ceux-ci joignaient, lancés en charge meurtrière,
Les pattes de devant à celles de derrière;
Les cuirasses faisaient, pleines de dards tranchants,
L'effet des chars armés de faux chez les Persans.

Un corps dit du génie, arme fort estimée,
Des mineurs, des sapeurs, étaient dans chaque armée.

Là deux grands peuples, l'un retranché jusqu'aux yeux
Sur les monts, l'autre en plaine et dédaignant les pieux,
Les fossés, s'invitaient du regard, sans reproches,
L'un à monter, et l'autre à descendre les roches.
Les deux chefs, Rodilard et Croquelimaçon,
Par de longs chalumeaux observaient l'horizon.

Le roi des dieux aussi de la voûte étoilée
Contemplait les apprêts de l'horrible mêlée,
Voyait le monde entier d'un regard pénétrant,
Et le secret des cœurs parfois très apparent.
La Justice et Pallas, tremblantes, attentives,
Près de lui, dans leur sein tenaient leurs voix captives,
Se montrant dans les champs, sur des épis brisés,
Cérès et Triptolème assis, les bras croisés.

Lecteurs, pour mieux saisir ce combat magnifique,
Prenez du lac d'Enghien le plan topographique.
Vous avez devant vous le lac; à droite, Enghien,
Célèbre par ses bains; à gauche, Saint-Gratien;
Au milieu, maint chalet, mainte villa bourgeoise,
— Maint frais minois, — à dos la route de Pontoise.
Les grenouilles, suivez, partant de Roseaubourg,

Par leur gauche ont d'Enghien dominé le faubourg:
Supposez trois rochers coupant la plage unie.
Rasez chalets, villas, comme fait le génie.
Sur le roc à l'ouest, leur droite a, sans combat,
Occupé Saint-Gratien, où mourut Catinat;
Leur centre, soutenu par la flotte au mouillage,
Sur le roc du milieu tient la clé de la plage
Et du lac. Des mulots poudreux, à l'œil ardent,
La droite couvre Enghien; leur gauche, à l'occident,
Menace de ses feux Saint-Gratien qu'elle observe;
Le centre est dans un pré sans abri, la réserve
A Pontoise; où Grouchy s'est un jour attardé,
A mangé, bu, dormi sans être lapidé.

Les officiers sont prêts, les phalanges muettes.
On voit au dernier rang se sauver les trompettes.
Le soldat se rappelle, en ce terrible instant,
Pays, parents, amis, adieux faits en partant.

En avant, artilleurs! Chaque pièce est pointée.
— Du canon! mais la poudre était donc inventée? —
Oui, bourgeois; en deux mots je puis vous dire ici
Comment les uns avaient, et les autres aussi,
Du canon. A Cybèle ou plutôt à son culte
Mes artilleurs devaient le canon catapulte.
Aux environs du lac se trouvaient des hameaux,

Et des hommes dedans et d'autres animaux,
Et des femmes, lecteurs. Les femmes et les hommes
Faisaient de beaux enfants, comme aux jours où nous sommes.
Tant qu'ils étaient petits, bégayants, gazouillants,
On pouvait les tenir. A quatorze ou quinze ans,
D'un côté les garçons, et de l'autre les filles
Se demandaient soudain d'où venaient les familles;
Les garçons regardaient, les filles souriaient,
Enfin ils s'embrassaient, bref, ils se mariaient,
A l'église, et, couchés, ils s'embrassaient encore,
Faisant d'autres enfants tous beaux comme l'Aurore.
Ainsi de suite; après le labour, les épis.
Les nourrices berçaient ces anges assoupis,
Leur chantant Marlborough ou le héros d'Arcole;
Puis on les envoyait, frais et doux, à l'école.
Les jésuites alors, aidés par les curés,
Leur enseignaient l'histoire en grands bonnets carrés:
Cybèle, les grands dieux, les saints, la liturgie.
Les enfants savaient donc tous la mythologie.
Le dimanche, en l'honneur de la mère des dieux,
Ils venaient près du lac danser et dans leurs jeux
Brûler force pétards qu'en sa grotte bénite
Pour eux, sans les compter, entassait un ermite.
Mes héros pénétraient dans ce vaste arsenal,
La nuit; puis, avant l'aube au lever matinal,
Radieux, dans leurs forts rentraient avec la foudre.

Voilà d'où leur venaient les canons et la poudre,
Et les affûts aussi : des jeux de ces mortels.

Jeux! Décrivons celui de ces engins cruels;
On a trop négligé l'histoire des machines.
Un madrier, scié dans les forêts voisines,
Entre deux nerfs tordus par un bout engagé,
Par l'autre est abaissé sur l'affût, puis chargé
D'un pétard qui bientôt, lancé comme on devine,
De tout corps mû dans l'air suivait la loi divine,
Et, sa courbe achevée, éclatait dans le sang.
Voilà pour le premier; l'autre est un arc puissant,
Que tendent sur affût six artilleurs robustes,
Au tir horizontal, aux coups, hélas! trop justes!

Ils tonnent : la fumée en épais tourbillons
Remplit l'air qui s'allume à mille affreux sillons
De feu; le sol frémit, l'onde écoute et frissonne,
L'insecte des buissons à la peur s'abandonne.
Le combat commençait sans mouvement confus,
Terrible et régulier. Debout près des affûts,
L'officier attentif dirige la tempête,
L'œil à l'ordre subit, qui passe et qu'il répète.
Du chef par courrier vole, agit la volonté :
Généraux, colonels, chacun prêt et posté,

La reçoit, l'accomplit, dévoué, magnanime.
Chaque armée est un corps qu'un même souffle anime.

Un camp, perdant son chef, se disperse souvent
Comme le grain sur l'aire où tombe un coup de vent,
S'enfuit sans demander le chemin qu'il faut prendre ;
Un autre reste en place et finit par se rendre ;
Un autre bravement, sans trouble, son chef mort,
Suit encor sa pensée et triomphe du sort.
L'habitude ! Qui fait cette bonne habitude ?
Le caractère ou l'art ? Grave sujet d'étude.
Rodilard, son rival sont debout dans le feu.
Près d'eux, pour protecteur, ils ont chacun un dieu,
Dieux puissants, dont le jour est venu : la Fortune
Avait à décider entre Mars et Neptune.
Tous les dieux belliqueux sont là, deux camps dans l'air,
Montrant à ceux d'en bas la gloire en chaque éclair.
Les autres sont restés dans les champs ou dans l'île,
Pour y souffler la peur, le trouble en temps utile.

Chez les rats, le génie aide les artilleurs,
Jette partout des ponts, masque les tirailleurs.
Près des sacs épaulant les canons mécaniques,
Étaient des fourgons pleins d'allumettes chimiques.

Plaine et monts, tout l'espace, où l'on était campé,

D'un nuage orageux tonnait enveloppé ;
Régiments et drapeaux, rangés dans la fumée,
Suivaient des colonels la voix accoutumée :
« Serrez, soldats, serrez. — Avançons, mes enfants. »
Tous serraient, avançaient fermes, obéissants.
Ils ne marchandaient point ses lauriers à la Gloire.
Les villageois voisins, étant tous à la foire,
N'entendaient rien. Hélas ! tout vendeur veut son prix ;
La Gloire prend le sien : de pauvres corps meurtris,
Défigurés, perdant et leur sang et leurs forces,
Arrivaient lentement, portés sur des écorces,
Aux ambulances. Là, maint docteur bienfaisant
Examinait les coups en les élargissant ;
Des blessés se traînaient encor, les Hippocrates
Les sondaient, les bandaient, puis leur coupaient les pattes,
La queue aussi parfois dans leur empressement.
Il existe un pays, tranquille en ce moment,
Célèbre, où chacun fait des châteaux, c'est l'Espagne.
Là point d'estropiés après une campagne.
C'est à tort que l'on dit qu'ils ne se battent pas ;
Ils n'ont pas d'ambulance : un noble et prompt trépas
T'emporte ou tu guéris. Ainsi, qu'on se rassure :
En Espagne l'on peut guérir de sa blessure.

Les blessés, les mourants, les grades confondus
Gisaient là. Que d'espoir et de travaux perdus !

Que de jeunes héros, encor chauds des caresses
De leurs tendres parents, de leurs douces maîtresses,
Étaient là sur la claie apportés, achevés,
Cédaient à la douleur! D'autres, cœurs éprouvés,
Labourés par le feu, mais sans pousser de plaintes,
Conservaient du combat les terribles empreintes
Dans leur sombre regard : c'étaient les vétérans.
Les cadavres restaient par monceaux dans les rangs;
Déjà parmi ceux-ci sont des guerriers célèbres.
Dans la plaine entendez courir ces mots funèbres :
« Ratofile se meurt, il n'est plus! — Rapatel
Est tombé! — Ratapon tombe d'un coup mortel! »
Ratapon, général dans la vigueur de l'âge,
Enfant trouvé, devait son grade à son courage;
Un riche hymen avait rempli ses magasins
De saucisses, de noix, de nouilles, de raisins;
A tout rat indigent qui frappait à sa porte
Il donnait en criant : « Que Cerbère t'emporte! »
A sa voix, les soldats, qu'il nommait des lapins,
Électrisés, auraient déraciné des pins.
Ses héritiers, calmant son âme désolée,
Lui feront élever un pompeux mausolée,
Où l'on mettra ces mots : « *Ici gît Ratapon,*
Guerrier craint du Sarmate et connu du Lapon. »
Tu seras enterré, toi, sans pompe inutile,
Commandant Rapatel, sous un noyer fertile.

Le peuple y viendra lire en la saison des noix :
« Ici repose un chef qui méritait ses croix. »
C'était un brave au feu, de discours économe;
Aux champs c'était un sage, à la fois agronome
Et colon, qui montrait à ses contemporains
L'art d'ouvrir des silos et d'encaver les grains.
Il laissait quinze enfants. Du brave Ratofile
Les feux brûlaient encor les grenouilles par file;
Sa mort n'était qu'un bruit par un dieu répandu.
Les autres d'un obus ont le crâne fendu.

O guerre, art sans pitié, dieux du mal, boulet, bombe,
Vous vengez la vertu sur la vertu qui tombe!
Du côté de l'étang, Bel-œil, le dos brisé
Sous un pieu qui s'abat, Voix-sonore écrasé,
Deux justes, vont ensemble au pays des fantômes. —
Épicure, ce Grec inventeur des atomes,
Ayant considéré longtemps chaque fléau :
La guerre, l'ouragan, le feu, la peste, l'eau,
Les prêtres, la famine, et comment les sibylles
Dans l'art de gouverner rendaient les gens habiles,
Resta persuadé que ce monde changeant
N'avait pas pour auteur un être intelligent.
De monstres, en effet, la nature remplie
Nous donne la sagesse et garde la folie;
Le bien toujours de mal chez elle est mélangé,

Notre bon grain d'ivraie est toujours bien purgé ;
Elle glace le pôle et brûle les tropiques,
Nous ferions des saisons, nous, plus philanthropiques;
Nos jardins sont unis, ses bois sont montueux;
Nos canaux droits à l'œil, ses fleuves tortueux.
Comme elle, nous avons nos moules, nos modèles,
D'où nous tirons dix, vingt, cent images fidèles;
Quand ses moules divins, les femmes ne font point
Deux petits animaux ressemblants de tout point,
Bien qu'à tous ses désirs chacune, hélas! se prête.
Elle forme au hasard tantôt un nez honnête :
Voyez d'Argout; tantôt un nez malicieux :
Voyez Véron; tantôt un nez... voyez Crémieux.
Quant à nos yeux, la paire est une œuvre assez belle,
Sauf lorsque l'un regarde Ivry, l'autre Grenelle.
Je laisse de côté nos humeurs, nos travers,
Tant d'hommes, dans un frac, *ondoyants et divers.*
Mortels au frac bien fait, voyez dans ma lunette
Qu'Épicure a raison. La voilà claire et nette :
A la file voyez, gens de tous les partis,
Combien les cieux sont hauts et les hommes petits!

L'étang perd donc en vous, Bel-œil et Voix-sonore,
Deux généraux fameux dont le savoir l'honore.
Oracle de la cour, baromètre vivant,
John Bel-œil prédisait tout, beau temps, pluie et vent.

Voix-sonore avait fait maints voyages utiles;
Il conduisait au loin des colons dans les îles,
Donnait des noms aux caps, et ses doctes récits
Fixaient sur plus d'un lieu les marins indécis.
Aux fils aventureux des grenouilles fécondes,
Hélas! il n'ira plus chercher de nouveaux mondes;
Le voilà sur Bel-œil couché sans mouvement.
Belliqueux citoyens du liquide élément,
Vous attendez en vain que leur voix vous excite;
Ils rament maintenant tous deux dans le Cocyte.

Encor la mort d'un chef, qu'apprend un peuple entier,
Illustre sa maison, son nom, son héritier;
Mais vous, braves enfants des familles obscures,
Qui saura votre mort? qui dira vos blessures?
Pique-Tête et Glouglou tombent en gémissant.
Fagotin, l'Écureuil meurent en s'embrassant.
Ces deux infortunés par leurs travaux rustiques,
Soutenaient les vieux jours de leurs parents étiques;
Aux champs, loin du fracas des greniers populeux,
Montrant au petit frère à butiner comme eux,
Ils trouvaient la gaîté, quelquefois l'abondance;
La guerre leur a pris leur douce indépendance;
Ils ont su sans se plaindre et combattre et mourir,
Mais leurs parents, hélas! qui va les secourir?
Pique-Tête et Glouglou n'étaient pas des plus sages:

Aux marchés plantureux ils volaient des herbages;
Ils plaidaient quelquefois, mais ne décidaient pas
S'il fallait vivre en paix ou livrer des combats.
Leur destin fléchira le ténébreux monarque,
Si Caron, sans payer, les reçoit dans sa barque.

Le carnage et l'horreur croissaient des deux côtés.
Pareils à des cousins tenaces, entêtés,
Les dieux buvaient le sang, volaient, soufflaient l'orage
Dans l'âme des guerriers. La Vengeance et la Rage
Criaient: « A l'arme blanche! » et les chefs impuissants
A peine retenaient leurs soldats frémissants.

CHANT DIXIÈME

LA GUERRE

II

Soleil, foyer divin de lumière et de vie,
Qui vois notre humble terre, à tes lois asservie,
Tourner autour de toi dans la robe d'azur
Que lui font tes rayons, les vapeurs et l'air pur,
Époux éblouissant, qui de tes feux inondes
D'autres terres encor, tes épouses fécondes,
Et peuples leurs vallons verdoyants, argentés,
D'habitants inconnus, de toi seul visités,
Soleil, console-nous ! luis, fais-nous des journées,
De pain sans pleurs, de fruits et de fleurs couronnées;
Des guerres, des fléaux efface les horreurs ;
Donne la sève au sol, la force aux laboureurs,
L'ardeur génératrice aux cœurs d'enfants avares;
Que le Rhin désormais arrête les barbares,

Et que tout hameau compte assez de bras nerveux
Pour recueillir les biens accordés à ses vœux!
Messidor a paru : les hameaux te bénissent;
La vigne rit, les prés sont mûrs, les blés jaunissent.
Après les foins, garçons, filles vont engranger
Les gerbes d'or, les dons des champs, ceux du verger,
Des bois; puis vendangeurs, rieuse, alerte troupe,
Remplir panier, corbeille et la cuve et leur coupe.

Heureux qui peut faucher, vendanger, moissonner!
Heureux le vieux colon qu'enfant on vit glaner!
Fasse le temps qu'un jour chacun sème et récolte!
Il partage les biens mieux qu'un peuple en révolte
Ne ferait. Proudhon dit que *la propriété,*
O soleil! *c'est le vol...* Oui, le plus convoité,
Le mieux gardé, dont vit celui qui le possède,
Qu'aux paresseux, pour rien, les volés, nul ne cède,
Mais qu'on vend. Terre à vendre! achète qui pourra!
Ce saint droit du travail jamais ne périra;
C'est le salut de tous, soleil qui nous éclaires!
Pendant que Proudhon rêve à ses projets agraires,
Pour tous les travailleurs féconde les saisons,
Pour l'État que nourrit la dîme des moissons.

Et vous, faucheurs, chargez d'herbe en tas ces chars vides.
Vous, enfants, de vos buis chassez les taons avides

Loin des bœufs, et, pieds nus, n'allez pas, trop hardis,
Au bord du bois : craignez les serpents dégourdis.

Du feu, que dans ses flancs la nature recèle,
Moteur de tout, n'es-tu, soleil, qu'une étincelle,
Tant d'étoiles versant la vie et la clarté
A des sphères sans fin comme l'immensité?
Mondes que notre esprit, qui toujours en voit luire,
Se lasse à concevoir, non l'espace à produire!
L'homme dans l'univers a droit d'être compté :
De cette œuvre infinie il comprend l'unité.

O nature, produit de la raison suprême,
Diverse en tout de forme, au fond partout la même!
Sondez la terre et l'eau, fouillez l'air et les cieux :
Des corps, au sein du temps, composés par les dieux,
La chaleur fait mouvoir les diverses parties
Pour une fin commune en secret assorties.
Souvent le feu trop vif tend à les détacher;
Un froid soudain se fait, qui les vient rapprocher.
Il semble, un soir d'été, qu'aux éclats de la foudre
Le ciel va s'enflammer, la terre se dissoudre,
La mer fuir... l'air fraîchit, et, l'orage emporté,
Le ciel reprend son calme et sa sérénité.
Des peuples, ces grands corps qu'un nœud puissant assemble,
Le feu, les passions meuvent le vaste ensemble.

Leur fureur par moments ébranle la cité,
Puis la froide raison reprend l'autorité.
Ces ardeurs, ces repos du cœur d'un peuple libre
Font de sa liberté l'orageux équilibre;
Se rompt-il, pour un temps adieu la liberté :
La dictature suit la fausse égalité.
On dira : c'est le mal! Moi, je dis : c'est la vie;
Lutte ou trêve bientôt du contraire suivie.
Partout la même loi sous des aspects divers;
Et l'homme dans son cœur résume l'univers.

Laissons donc sans effroi passer les jours d'orage,
Les partis, l'eau, le feu. Patience et courage!
O Ciel! secourez-moi! je brûle ou suis noyé!
Votre secours, c'est vous; il est tout envoyé.
La terre ne va pas devenir mer ou cendre;
Mais du Ciel, à leur tour, les beaux jours vont descendre.

Hélas! en vain quinze ans je me suis combattu;
Des enfants de Zénon je n'ai pas la vertu.
Rien ne peut arracher de mon âme attendrie
Deux faibles, la pitié, l'amour de la patrie;
Or, je prévois qu'un jour... Allons, séchons nos yeux,
Chantons, Muse, reprends ton récit glorieux.

Le soleil allait là voir où la discipline

Peut mener des cœurs pleins d'une rage divine.
Pour courir à la mort on s'unit par honneur;
Par envie on se fuit en courant au bonheur.
« Ajax, qu'attends-tu là? dit Mars, du rat Bataille
Prenant les traits... l'assaut! à Saint-Gratien! » Sa taille
Grandit, il disparaît : Rodilard ébloui
Reconnaît Mars. Bataille était chez Pluton, lui.
Bataille, conquérant aux courses matinales,
Avait défait les rois, forcé leurs capitales,
Été longtemps l'effroi des bons et des méchants,
Et porté du nom rat la gloire au bout des champs.
Tous ses vieux maréchaux dans leur manteau de guerre
Dormaient ensevelis, ducs ou princes naguère.
Rodilard, dit Ajax, duc, pair, au choc des ans
Résistait, champignon courbé par les autans.

« Tom Croquelimaçon, face à ton adversaire!
Dit Neptune, prenant la voix de lord Corsaire;
Il ébranle sa gauche, et l'assaut n'est pas loin. »
Tom tressaillant voit double et, se frottant le coin
De l'œil, cherche Neptune et son rival de gloire,
Corsaire, en roi des eaux, mort un jour de victoire.

D'une décharge horrible, à la gauche des rats,
Un silence effrayant suit les brusques éclats.
Trois bataillons d'assaut, — les vents sont moins rapides, —

S'élancent au galop sous trois chefs intrépides:
Jean Bedon, Sacanoix, Francœur dit Souriceau;
C'étaient les fiers chasseurs d'Afrique, corps nouveau,
Rats nerveux, qui portaient le feu dans leurs artères,
Ayant bu le soleil au pays des panthères.
Des vieux héros, dit-on, en chœur aérien,
Les ombres devant eux volaient vers Saint-Gratien.
Formidable massif de trente taupinières,
Saint-Gratien de ses feux crible en vain leurs bannières,
Ils arrivent de front, à demi foudroyés,
Semblables à des dieux par la mort envoyés,
Renversent sur le flanc baliste, catapulte,
Dont ils coupent les nerfs. Que de sang! quel tumulte!
On voit de chaque armée accourir du renfort.

« Quel carnage, grands dieux, va rougir ce gros fort!
Dit Jupiter. — Du sort, dans les airs descendue,
De niveau la balance y restait suspendue. —
« Ne défendrez-vous point, Thémis, les fils pieux
Des grenouilles? et vous, les rats au cœur joyeux,
Pallas? Ce grand débat partage ma famille.
Vous soupirez, Thémis, allons, parlez, ma fille.

— Les cruels dieux du mal, mon père, dit Thémis,
Sous tous les étendards sont mes seuls ennemis.
Parmi les animaux ce rôle est-il le nôtre

De faire à l'un le tort dont on préserve l'autre?
Les rats m'honorent-ils moins que ces criards-là
Qui m'ont mise en l'état, mon père, où me voilà?
Ils m'ont fait de coton boucher mes deux oreilles
Par leurs cris ennemis du sommeil et des veilles.
Ma tâche est de frapper chez eux l'iniquité,
Et d'accorder leurs lois dont la variété,
Les vieux textes, parfois me mettent au supplice.
Dans leurs formalités s'ils étaient sans malice
Encore, on aimerait à voir leurs magistrats,
En perruques de jonc, lire arrêts et contrats.
Car loin de moi qu'en eux je traite de folie
L'amour des vieilles lois, chose ailleurs abolie!
Les mœurs d'un peuple imbu de ce culte sensé,
C'est le sable arrêtant l'Océan courroucé,
Quand l'onde sur la côte ailleurs abat les digues.
De constitutions ils ne sont pas prodigues;
Mais, en fermant l'État aux folles nouveautés,
En morale ils sont tous novateurs entêtés.
Leur naturel bizarre ou leur oligarchie
Dompte en eux à demi l'hydre de l'anarchie.
Dans ces États, le mal, moins bruyant que profond,
Quand il prend la surface, a corrompu le fond.
Ils le cachent aux yeux avec un soin extrême;
Ils croulent sans fracas, quand vient leur jour suprême;
A moins que leurs voisins, — car ils sont au dehors

Avides, insolents, lorsqu'ils sont les plus forts, —
Ne leur fassent subir le destin de Carthage,
Comme feraient les rats, s'ils avaient l'avantage.

« Si les Russes, là-bas, mon père, valaient mieux,
J'irais chez eux. Hélas! le mal règne en tous lieux!
O grenouilles, malgré vos clameurs importunes,
Et l'inégalité qu'on voit dans vos fortunes,
Source d'oppression, d'affreuses cruautés,
Que les sombres destins épargnent vos cités!
Mon père, en enchaînant la Discorde cruelle,
On pourrait terminer cette horrible querelle.

— La Discorde, ma fille, a sa loi dans les cieux.
Votre temple est des rats l'asile radieux,
Minerve. Ils vont en paix danser sur vos guirlandes,
Et prendre sans façon leur part dans les offrandes...

— Guerre aux dieux du désordre! et laissons là les rats,
Dit brusquement Pallas; les rats sont des ingrats.
Mon père, de mon temple ils ont souillé l'enceinte,
Mis ma veilleuse à sec, mangé la mèche éteinte;
Ils ont, les malheureux! car mon square en est plein,
Rongé, troué, détruit ma tunique de lin.
Or, l'argent ne pleut pas sur mon autel antique:
Me voilà sans argent, mon père, et sans tunique.

Vénus en rit; mais, moi, comme elle, aux gens de bien
Puis-je en plein jour montrer... Les rats n'ont peur de rien;
Ils se moquent du pape et de ses anathèmes;
Ils se moquent de tout, mais non des faux systèmes, —
Systèmes de conduite et de gouvernement; —
Leurs constitutions ne durent qu'un moment;
Ils supportent la faim, le froid, le chaud, les veilles;
Leur esprit prompt conçoit et produit des merveilles,
Mais n'obéit à rien, grâce à l'emportement
Qui fait en politique errer leur jugement.
C'est en vain que maint sage à les calmer s'applique;
Je vois à pas de loup venir la République.
Si les ignorants seuls avec les furieux
Voulaient là sans repos courir du bien au mieux!
On calme un furieux; l'ignorant vous écoute;
Souvent la fine pâte apparaît sous la croûte.
Allez calmer un rat honnête et modéré!
Cherchez la bonne pâte en un rat éclairé!

« Si les lourds Allemands, mon père, n'étaient pires,
J'irais vivre chez eux. — Les peuples, les empires
Que pour guides au monde a donnés votre main,
Ouvrent, à leurs dépens, un terrible chemin.
Quand viendra ce repos qui fuit et qu'on espère
Toujours? Quand donc viendra le repos, ô mon père?
Hélas! des bords du Gange aux portes de Paris,

Je vois partout du sang sécher sur des débris.
Ne peut-on rien changer à la marche éternelle
Du monde, et terminer d'abord cette querelle?

— Il faut, dit Jupiter, obéir aux destins. »

Du fort on s'arrachait les bastions éteints.
La fumée, en quittant ce funèbre théâtre,
Laisse voir des héros la lutte opiniâtre,
Effroyable, homérique; à la clarté des cieux,
On combat corps à corps et les yeux dans les yeux.
Percé d'un dard au flanc, le fier Lamare expire;
Promontoire, éventré, descend au sombre empire;
De ce couple fameux La Soupe est le vainqueur.
Grattemarais atteint Flairemarmite au cœur.
Personne en un buffet, brave Flairemarmite,
Ne croquait mieux que toi, riz, sucre ou noix confite,
S'il n'était pas à clé fermé solidement.
Mais l'ombre du trépas te couvre en ce moment.
Ventregris, rat doué d'une force athlétique,
Dans la gorge à Du Jonc plonge sa lourde pique;
Du Jonc fait pour crier des efforts superflus;
Il meurt: adieu beau lac qu'il ne reverra plus!
Voix-rude à Bilboquet de sa terrible arête
Crève l'œil droit; le dard sous le crâne s'arrête;
Bilboquet sur le sol roule en se débattant,

Songe à son doux pays et meurt. Au même instant
Voix-rude étonné voit la longue javeline
Que poussait Marengo traverser sa poitrine,
Veut respirer... il tombe, et sur le sol poudreux
Les armes du guerrier rendent un son affreux.
Marengo perce encor Gobemouche et la Trombe;
Mais il ne peut sauver Lèchepot qui succombe,
Lèchepot, rat gourmand, qui savait d'un ragoût
Reconnaître à vingt pas et l'odeur et le goût:
Sautabord l'envoyait dîner chez Proserpine.

Mais, quand j'aurais la voix des timbres de Lépine,
Je ne pourrais de tous raconter les exploits
Ou la mort. Sautabord était l'ami des rois;
D'un trident qu'il brandit les dards de sang humides
Font craindre son approche aux rats les moins timides.
C'était un hameçon dont Neptune irrité
Avait noyé jadis le maître redouté,
Vieux pêcheur qui du dieu, par une audace insigne,
Prenait pour s'en nourrir les sujets à la ligne.
Cet instrument de mort, sur un liège mouvant,
Vers un îlot du lac fut poussé par le vent;
D'un seigneur du pays devenu le partage,
Il a de père en fils passé par héritage;
Maintenant Sautabord s'en sert dans les combats;
D'un bras infatigable il harponne les rats;

Et si quelqu'un échappe à la pointe acérée,
Il y laisse un lambeau de sa peau déchirée.
Il triomphait ! Un dieu le montre à Souriceau.
A la course, à la lutte instruit dès le berceau,
Ce rat plaisait à Mars ; il n'a, calme et superbe,
Pour arme qu'un réseau formé de tiges d'herbe ;
C'est le rare travail d'un pâtre industrieux,
Qui faisait de son art un usage odieux :
Il prenait au filet les pauvres sauterelles,
Et les décapitait sans avoir pitié d'elles.
Dans le sac du bourreau par Cérès introduit,
Souriceau prit un soir le filet et s'enfuit.

« De m'affronter ici quel mortel a l'audace ?
Cria lord Sautabord. L'ami, quelle est ta race ?
— Las ! ma race et la tienne, ô noble enfant des eaux,
Ressemblent, dit le rat, aux feuilles des ormeaux :
Quand l'automne est venu, l'orme, tronc solitaire,
Voit son feuillage mort joncher au loin la terre ;
Puis le printemps renaît, un feuillage nouveau,
A l'appel des zéphirs, vient couronner l'ormeau.
Nous naissons, nous mourons ; puis d'autres nous remplacent ;
Nobles, vilains, nos noms et nos titres s'effacent.
Si pourtant tu le veux, mon père est Jean Boisseau,
Ma mère, Rigolette, et je suis Souriceau.
— Ton nom, comme le mien, sur la terre est illustre ;

Nos maisons, dit le lord, brillent d'un pareil lustre.
La mienne, dont dépend un vieux bourg du comté,
De plus au parlement envoie un député ;
Là j'ai, moi Sautabord, mon entrée et mon siège.
Ici soldat, ma voix commande... Mais j'abrège ;
Je pourrais en temps calme avec toi raisonner,
T'accueillir sous mon saule et t'offrir à dîner ;
Aujourd'hui dans ton sang ce trident va, j'en jure
Les dieux, la paix d'Utrecht, des miens laver l'injure. »

Les soldats écoutaient dans un sombre repos.
Il lance son grappin, et manque le héros.
Le rat lance à son tour son réseau qu'il déploie,
Prend Sautabord vivant et serre la courroie.
Les deux camps à l'envi contemplent étonnés
Et l'ancre et le marin qu'on traîne emprisonnés.

Les secours grossissant, les ailes engagées
En règle alors luttaient sur deux lignes rangées.
Du centre au fort on voit les archers s'ajustant
Tirer chacun leur trait qui s'enflamme en partant ;
Un feu de soufre au loin court sur le front des files.
Les uns frottaient d'abord le bout des projectiles,
Les autres les lançaient ; le reste des guerriers
Fait partout la tortue avec les boucliers.
Tant que Saint-Gratien tint les deux osts dans le doute

A qui, Sautabord pris, resterait la redoute,
Des gibernes sortit l'orage sulfureux,
Les preux d'un pas humain laissant l'espace entre eux;
Mais quand le fort hissa la flamme tricolore,
On laissa là soudain allumette et phosphore,
On cessa chez les rats d'enlever les mourants;
L'ordre : « A la baïonnette! » a passé dans les rangs.
Pendant que Sacanoix poursuit, blanc de poussière,
Ceux du fort, sous d'Isly s'ébranle l'aile entière.
Dans les bataillons court un sourd frémissement:
Les dards au bout des arcs reluisent. Un moment
Les lords, leur chef Bas-bord, dont l'âme à tout est prête,
Balancent à rester comme à battre en retraite.
Ainsi, quand sur les lacs, enfants des monts neigeux,
Des vastes champs de l'air fond un souffle orageux,
L'onde qui se noircit, immobile, inquiète,
Ne sait de quel côté rouler sous la tempête.
Les régiments d'Isly s'avancent à la fois,
Comme les écureuils bondissent dans les bois.
Les lignes de Bas-bord, en trois endroits coupées,
Se massent en carrés tout hérissés d'épées
Et de lances; on voit, sous leurs guides savants,
Reculer, s'appuyer ces bastions vivants.
D'Isly voit contre lui son art mis en pratique,
Mais tout oser et vite est l'art et la tactique
Des héros. Les mulots, dans leur marche arrêtés,

Tournent comme des flots par l'obstacle irrités.
Sans écouter d'Isly, l'Avoine, qui leur crie
D'attendre les canons et la cavalerie,
Jetant gourdes et sacs à terre, arcs, boucliers
Sur leur dos : « Général, voilà des cavaliers! »
Et, masquant leurs canons, ils allaient, dans leur rage,
Tout rompre ou perdre là le fruit de leur courage,
Lorsque les cuirassiers, lancés à fond de train,
Enfoncent deux carrés sans sonder le terrain;
Un troisième se jette à terre et fait la planche
A temps, laisse passer la terrible avalanche,
Puis s'enfuit. Un carré sur quatre reste entier,
Gémissant de l'effort qu'il fait, mais sans plier.
Bientôt ce qui survit près des hauteurs s'arrête,
Dont Tom avec son centre occupe encor la crête.
Là des canons, braqués par ce chef furieux,
Opposent la mitraille aux rats victorieux.
Moins épaisse en nos champs la grêle bondissante
Détruit l'espoir doré de la moisson naissante.
Les rats voulaient d'assaut prendre Tom à l'instant,
Mais l'Avoine retient le soldat haletant;
Et la place, où de Tom la droite était campée,
Par la gauche des rats est enfin occupée.

Les Africains, ayant rejeté dans les eaux
L'extrême droite, auraient pris aussi ses vaisseaux,

Mais il ne gelait pas, et leurs propres trirèmes
N'étaient sur les chantiers qu'aux dix vingt-quatrièmes;
On ficelait toujours le vaisseau le *Géant*.
Plus prompt de son côté l'amiral Foudroyant
Croisait partout, du lac criblant les bords fertiles
D'obus perdus; pourtant l'un de ces projectiles
Allait couper en deux Sacanoix, quand Pallas,
Fondant du ciel, le sauve et murmure tout bas:
« Quelle rage, amiral, te pousse à tout détruire?
Qui veux-tu donc qui reste aux rats pour les conduire,
Malheureux! quand ils vont être républicains?
C'est pour toi qu'on a fait, crois-le, mes Africains. »

Bedon, d'un obus dit fusée à la Congrève,
Allait en ripostant mettre en deux lord Lagrève;
Thémis pousse l'obus sur milord Boucanier:
« Bedon, tu feras mieux de tuer ce dernier,
Dit-elle; des gueux l'autre adoucit les angoisses,
Celui-ci dans un an mange seul six paroisses. »

Le brave duc d'Isly, L'Avoine, à cœur ouvert,
Embrassa ses héros, ses lions du désert.
En eux se souriaient la Valeur, la Science,
La Franchise à l'œil clair, la sage Expérience.
Flamberge manquait là; de ses fermes regards,
A droite, il contenait les Chaberts, les Césars,

Braquemart, Rapineau, Ripaille et camarades,
Qui criaient qu'on eût dû mieux surveiller les rades,
Occuper Saint-Gratien à temps; que lord Têtard
Pour s'emparer d'Enghien s'était levé trop tard.
Lord Têtard en repos restait là dans ses lignes;
Ils notaient dans les leurs, eux, les preux les plus dignes
D'avancement, serraient la patte aux caporaux,
Plaignaient les vieux sergents, blâmaient les généraux;
Puis d'Enghien à loisir admiraient les beaux sites.
La plus vaillante armée eut toujours ses Thersites.

Mais à gauche on voyait des vallons désolés,
Pleins d'armes, de débris et d'herbages brûlés,
De blessés sans secours. A tout on s'habitue.
« Pitié! » ce cri faisait place au cri: « Meurs ou tue! »

CHANT ONZIÈME

L'ÉMEUTE

Les canons se taisaient laissant voir du destin
Le fléau d'or penché, mais encore incertain.
A Tom restait sa gauche; il dominait la plaine;
Son centre était solide, et les rats hors d'haleine.
Les deux fronts se couvraient de cuirassiers poudreux,
Ceux-ci courant, ceux-là faisant des bonds affreux.

Aux quartiers généraux arrivaient les nouvelles,
L'une confirmant l'autre ou se heurtant entre elles.
De chaque capitale on voyait accourir
Les ordres répétés de vaincre ou de mourir;
— Mais de vaincre plutôt, — et des plans de campagne
Qui ressemblaient à ceux qu'on fait en Allemagne,
A Francfort-sur-le-Mein; ces plans, œuvre des dieux,
Parfaits de loin, étaient tout autres sur les lieux.

J'allais tracer des faits un résumé rapide,
Comme Thiers, mais, lecteurs, votre carte vous guide.
Allez revoir Enghien si calme en ce temps-ci;
Poussez, si vous voulez, jusqu'à Montmorency.

Le soleil lentement, de ses rayons obliques,
Faisait vers l'orient tourner l'ombre des piques;
C'était l'heure où tout être animé par les dieux,
Ayant pris dans leur main, convive au cœur joyeux,
Pour la seconde fois sa part de nourriture,
Se repose un moment au sein de la nature.
Dans le cœur des héros, dont l'ardeur s'amortit,
Aux durs travaux de Mars succède l'appétit.
De nombreux éclaireurs dans l'herbe, en cas d'alarmes,
Sont postés; cela fait, on dîne sous les armes.
Pendant qu'aux bords du lac les seigneurs opulents
Avalent des quartiers d'escargots succulents,
Chez les rats les bourgeois flairent, croquent, dévorent
Les gâteaux épicés, le lard frit qu'ils adorent.
Les autres preux, par groupe assis, des sacs pesants
Se partagent les mets simples et nourrissants:
Choucroute, insectes, moule, anchois de marécage,
Pain, faînes, marrons crus, lard rance et vieux fromage.
Ceux qui de l'intendance attendent les convois,
Auront demain melon et lard aux petits pois;
Ceux dont l'âme légère est pendue aux prunelles

Des reines que leur cœur proclame les plus belles,
Savourent les baisers qu'ils doivent moissonner;
Demain, s'ils sont vivants, puissent-ils mieux dîner!
Quand, les mets engloutis, la faim fut apaisée,
Chacun ouvrit sa gourde, et, d'eau pure arrosée,
Leur gorge gargouilla; la divine liqueur,
En les désaltérant, leur délecta le cœur.
Le repas achevé dans le pré, sur la grève,
S'offre aux yeux des héros, comme au sortir d'un rêve,
Ici Grenouillopole et là Ratopolis,
L'île aux beaux nénuphars, la vallée aux grands lis.
Doux spectacle! En esprit chacun dans sa patrie
Revoit les siens, sa hutte ou sa grotte chérie.
Hélas! pour vivre heureux que faut-il ici-bas?
Le vivre avec le gîte et jamais de tracas.
Voilà ce qu'ils pensaient tous, comprenant à peine
Que pour perdre ces biens ils prissent tant de peine.
Des deux villes c'était aussi le sentiment,
Car on dînait partout; plus d'un fils tristement
A sa mère déjà rapportait ses blessures.
Si Pallas avait eu sa robe et ses chaussures,
Thémis, la belle humeur que donne un bon sommeil,
Chacune eût aux siens pu donner un bon conseil.
Maint bourgeois en leur nom aux deux peuples s'adresse:
— Pourquoi se battre ainsi, dîner dans la détresse?
Que ne s'arrangeait-on? Tout n'était pas perdu.

Peut-être l'on s'était d'abord mal entendu.
Que Minerve et Thémis... Bref, dans une entrevue
L'affaire pouvait prendre une face imprévue;
L'Europe y gagnerait, si sur tous les gros cas
Des arbitres prudents prononçaient sans fracas;
Trottemenu!... Le sort serait chargé du crime...
Qu'on irait avec pompe enterrer la victime
Dont l'onde avait jeté le corps sur un écueil,
Et qu'en l'honneur du roi chacun prendrait le deuil. —

J'entends dire : Qu'on traite et que cela finisse,
Et le poème aussi. — Lecteurs, Dieu vous bénisse!
Mais toute affaire, hélas! qui court en ces bas lieux,
Va pour nous du pied gauche et du droit pour les dieux;
De sorte qu'on a beau souvent crier : arrête!
L'affaire va toujours : d'où l'on dit qu'en sa tête
Il faut, avant d'agir, penser à tout sept fois. —
Ainsi des deux cités discouraient les bourgeois:
« Trêve! répond la foule attendrie et charmée,
Trêve, paix et repos! » La noblesse alarmée
Réplique que l'Honneur a le pas sur Thémis,
Et Pallas : « Point d'accord avec les ennemis!
Qu'ils viennent les premiers! — Moi, je suis pour la trêve!
Ces têtards-là sont fous, ou que mon ventre crève,
Crie aux enfants du lac Le Brick au ventre épais,
Le Brick qu'ont enrichi le commerce et la paix,

Et dont les prix réduits ont à Grenouillopole
D'un fructueux trafic acquis le monopole;
C'est fait de nous, dit-il, du crédit pour toujours,
Si Mars du continent ferme les ports six jours :
Vos ateliers oisifs logeront la famine;
Et le commerce à bas, adieu notre marine! »
Ainsi parle Le Brick. Paquebot à grands cris
Dit le contraire : « Amis, la victoire à tout prix!
Les sources du crédit seront-elles taries,
Quand nous serons enfin maîtres de ces prairies,
Et le commerce à bas, quand les ports, les détroits
N'exigeront de nous ni péages ni droits?
Maîtrisons aujourd'hui la fortune inconstante. »
Ainsi parle ce lord à la voix éclatante,
Qui tient des trésoriers, de ce soin déchargés,
La ferme des colis dans le lac naufragés,
Voit les rats enrichir les eaux de leur défaite,
Les siens maîtres du monde et sa fortune faite.
L'un disait : « A nous l'onde, aux mulots les guérets! »
L'autre : « A tout envahir les rats sont toujours prêts! »
On écoute en suspens; bientôt chacun escorte
Celui dont la raison dans son esprit l'emporte.
Le Brick a pour appui les marchands, corps puissant,
D'ailes de scarabée et d'œufs de ver luisant,
Les maîtres d'entrepôts de produits exotiques,
De graviers dits saphirs ou perles des tropiques:

Pirogue, Du Fossé, La Rive, Robinson,
Le suivent en criant : « La trêve! » à l'unisson.
Mais Paquebot oppose à son rude adversaire
Vole-au-Vent l'armateur, File-Nœuds le corsaire,
Legouffre, Grapin, chefs du club des *Ravageurs*,
Qui pêchent sans repos, intrépides plongeurs,
Les coquillages gris, les chanvres aquatiques
Qu'en chapeaux, en tissus transforment les fabriques.
Puis viennent Cabestan, Lachaloupe, Artimon,
Gens d'échine robuste et tout noirs de limon,
Qui n'ont jamais cherché, même en un jour de fête,
De plaisir que celui de se casser la tête.
Adieu l'heureux accord dont les cœurs se berçaient!
Des deux chefs, en marchant, les bandes grossissaient;
La ville se partage, et la foule agitée
Frémit comme une mer par deux vents tourmentée.
Dans ces deux factions tous les autres partis,
Surmontés par l'orage, étaient comme engloutis.

Il ne restait ni dieu ni diable à satisfaire;
Nul n'était sans emploi, tous avaient leur affaire.
Comme sur l'eau, l'émeute est sur le continent,
L'émeute qui, d'abord insecte bourdonnant,
Bientôt grossit, grandit, puis, géant, tonne et tue.
Des mulots à crier la moitié s'évertue.
Le mot de paix rendait leur poil et leur éclat

Aux partis contenus par le bruit du combat;
On les entendait tous, rassemblement énorme,
Demander, menaçants, la paix et la réforme.
Noirs, blancs, rouges criaient comme gens concertés;
Dont un même intérêt unit les volontés.
Des bourgeois, qui pensaient qu'une union si belle
Allait réaliser la paix universelle,
Dans le travail commun mettaient leur part d'efforts,
Convaincus que les rois étaient toujours trop forts.
Chacun comptait, après, maîtriser la tempête
A son profit. Criquet de l'émeute est la tête.

Criquet, dès le berceau cherchant la vérité,
Pauvre, a des testaments flétri l'iniquité.
Nul ne pouvait des siens recueillir l'héritage,
Que Criquet n'appelât tout le monde au partage;
Et les mulots oisifs, par Criquet ramassés,
Troublaient Ratopolis de leurs vœux insensés.
Il ne distingua pas, quand sa raison fut mûre,
D'avec l'œuvre du temps celle de la nature;
Que telle entre nos lois suit le progrès des jours,
Que telle autre résiste et nous survit toujours.
Minerve à le noyer se préparait sans doute,
Car elle avait éteint tout flambeau sur sa route.
Maintenant, fier, jugeant son triomphe certain,
Il joint d'affreux propos aux discours du matin:

« On nous vante la paix, les douceurs du ménage!
Quel despote ose ici nous tenir ce langage?
Ces douceurs sont des vols faits au commun des rats;
La paix sans nous conclue, en serons-nous plus gras?
Qu'on tremble! Les tyrans des rats et des grenouilles
Ne sont que trop d'accord pour manger nos dépouilles;
De part et d'autre il faut rompre un joug détesté,
Et cimenter la paix par la fraternité. »

On applaudit Criquet, on l'entoure, et la foule
Frémit comme un ciel sombre où la trombe se roule.
— « Pour vivre dans la joie on a trop attendu;
Mais le bien différé, dit-on, n'est pas perdu.
Il faut faire du roi l'escorte prisonnière,
Des châteaux et donjons arracher sa bannière,
Proclamer la Commune et sommer à l'instant
Dans l'île et les marais les gueux d'en faire autant;
Sinon sortir en masse, et, sans miséricorde,
Porter chez eux la paix, l'aisance et la concorde. » —

Criquet était poltron; les siens, qui n'ont pas peur,
Lui donnent pour second Lustucru le sapeur.
Imprudente jeunesse! indomptable milice,
Dont en mainte devise éclate la malice!
L'un porte à son bonnet : « A bas les préjugés! »
L'autre à son panama : « Tous les biens partagés! »

Ragot sur son drapeau : « Règne des prolétaires!
A bas le guet, les lois et leurs dépositaires! »
Truc sur le sien : « États-Unis des animaux
Peuplant l'air, l'eau, la terre, et fin de tous les maux! »
Ils pensent voir du ciel pleuvoir les noix rôties,
Pour être entre les leurs par boisseaux réparties;
Car, du nouvel État futur grand dépensier,
Biscuit promet à tous la garde du grenier.

Tandis que tout le lac s'émeut sans rien résoudre,
On marche chez les rats; c'est l'éclair, puis la foudre.
Aussitôt fait que dit; là le moindre ouvrier
Dans ses veines sentait courir un sang guerrier.
Sur les sergents de ville et les corps de gendarmes
L'émeute fond d'abord, sauf à trouver des armes
Après. Un peuple brave, en ses soulèvements,
Est armé quand il court, comme les éléments.

Des amis dévoués déjà chez Barbefine
Accouraient, pour sauver son sucre et sa farine,
Voulant que ce vieux rat, perdant la royauté,
Eût ses provisions du moins en sûreté.
C'était fait pour toujours du trône, sans la pluie
Qui survint. Heureux ceux qu'ainsi le Ciel appuie!
Les nuages au ciel ne manqueront jamais.
Chambres, ministres, roi, garde et chefs des palais,

Bourgeois, tous à leur poste étaient comme des termes.
De Gaulois point : la pluie effraya les plus fermes.

Un orage éclatait : les oiseaux s'abritaient,
Les signaux, les convois, les travaux s'arrêtaient.

Lecteurs, je vois bien loin deux hommes dans une île,
Près d'une barque assis sur le sable stérile.
La frêle barque a l'air de les avoir sauvés
Des flots qu'un vent subit au sud a soulevés.
Ils ont l'air de ne dire, eux, du mal de personne,
Ni de vous tous, lecteurs ; mais que Dieu vous pardonne!
Certe on pourrait crier aux hommes que je vois
Qu'à ses risques on règne en observant les lois
Comme en les violant ; mais à vous, cœurs frivoles,
Que dire, pour ne pas perdre ici mes paroles?
Qu'avec la Charte ils ont maintenu dix-huit ans
L'ordre, la liberté, la justice au dedans,
Et la paix au dehors, fait en Europe éclore
Trois parlements nouveaux, protégé le Bosphore,
Des rois slaves, teutons bridé l'aveugle orgueil,
Ouvert l'Afrique enfin, dont Alger est le seuil.
Vous les avez chassés. — « Nous, de mal incapables?
Le peuple et les partis, voilà les vrais coupables.
Les brigands! les serpents! les monstres de partis!
Ah! si nous avions su! Pourquoi sont-ils partis? »

Vous les avez chassés. Des princes et des reines
A leur chute ont osé de leurs mains souveraines
Applaudir; comme vous, ils s'en repentiront.
Vieillard sans courtisans ni bandeau sur le front,
On t'insulte! on t'outrage, âme grande et loyale
De Guizot, c'est-à-dire un peu plus que royale!
Allons, ma plume, paix! ménageons nos hélas
Sur cet événement qui ne me surprend pas.
Je l'ai prévu. Le mal devait courir plus vite
Que mon poème, oracle aujourd'hui sans mérite;
Triste mérite, à temps quand même il eût paru,
De faire la Cassandre et de n'être pas cru!

Le sage à ton flambeau, sanglante histoire humaine,
Marche dans l'avenir comme dans son domaine;
Mais que gagne la foule à tes enseignements?
Je conseille aux bourgeois de lire des romans.

Semblent-ils se douter qu'à cette heure est franchie
La limite où devait finir la monarchie?
Qu'on n'a fait que donner à l'État son vrai nom;
Que ce nom doit rester... Ils répondent tous : Non.
Non! chacun peut encor, déroulant sa bannière,
Se battre pour nommer la chose à sa manière;
Ils y gagneront tous le surnom d'insensés.
Bourgeois! bourgeois! bourgeois! vos beaux jours sont passés!

Des princes à présent le sort vous intéresse;
Vous voilà pour les rois pris de folle tendresse.

O mes contemporains, vous me feriez pitié,
Si les dieux de nos maux ne faisaient la moitié!

Muse, je ferais bien de fermer ma fenêtre.
Que ne suis-je en Lorraine assis au pied d'un hêtre!
Paris fut mon berceau; je partis, orphelin,
Pour la Lorraine, ayant à peine un lustre plein.
C'est là que j'ai connu mon culte et ma patrie.
Pays de Jeanne d'Arc! Vosgiens, race aguerrie
Aux labeurs, c'est chez vous qu'aux vieux chants qu'on m'ap
Un vieux livre joignant son témoignage écrit,
La douce foi me vint, foi, l'orgueil de ma vie,
Que la France bravait et le temps et l'envie!
Hélas! j'y tiens toujours. Paris, ton horizon
Est trop grand pour mon cœur, s'il plaît à ma raison.
Qui donc de Robécourt me rendra les campagnes,
Lamarche, Vaucouleurs aux riantes montagnes,
Neufchâteau qui, baigné de ruisseaux vagabonds,
En des hommes si forts nourrit des cœurs si bons?
Hameaux hospitaliers, doux pays de ma mère,
Dont je crois voir les mœurs, en relisant Homère,
Vous ne vous plaindrez pas, si vous m'avez nourri,
Que je parle de vous, quand je suis attendri.

Heureux vos paysans, qui mangent dans l'argile,
S'ils savaient leur bonheur !... Le reste est dans Virgile.

En pensant aux Lorrains, Muse, je m'aperçois
Que j'ai laissé dans l'ombre un parti souriquois,
Un César de la foire, un astre, un phénomène,
Rat à quatre plumets, — cœurs vertueux, où mène
L'aveuglement? — tombé dans la profonde erreur
Que tout Ratopolis voulait un empereur.
Il se nommait Croûton, ses amis, Négribûches.
Ceux-ci croissaient, malgré les dieux et les embûches,
En nombre; ils étaient trois, besogneux, affamés
Et mal mis, qui suivaient Croûton, les yeux fermés,
Pour dîner avec lui. Lui, fier de leur présence,
Ému, nommait son trou : Club de la Bienfaisance.
Il allait, — on n'avait jamais vu rat pareil, —
Regardant sans les voir la lune et le soleil,
Grimé, préoccupé, bête un jour, l'autre pire.
Ce jour-là, de Bataille et des temps de l'empire
Il rappelait la gloire et les petits pâtés,
Offrant son parapluie aux rats les plus crottés.
Il criait : « Vive Dieu ! vivent les communistes !
Vivent les radicaux et les congréganistes ! »
Puis : « Vive l'Empereur ! » mais cachait avec soin
Que de l'être pour vivre il avait grand besoin.
Réservé même avec les personnes discrètes,

D'air, d'habit, de plumage, en ses trames secrètes,
Vrai Protée, il changeait comme ce dieu marin :
De loin c'était une oie, et de près un serin.

Comme, malgré la pluie, il partait pour séduire
L'armée, en sa demeure on le fit reconduire.
Comme par la fenêtre il gaulait les passants,
Le préfet fit fermer le club des Bienfaisants.
Croûton pleurait, Croûton qui croyait tout facile.
En ce temps-là Véron fut un grand imbécile.

La noblesse restait, l'empereur enfermé,
Qui proclamait tout haut Cri-Cri le bien-aimé,
Lisant, malgré la pluie, un morceau de gazette
Que montrait Fricoteau, duc de Cassenoisette.
Cet important papier leur venait d'un passant,
Conduit chez eux, dit-on, par un besoin pressant;
Et qui l'avait laissé dans le creux d'une ornière,
Jouet d'obscurs taupins, enfants de la poussière ;
De là chez Fricoteau par Éole apporté,
Les intimes l'avaient lu, flairé, commenté :
— « Cri-Cri venait s'asseoir, pour dissiper l'orage,
Sur un trône absolu, fondé sur le suffrage
Universel, moyen sûr de régner longtemps,
Ran tan plan ! que Cri-Cri venait tambours battants ! »

Et de son ministère on affichait la liste,
Signée : *Arlequino-suffrago-royaliste.*

Les rats allaient avoir deux forts gouvernements,
Sans ceux qui pouvaient naître encore à tous moments.
Mais l'eau tombait toujours de la voûte céleste.
La pluie empêcha tout, la police le reste.

Qu'il pleuve ou non, bois frais, lecteur intelligent,
Chasse les noirs soucis, place bien ton argent,
Aime la vérité : sous l'autel qui l'abrite
Crie à Montalembert qu'il n'est qu'un hypocrite.

CHANT DOUZIÈME

LE DERNIER ASSAUT

— Pour les hommes d'État j'écris, dit un ancien,
Non pour Véron, — projet qui fut d'abord le mien.
Mais des hommes d'État, dans ces jours de détresse,
Je n'en vois plus; c'est donc à vous que je m'adresse,
Passants; si vous trouvez mon poème diffus,
Sans couleur et trop long, j'en suis vraiment confus.
C'est ma faute : les dieux en ce chemin funeste
Ont fait pour m'arrêter maint effort manifeste:
Gouin m'a pris ma bourse, et par les insurgés,
En juin, j'ai failli voir mes habits partagés,
Mon corps aussi; mon âme, auguste passagère,
Allait dans son pays retourner bien légère. —
Aux champs de Clignancourt arrêtez-vous, passants;
Nous avons été là dix contre quatre cents,
Sur le chemin des Bœufs. O nuit! sombre poursuite!
L'ennemi, qui pouvait nous prendre, a pris la fuite.

J'allais brûler mes vers, auteur désespéré;
Sous Cavaignac alors nous avons respiré.
Maintenant par ses cris le grand parti de l'ordre
Va m'achever, je crois, sans vouloir en démordre.
Je me dis nuit et jour : Citoyen, tes avis,
Quand tu parlerais d'or, ne seront pas suivis.
Écoutez cependant, grand parti que vous êtes :
Hier encor vous étiez des insurgés honnêtes;
Pourquoi ne faites-vous connaître qu'aujourd'hui
Le trésor de sagesse en vos cœurs enfoui?
Vous aimiez à ce point l'ordre? Il fallait le dire.
Vous ne vouliez qu'un peu de réforme, pour rire;
Jean voulait un peu d'eau, pour arroser ses choux;
Il rompt la digue, et Jean patauge en grand courroux
Dans le lac; et le ciel, si le ciel veut l'en croire,
Ne donnera plus même aux hommes d'eau pour boire.
Chacun veut sa mesure et se prend pour milieu.
Aveugles! vous aurez la mesure de Dieu.

Ne criez pas si haut, ou je cesse d'écrire.
Le désordre est en vous. Qui voulez-vous proscrire?
Quelle idée aviez-vous donc de la liberté?
Qu'on y trouvait le bien sans le mal à côté?
Que pensiez-vous donc tous de la raison des hommes?
Qu'elle vous répondait de nous tant que nous sommes?
Bon garant, en ce temps de progrès, la raison,

Qui sape tout sans fin, malgré lune et saison,
Qui, lorsqu'elle a bien fait, de mieux faire a la rage,
Et, les abus sapés, sape son propre ouvrage!
Rien ne frappait vos yeux dans la marche du temps?
Quel spectacle offrez-vous aujourd'hui, cœurs constants?
Fuir d'un extrême à l'autre, en criant anathème
Sur vos lois, vos travaux, sur la Charte elle-même!
« Peuple affreux et maudit! » Grand parti furieux,
Vous lui donnez l'exemple, il vous suit de son mieux.
N'a-t-il pas, comme vous, l'esprit, l'indépendance,
L'orgueil, la majesté, le tout sans la prudence,
Et la force de plus? On a, ces mois passés,
Par ses défilés vu les vôtres éclipsés.
Pour Dieu! d'un pas égal marchez dans la carrière;
Le péril est devant; il est aussi derrière;
La modération, l'esprit d'humanité,
Voilà notre dernière et seule autorité;
Tout le reste est détruit sans retour, tout le reste
A péri sous son nom même le plus modeste.
Hors de là des combats affreux, sans prisonniers.
Catons, pesez mes mots, mais surtout les derniers.

Et ne me vantez plus vos mœurs, vos lois si douces.
Quel rempart, en effet, dans de telles secousses!
Le tigre à moins dans l'homme apparaît tous les jours.
Marius et Sylla font patte de velours.

Vous êtes l'Océan, passants, miroir des nues;
Des flots sans autre appui que des vagues émues.

L'orage cependant s'apaisait dans les airs;
Barbebleue et Roseau, sous les derniers éclairs,
Envoyaient l'ordre aux camps, suprême, inexorable,
De vaincre, pour avoir une paix plus durable.
Aux cris de Jupiter, à la hâte et d'un saut,
Les dieux montaient au ciel, qui semblait pris d'assaut.
Tom, Ajax, appelaient tous les chefs dans leur tente.
Camps, cités, tout est morne, inquiet, dans l'attente.
Les partis, dominés par l'émoi des esprits,
Partaient pour chaque armée en gros corps de conscrits.
Ils subissaient des faits la sombre discipline:
Tout paraissait du monde annoncer la ruine.

Bientôt les dieux du mal, dont le cœur encor bout,
Auprès de Jupiter sont assis ou debout,
Sombres comme la nuit et le sang à la bouche,
Sur des nuages noirs. Pallas, d'un air farouche,
Thémis, d'un regard dur toisant ces dieux têtus,
Se tiennent devant eux, au milieu des vertus
Dont tout le camp les suit. Là, terribles et nues,
Par des nuages blancs dans les airs soutenues,
Déesses et vertus, en montrant leurs beautés,
Montrent les dents, le poing, le glaive; à leurs côtés

Se dressent les dieux bons, des lois gardiens rigides;
La foudre fait au loin resplendir leurs égides.
Ils ont tous à la Paix dévoué dieux guerriers,
Dieux du mal, prétendants, pillards, aventuriers.

Là, dans l'air, une lutte effroyable et subite
De l'univers fendu pouvait changer l'orbite;
Dans le Tartare allaient pleuvoir les dieux blessés.
Un geste de leur roi retint les plus pressés.

Les Vertus s'indignaient, en reprenant haleine,
Des chocs, des tremblements dont l'Europe était pleine,
Parlaient des gens de bien partout dans l'embarras,
Des Russes qui marchaient...
« Parlons d'abord des rats »,
Dit Jupiter. Soudain les foudres vengeresses,
Les vents et les mers, tout se tait; dieux et déesses,
Aussi loin que l'on voit des nuages flotter,
Écoutent. Jupiter parlait sans répéter :
« Vous avez entendu ma voix. Ces deux empires
Survivront à leur lutte et verront des jours pires.
Je ne détruirai pas des gens si belliqueux
Pour plaire à leurs voisins moins braves, moins bons qu'eux.
Mais, pour que par la Paix la coupe soit remplie,
Il faut boire le mal, mortels, jusqu'à la lie.
Malheur à qui croirait à la fatalité !

Libres par la raison et par la volonté,
Les bêtes ont le choix des sorts qu'on leur étale;
Leur choix fait, si l'on veut, la suite en est fatale,
Fatale en ce qu'elle est, comme tout, le produit
Des lois dont le pouvoir, monde et dieux, nous conduit;
Mais rayez ce destin aveugle en ses caprices,
Fatalité sans but et sans causes motrices,
Troublant, écrasant tout, et terre et firmament,
Sans qu'on puisse expliquer ni pourquoi ni comment.
Allez donc, poursuivez, dieux affreux de la guerre:
Que le sang coule encore une heure sur la terre;
Puis vous disparaîtrez : la Paix aura son jour.
Mais vous ne perdrez rien à changer de séjour;
Il est d'autres États qui vont, cette semaine,
A l'ordre universel payer leur part de peine.
Sans quoi leurs souverains, comblés de mes bienfaits,
Se croiraient plus malins que je ne les ai faits. »

On comprit qu'il voulait parler du roi de Prusse.
Thémis montra Haynau couvert d'un drapeau russe;
Ses licteurs attachaient des femmes au poteau;
Batthyani tombait sous la main du bourreau;
Nouvelle Niobé, sa veuve au pied d'un arbre
Gisait : ses deux enfants pressaient son sein de marbre.

Les Vertus font entendre un murmure effrayant.

« Silence, là ! reprit Jupiter Foudroyant,
Sur le chemin du Temps osez tendre, rebelles,
Quand je passe escorté de mes lois éternelles,
Vos chaînes d'or, à l'aide appelez tous les rois,
Les peuples, les enfers, les cieux et les Hongrois;
Je passerai, pareil à l'hirondelle agile,
Emportant l'araignée et sa toile fragile.
Un bourreau devant moi peut-il fuir hors du temps?
Mais au delà, j'y suis encore, et je l'attends.
La peine et la mesure un jour seront données,
Non par l'effroi des dieux, mais par les destinées.
A l'ère qui finit une autre en un moment
Va succéder : le monde est dans l'enfantement.
Ménagez donc vos pleurs, car vous verrez des crimes,
Du sang et des vertus à combler des abîmes. »

Un silence profond régnait. Du fond des cieux
Des sphères s'entendait le cours harmonieux.

« Marchez donc avec moi ! notre cause est commune.
Mais autant le soleil l'emporte sur la lune,
Guizot sur Persigny, Bugeaud sur Oudinot,
Je l'emporte sur vous. » Ce fut son dernier mot.
Et, gardant les Vertus, sur la terre il renvoie
Les dieux sanglants du mal qui rugissent de joie.

Cependant, près du lac, émus et non troublés,
Les chefs délibéraient dans les joncs, dans les blés;
Deux vrais conseils de rois: sur leurs casques superbes,
En parlant, ondoyaient les fleurs et les brins d'herbes.
Leurs discours, que bientôt vont suivre les travaux,
Sont fermes, clairs, précis. — Trop peu de généraux
Se font historiens. — Là brillait réunie
La fleur de tous les corps, archers, lanciers, génie,
Artilleurs. — *Engin* fit *engigneur*, voir Froissard;
Ingénieurs, *génie*, ont prévalu plus tard :
Cette forme parut et plus pure et plus digne.
Tant vaut un art, tant vaut le mot qui le désigne. —
Près d'Ajax, de l'honneur portant le grand cordon,
Sont les trois Africains, puis Grillot, Laridon,
Du centre, le major général Ronge-Maille,
Flamberge de la droite, et les césars Ripaille
Et Marmouset. — Un chef manquait : cas surprenant,
Du choléra L'Avoine était mort en dînant.
Son ombre remplissait le conseil, ombre chère,
Que pleuraient les soldats : L'Avoine était leur père,
Garnissait bien les sacs, avait soin des blessés. —
On disait donc, — c'était l'avis des plus sensés, —
Qu'il fallait en finir, arracher la victoire;
Que les fermiers allaient revenir de la foire;
Que dans Ratopolis des chiens pouvaient passer.
Marmouset regretta qu'avant de commencer

Dans l'armée on n'eût pas réclamé la réforme,
Proscrit les gros souliers, des sacs changé la forme,
Point important. Grillot dit qu'au brave importait
Moins la forme du sac que ce qu'on y mettait;
Bedon, qu'on avait mieux à faire; Ronge-Maille,
Que l'important était de gagner la bataille;
Laridon, qui n'avait pas l'air d'un endormi,
Que pour vaincre il fallait marcher à l'ennemi.
Ajax pèse les voix et s'arrête à l'idée
D'enlever tout d'assaut. L'attaque est décidée.

Chacun rejoint son corps à pas précipités;
De Rodilard partout les ordres sont portés.

D'autre part, lord Requin, La Brise, sir Ventôse,
Bas-Bord, Tom le dernier, dirent la même chose :
Qu'on attendrait les rats. Des renforts, par signaux
A Têtard demandés, viennent sur des radeaux.
Les dieux du mal alors, revenus sur la terre,
Amenaient les courriers de chaque ministère.

Les chefs donc de l'effroi, souvent né du repos,
Étouffent les conseils dans l'âme des héros :
« Grenouillopolitains! les rats, traversant l'onde,
Viendraient chez nous s'ébattre à la face du monde!

A subir cette honte êtes-vous résignés?
Défendez donc ces eaux, cette île où vous régnez.

« Un insolent voisin, campé sur ce rivage,
Tiendrait Ratopolis, amis, dans l'esclavage!
L'univers vous contemple, et la postérité
Va commencer demain : vive la liberté! »

Ainsi chaque officier, brandissant son aiguille,
Souffle à ses gens le feu qui dans ses yeux pétille.
Les tambours, — je n'ai dit rien encor des tambours, —
Battent partout la charge à coups brusques et sourds.
La pluie avait cessé, mais non les vents numides;
Les nuages roulaient gris; les masses humides
Des enfants des souris s'allongent lentement.
Tout se tait sur les monts; leur sombre escarpement
N'offre aux regards des rats que des plantes fanées
Sur un ciel tourmenté par moments dessinées.
On devait attaquer par trois points différents;
On comptait sans les dieux qui marchaient dans les rangs.
Une armée allait donc d'assaut prendre une armée!
Déjà toute la droite en colonne est formée
Sous Flamberge; le centre est mis en mouvement
Par Ronge-maille ; à gauche on marche bravement
Sous Sacanoix. Derrière, Ajax de Dalmatie,
Rodilard essuyait sa lunette obscurcie

11

Par le temps. Le *Tam-Tam* aux champs toujours battait.
En trois colonnes donc l'armée alors montait.

Soudain les premiers rangs s'arrêtent et bondissent
Emportés. Cent canons sur les monts retentissent.
Chefs, soldats, s'animant, pressent en vain le pas;
La Mort, géant de feu, dit qu'on ne passe pas.
Tom avait, à l'abri de l'orage en furie,
Sous des feuilles de choux mis son artillerie;
Son centre renforcé couvrait des monts très hauts,
Qu'un âne ou Cassagnac n'eût franchis qu'en trois sauts.
La rage, jointe aux dieux qui poussaient par derrière,
Exaltant l'assaillant, font de l'armée entière
Une colonne épaisse où tous les corps mêlés
Montent comme des flots sans cesse accumulés.
Sous la digue de feu qui tonne et la repousse,
L'armée avec le sol tremble à chaque secousse.
Pas un mot, pas un cri. Les officiers muets
Dans l'âme de la foule avancent inquiets.
Discipline de Dieu! confusion terrible,
Plus puissante que l'art, affreuse, irrésistible!
La pluie avait de Tom rafraîchi les soldats;
Mais le sol détrempé fatigue en vain les rats:
On s'aide, on se raidit, et les pattes crispées
Serrent les tiges d'herbe aux torrents échappées.
Bientôt bruit, feu, tout cesse; en un suprême effort,

L'effroyable colonne entrait avec la Mort
Dans tes rangs, pauvre Tom ; sur leurs noires quenouilles
Les Parques avaient lu, Tom, l'arrêt des grenouilles.
Cerbère ouvre à leur voix les enfers : la Terreur
Court. Les dieux, confondus en ce choc plein d'horreur,
N'y distinguent plus rien ; la crainte qui leur reste
Est qu'il s'en sauve un seul guerrier : bonté céleste !

Heureusement à Rome il n'en fut pas ainsi ;
Les saints nous ont aidés jusqu'au bout, Dieu merci,
Du diable autour de nous éventé les approches,
Et mis, pour le garder, notre argent dans leurs poches.
Passants, dans Rome, objet de vos pieux transports,
Nous sommes des blessés qui soutenons des morts.
Mon Dieu ! doux Ravignan, je me ferai jésuite,
Sur la tienne, Veuillot, réglerai ma conduite,
Dirai des francs penseurs le mal que je pourrai,
Et, quand je pourrai mordre, eh! mon Dieu, je mordrai,
Si le pape nous rend par vous les temps prospères,
Moins les mauvais qu'ont eus à traverser nos pères.
En attendant, priez moins, brossez vos genoux,
Soyez soldats, maris, et vivez comme nous.

Tom recule, combat, veut sauver son armée,
L'honneur sauf ; sa réserve en muraille formée
Pour couvrir la retraite et le rembarquement,

Tient ferme dans un col, fait rage. Justement
De Pontoise arrivait celle des rats. L'histoire
Saura vos noms, vieux preux, vieux chevrons, Barbenoire,
Barberousse, Poiloux, La Brosse, Griffotin,
Riflard, Croquelardon, Lagrange, Picotin,
La Poste, que n'émeut ravin ni précipice,
Agricola l'augure, Agrippa l'aruspice,
Noirot, qui des conscrits juges les différends,
Sacatoutgrain, l'orgueil des petits et des grands,
Héros avec les chats pouvant lutter de force,
Et des pièges sournois sans peur manger l'amorce.
Que de guerriers sans nom par vos pieux traversés,
Que de preux! Trafalgar, Beaulac sont renversés;
Du Cap, L'Enflé, L'Étang, sauvés de dix batailles,
Courent, le ventre ouvert, en perdant leurs entrailles.
Gravier, Triton, L'Eurus, ont, — ne l'ont pas rêvé, —
Les yeux hors de la tête et l'estomac crevé.
Tout est plein de fuyards, îlot, fossé, lagune.
Des rats tombent aussi, trahis par la fortune:
Crampon, tenant un bloc que ne porteraient point
Deux mulots de nos jours, sans armes, en pourpoint,
Croit en frapper L'Éclair; d'un bond L'Éclair évite
Bloc, rat que dans l'étang leur élan précipite.
Loir-le-Borgne est de vase aveuglé par Sabord,
Reste interdit, trébuche et tombe auprès du bord,
Veut remonter; Brisant par la patte l'arrête,

Et dans les flots émus lui tient longtemps la tête.
Camembert dans le sable enfonce jusqu'au cou ;
Le Thon lui rompt la tempe, armé d'un gros caillou,
Qu'à peine ébranleraient aujourd'hui trois grenouilles.
On n'avait pas le temps d'enlever les dépouilles.

Bref, les rats perdent là Pique-Assiette, Roquet,
Arcole, L'Eveillé, Macaroni, Mousquet,
Officiers qui tombés gardent leur mine altière ;
Deux chefs de bataillon, Du Rôti, La Tourtière ;
Grippe-Lard, colonel ; Picpus, porte-drapeau ;
Les sergents Dagobert, Dumoulin, Ramponneau ;
Sans compter les guerriers à l'assaut morts en route,
Bataillon dont il reste un blessé, Casse-Croûte,
Qui, regrettant le pain qu'il mangeait au logis,
Donnerait l'univers pour être en son pays,
— Çomme nos voltigeurs, qui rêvent aux ballades
De France : le plain-chant des saints les rend malades.
Ils comptaient, Rome prise, au moins la repeupler ;
Les Romaines sans eux comptent se consoler. —
Mais, outre les morts dits, chez les lords quel carnage !
Bachot, fameux lutteur, Lougre, au saut, à la nage
Gymnaste adroit, Melon, Barbote, Engoulevent,
L'Outre, Phoque, officiers, tous frappés par devant,
Les commandants Vertpré, Saumon, Bas-Fond, La Truite,
Dont les drapeaux sont pris, la brigade détruite,

Les colonels Beaujonc, Du Golfe, Du Bourbier,
Deux braves généraux, Du Saule et Gondolier,
Pouf, devin, qui disait à tous leur destinée,
Sans connaître la sienne à présent terminée,
Et des sergents sans nombre, Esturgeon, Du Marais,
Plongeon, Duport, La Proue, et La Poupe, et Vent-Frais,
Et Peau-Verte, et le reste, au loin mordent la terre.

Il me reste à savoir si cet homme de guerre,
Qui de Rome à l'armée a montré le chemin,
Croit que l'on vit encor sous l'empire romain.
Laissons ces grands défis à la pompe espagnole,
Et par la porte ouverte entrons au Capitole.

CHANT TREIZIÈME

LA PAIX

Qu'il se fait ici-bas de choses malgré moi!
Que je vois d'imposteurs, de masques! Bonne Foi!
Que de gens saluant l'ombre de Bonaparte!
O dieux! n'envoyez pas aux fous la fièvre quarte;
A quoi bon? — Cavaignac et Dufaure et Vivien,
Bedeau, Lamoricière étaient des gens de bien,
Mais des républicains qui n'auraient pas, en somme,
Fait à coups de canon rentrer le pape à Rome.
Un prince, ami du pape, estimé de Falloux,
Est bien mieux notre affaire. — Enfin voilà les loups
Au bercail, caressant, berçant la République,
L'endormant en chantant : Dormez, belle Angélique.
Mais gare le réveil : loups, prince, confidents,
Renards, vous y perdrez ou la queue ou les dents.
Puisse la France avant n'être pas la risée
De ses voisins ravis, d'or, de sang épuisée!

Les dieux auraient détruit là tous les combattants,
Si Jupiter n'avait tiré sa montre à temps.
— Une montre! avait-il une poche où la mettre? —
Il ne faut pas, lecteur, prendre tout à la lettre.
Je parle au figuré... Bon! mon chant s'interrompt.
L'art est si difficile, et le censeur si prompt!

Ou la langue sert mal l'esprit qui nous inspire,
Ou l'auteur inspiré de deux tours prend le pire.
Tirer sa montre, c'est regarder, chez les dieux,
L'heure au balancement des orbites des cieux,
Pendule qui, battant les siècles pour les mondes,
Pour eux marque les mois, les jours et les secondes.
« Partez, dit Jupiter, mes filles! » A l'instant
Et Pallas et Thémis sont au bord de l'étang.
Elles trouvent de morts la montagne remplie,
Les mulots avançant, et Tom qui se replie
Sur sa flotte, et les dieux de la terre et des eaux
Unis pour tout détruire aux monstres infernaux.
« En avant! » Des Vertus les légions ailées
Attaquent de ces dieux les cohortes troublées,
Que bientôt dans leur fuite on voit, ivres de sang,
Par-dessus l'horizon sauter en mugissant.
Ceux qu'au passage Pan ou Triptolème attrape,
De ces mauvais dieux-là sans marque aucun n'échappe.
Longtemps les bonnes gens contiennent leur courroux;

Mais dans l'occasion : sus au noir! sus au roux!
Arrête, tue... — A Mars, fatigué de sa course,
Cypris fit à dîner d'abord avec la bourse
De Plutus. On dîna. Le dieu préoccupé
De ce qu'il avait vu resta longtemps frappé;
Mais ce qu'il n'a pas vu laisse en son âme altière
Un grand, un noir souci : savoir si par derrière
Pallas était plus belle encor que par devant.
Les dieux veulent tout voir, et se fâchent souvent
De n'être qu'à moitié contents. Un lit de soie
Reçut Mars, après. Pleine, entière fut sa joie.

C'était l'heure où déjà les peuples et les rois,
Qui font quatre repas par jour, en ont fait trois.
Des choses près du lac la face est bien changée :
On voit de combattants la plaine dégagée;
Le flanc gauche d'où Tom a tiré maints renforts,
Très réduit, quitte Enghien en lui livrant ses forts;
Le centre a disparu, Tom aussi; son armée
En deux gros corps mouvants sur l'eau s'est reformée,
L'un que flanquent, à l'est, des forêts de roseaux,
L'autre, au large, appuyé par trente gros vaisseaux.
Les rats tiennent les monts et la grève et les baies,
Qu'ils couvrent de radeaux bordés de leurs pagaies,
De frégates qu'on vient d'achever dans les ports,
Qu'amène le *Géant* aux terribles sabords,

Et de six gros vaisseaux de l'île, que l'orage
A portés, puis laissés prisonniers sur la plage.
Ces vaisseaux renfloués, ces radeaux, ces apprêts,
N'annonçaient pas des cœurs à parler d'accord prêts.
L'invisible Pallas, qui voit tout, s'en étonne,
Les preux pour les pousser n'ayant plus là personne.
Dans l'herbe apercevant Laflotte, au bras blessé,
Elle le prend, le rend aux siens, le bras pansé,
Et lui parle à l'oreille. O ciel! que sa figure
Était changée!... Enfin, la reine à sa blessure
Ne perdait rien. Heureuse épouse! Quel moyen
De consoler Minette, hélas! qu'un autre hymen.
Un grand cri part du ciel : « La Paix! » Tout l'empirée
Tressaille, resplendit; la nue est déchirée.
Les héros eurent peur d'abord : on s'arrêta,
Puis, en se regardant, longtemps on écouta,
Puis, n'entendant plus rien, d'attendre ils se lassèrent.
Le branle-bas allait... quand des courriers passèrent,
Annonçant que l'Eider au nord était en feu;
Que des traités en Prusse on se faisait un jeu;
Que les Scythes marchaient, qu'un corps de crocodiles,
Suivi par des mammouths, venait manger les îles
Avec Ratopolis; que les mammouths coupaient
En deux de leurs ciseaux tous ceux qu'ils attrapaient;
Qu'il fallait courir sus à cette gent féroce,
Ou grenouilles et rats n'étaient pas à la noce.

Les courriers disaient vrai : des clans de lézards verts,
D'écrevisses suivis et de monstres divers,
Sous leurs chefs s'avançaient en fouillant les rivages;
Leurs dents, leurs bras-ciseaux distinguaient ces sauvages.
Pallas, Thémis, prenant l'aspect de vieux guerriers,
Aux deux camps tout émus du récit des courriers
Parlent d'accord, de paix, mieux que des diplomates,
Maudissent les Lézards, les Crabes, les Sarmates,
Changent en un clin d'œil les cœurs et les esprits,
Puis s'en vont ressemblant à deux papillons gris.
Les chefs ne sont pas longs à conférer ensemble;
Les deux camps sont d'accord. L'eau gémit, le sol tremble;
On marche, rats par terre et grenouilles par eau.
La croisade a pour cri : Guerre au Cimbre nouveau!
Elle franchit un quart de mille d'une traite,
Et le Cimbre, surpris, battu, bat en retraite.
De Prussiens, de Calmouks pas plus que sur la main.
Mais la paix désirée était en bon chemin.
On revient côte à côte, enseignes déployées,
Puis on reste en repos, les armes nettoyées.

Ce fait, que sans détails le Temps nous a transmis,
Et qui de mes héros fit soudain des amis,
Lecteurs, d'un nouveau livre offrirait à ma Muse
Le sujet. Faites-le, si cela vous amuse.
Chaque peuple applaudit à ce muet traité,

Qui de l'invasion sauvait la chrétienté.
« Renonçons, disaient-ils, à ces luttes impies,
Et ne réveillons pas les Haines assoupies. »
Les Haines, en effet, dormaient en ce moment;
La Discorde et les siens dormaient pareillement;
Mars allait s'endormir, Dieu merci, sans rancune;
Et le flux de la Manche occupait seul Neptune.
« Envoyons des hérauts couronnés de lauriers,
Et que les maux présents surtout soient les derniers. »

Les rats étaient vainqueurs sur terre, mais Minerve
Leur montrait les vaisseaux du lac, puis la réserve.

Quand on est las du mal, comme tout marche bien !
Tout conspire au repos : chacun y met du sien.
J'en ai vu d'un accord s'arroger le mérite,
Quand la paix dans les cœurs était d'avance écrite.
Le mérite est alors de ne point empêcher
Les gens de se comprendre et de se rapprocher.
Ciel, laisse ainsi finir nos troubles domestiques :
Sauve-nous du fléau des sauveurs dynastiques,
Qui gâtent tout, voulant que ce qu'ils n'ont pas fait,
L'ordre public, semble être à la fin leur bienfait.
Le monde est plein de geais qui se parent des plumes
Des autres : belle thèse à mettre en deux volumes.
Puis le sauveur vous perd; les bêtes du bon Dieu

Sont tellement parfois ce qu'est toujours Romieu !
Qu'il mette ses Césars sous verre, et veuille croire,
En nous les présentant, qu'il n'est pas à la foire.

On voulait donc la paix, sauf les retardements
Qu'y pouvaient apporter les deux gouvernements.
Le cœur va droit au but, non la diplomatie.
Sur les rapports de Tom, d'Ajax de Dalmatie,
On choisit chez les rats six gros pairs, vieux routiers,
Goutteux, mais qui des cours savaient tous les sentiers.
D'autre part on choisit six gros lords, vieux corsaires,
Goutteux, mais fort adroits dans toutes les affaires.

Les chefs étaient du Lac et du Broc, qui de loin
Se virent, devant eux regardant avec soin.
Porté sur un brancard, chacun des diplomates
Tenait un grand bourgeon d'olivier dans ses pattes,
Signe touchant, rameau cher à l'antiquité,
Du retour de la paix symbole respecté.
Sitôt que chaque troupe eut de l'autre été vue,
On n'eut pas l'air d'abord de chercher l'entrevue ;
Ensuite l'on marcha, comme si l'une allait
Par politesse voir ce que l'autre voulait.
Mais chacune tremblait qu'une marche inégale
Ne lui fît faire un pas de plus que sa rivale.
On s'aborda bientôt, chapeau bas, poliment :

On venait en amis se faire compliment
Sur la fuite du Cimbre et la gloire commune
Qui de deux grands États rehaussait la fortune;
Les combats illustraient les peuples valeureux;
La guerre avait pourtant des effets désastreux :
« On s'y ruine en frais, observaient les grenouilles;
— On y perd plus d'habits qu'on ne prend de dépouilles, »
Répondaient les mulots... Puis on parla du temps,
Des blés qui promettaient, de l'air pur des étangs.
On pouvait aller loin en semblable matière.
Du Lac prit par mégarde avec sa tabatière
Ses pouvoirs qu'il fit lire à du Broc stupéfait,
Qui présenta les siens à du Lac satisfait.

Pour commencer chacun, tant sur mer que sur terre,
Étala ses moyens, ses ressources de guerre.
De s'avouer vaincus les uns étaient bien loin;
Les autres de la paix n'avaient aucun besoin;
On consigna le tout dans les préliminaires.
Puis vinrent les gros cas, les clauses ordinaires;
Les mulots prétendaient rester maîtres chez eux,
Les grenouilles aussi, comme avant, rien de mieux;
Contre les lézards verts, les khans des écrevisses,
De l'autre chaque État réclamait les services :
Accordé; comme aussi de livrer aux requins
Les barbares marchands d'esclaves africains,

Les hérons et les chats sans fraude. On passa vite
Sur Taïti, l'Egypte et le droit de visite;
On devait du Schleswig s'entretenir plus tard;
Chacun pour lui parler prendrait la Prusse à part.

Un saule mort, couché dans l'eau près de la rive,
Fut le sujet subit d'une lutte fort vive;
Chacun voulait l'avoir pour rentrer dans ses frais.
On parla de l'honneur des Terriers, des Marais,
De nouvel armement : « Mais il tient à la terre! —
Mais il trempe dans l'eau!—Mais il n'y trempe guère!»
Chacun dut recourir à son gouvernement;
Mais que faire? où trouver titre ou renseignement?
Sur les cartes manquait la souche contestée.
Il en parut plus tard une histoire annotée.
On la déclara neutre. Hélas! un mot de plus,
Et les vœux pour la paix devenaient superflus.

On laissa de côté Naples et la Toscane;
Parme et le Piémont n'avaient point là d'organe :
Partant point d'embarras pour les indemnités.
Lord Turbot quelque temps cita les vieux traités,
Surtout celui d'Utrecht, et battit la campagne,
Sans qu'on lui répondît, sur les souris d'Espagne.
Les ministres, présents au milieu des guerriers,
Traitaient directement alors par des courriers.

Laflotte avoua tout et maudit la harangue
Qu'en dépit de son cœur avait faite sa langue;
Déclarant que les rats, comme il fut convenu,
Étaient de bons enfants, fait partout bien connu.
Il lui fut répondu que les guerriers des ondes
Étaient de bons sujets, de l'aveu des deux mondes.

On discuta longtemps la forme des serments.
On jura par le ciel, par les quatre éléments,
Par Jupiter armé de foudres nécessaires, —
Chacun voulait d'effroi glacer ses adversaires, —
Par Thémis, par Minerve... Enfin on jura tant,
Que je dois abréger ce chapitre important.

Le traité fut fait double en très beaux caractères;
— Une épine servait de plume aux secrétaires. —
On le relut, avant de le ratifier,
Plusieurs fois, chaque Etat s'y nommant le premier.
Le tout bien comparé, certifié conforme,
Même les points obscurs, en sa teneur et forme
Fut signé, parafé près Roseaubourg-l'Etang,
En prairial de l'an de grâce fisch-tong-kang,
Style chinois, qu'ici, critique, pour vous plaire,
J'aurais bien désiré mettre en style vulgaire.
Si j'en crois des savants, c'est l'année où Bineau

Traversant Satory, suivi d'un gros tonneau,
Arrêta, pour qu'on pût boire après la revue,
Le soleil sur Saint-Cloud, la lune à Bellevue.

Cependant des deux parts les morts sont inhumés;
Du rat Trottemenu les restes embaumés
Sont pleurés, transportés en un caveau superbe.
Puis les zéphirs du soir redressent partout l'herbe,
Et Cérès, y voyant encore du sang noir,
Derrière eux essuyait tout avec son mouchoir.
Une fête assembla sur le bord des lagunes
Peuples, gouvernements, pairs, députés, communes.
On soupa, chaque groupe avait son cuisinier.
On soupe aussi, de plus on chante en mon quartier :

« Ah ! si, puisqu'il peut tout, le Ciel voulait permettre
Que j'eusse autant d'écus que l'on en pourrait mettre
Dans autant de grands sacs qu'on en voiturerait
Dans autant de fourgons qu'un pape en bénirait !
—Peste ! combien d'écus ! Guillot, qu'en veux-tu faire?
—Des heureux !—Mais, Guillot, ce n'est pas ton affaire.
Pense à toi, cœur trop bon ; laisse un tel soin aux dieux,
Vends tes peaux de lapins, comme ont fait tes aïeux.
— Ah ! si je devenais, moi, souverain du monde !
Tout est possible. — A l'autre ! en serais-tu, Joconde,

Moins cocu? — Si j'étais, moi, prince seulement!
Tout peut se faire. — Alors, ton peu de jugement,
Jeannot, se verrait mieux. — Si, moi, sans rien apprendre,
Je savais tout! – Je suis, moi, las de vous entendre.
—Et, moi, si par les dieux trois vœux m'étaient donnés!
— Un boudin te pendrait bien vite au bout du nez. »

Alors que faire? Hélas! rester ce que nous sommes,
Sans trop croire à la paix. Heureux, dit-on, les hommes
Qui ne désirent rien! Ce bonheur, chacun peut
L'obtenir. Mieux vaut tard que jamais. Paix! qui veut
La sagesse? Approchez, citoyens, il n'en coûte
Que de vouloir. Eh bien! personne ne m'écoute.
Bientôt vous aurez tout, n'ayant besoin de rien.
Ils se sauvent. Prenez! c'est le souverain bien...
Ah! menteurs, ah! vauriens, échappés de Bicêtre,
Race d'ambitieux! — Muse, par la fenêtre,
Vois-tu toujours la paix? — Je vois à l'hôpital
Porter la Probité. — Puis? — Maint sot à cheval. —
Puis?—Maint fourbe en voiture.—Et puis?—Un masque éno
Intitulé la Paix. Derrière est la Réforme,
L'Ordre à présent. Ses chefs rayonnent; ils sont deux,
Un âne, un singe; à l'ombre un enfant dort près d'eux,
La République. L'Ordre à l'étrangler aspire,
L'âne à brider le singe, et le singe... à l'empire.
Tout peut donc, grâce à l'Ordre, aller de mal en pis.

Je vois, comme deux sphinx, deux gros chiens accroupis.
Ils protègent l'enfant, la chose est manifeste,
Menaçant d'avaler le masque et tout le reste.

Bourgeois réformateurs, je ne vous parle plus :
Vous perdez la raison ou j'ai l'esprit perclus.
Des Césars vous servez les complots, la rouerie,
Quand il faudrait servir, aimer votre patrie,
Partant la République, et mettre sans regret
Son salut au-dessus de tout autre intérêt.
Cette enfant fêtera chez nous son centenaire.
Retenez qu'elle est née avec vendémiaire,
Quand les Prussiens sans pain, et de raisins gorgés,
Fuyaient, quittaient la Marne et ses coteaux vengés.
Elle revient, quand tous vous la croyiez bien morte,
Comme elle reviendrait plus aimée et plus forte,
Si... Qu'espérez-vous donc? quel est votre secret?
C'est fait des rois : le Temps a rendu son arrêt.

Tu t'endors, douce enfant, Muse, sur mon pupitre.
Ne m'abandonne pas ; il me reste un chapitre
A faire, et l'épilogue où nous résumerons
Notre histoire ; après quoi, Muse, nous dormirons.

CHANT QUATORZIÈME

LA FÊTE

Noires discussions, cris d'un monde frivole,
Loin d'ici ! Je puis mieux perdre le temps qui vole.
Venez, petits oiseaux ; je m'entendrai parler
Peut-être en mon jardin. N'allez rien révéler.

L'homme né souverain, — je parle ici sans voiles,—
Demande, tout petit, la lune et les étoiles.
Il se dépite en vain : il perd à dix-huit mois
Tout l'empire du ciel qui méconnaît ses lois.
Reste la terre ; là, des bras de sa nourrice,
Il sourit à sa cour ou la bat par caprice ;
Autre État qui s'en va, dès qu'y mettant les piés
Il bat les rois voisins sans avoir d'alliés.
Que dirai-je ? A cinq ans le voilà sans couronne,
Déjeunant de pain sec, et fouetté, s'il raisonne.
L'homme alors obéit. Il est à regretter

Qu'à ce bel âge, tous, nous ne puissions rester.
L'homme est obéissant ! que ce mot à l'oreille
Est doux ! L'homme obéit. Enfin, c'est à merveille.
Mais l'homme, ainsi traité, garde un vif sentiment
De ses droits méconnus, murmure à tout moment,
Compte les jours... Enfin aux calendes prochaines
Il est majeur : de joie il bondit, rompt ses chaînes,
S'appelle citoyen ; puis, en roi détrôné,
Il veut d'abord le sceptre en ce monde borné.
Plus tard le ciel pour lui n'est un objet d'envie
Qu'autant que son orgueil échoue en cette vie.
Regardez à vingt ans ce dernier fils des dieux, —
Ils n'ont rien fait depuis, — ce port, ce front, ces yeux,
Peut-être les plus beaux que doit l'âme des mondes
Prendre pour se mirer, ô Rhéa ! dans tes ondes.
Il aspire un air libre en ses poumons ardents ;
Il échappe à son père, aux prêtres, aux pédants ;
Il a déjà traité de benêts et de cuistres,
Bien qu'à tort quelquefois, les rois et leurs ministres,
Ayant ouï ceux-ci dans maint pompeux discours
Lui dire que l'État comptait sur son concours.
Enfin il sent sa force, il couve sa conquête ;
Il en prend ce qu'il peut, et, si rien ne l'arrête,
Il prend tout, comme ont fait Alexandre le Grand,
Charlemagne et Véron, le dernier conquérant ;
Il prend tout comme prince, ou voleur, ou pirate.

Ou, trafiquant heureux, au Mexique, à Surate,
Dans sa bourse en louis, bravant tonnerre et vent,
Il met la terre et l'onde et tous les biens qu'on vend.
Ou bien pour lui l'empire est dans la solitude :
Il règne sur le globe au flambeau de l'étude.
Ou bien, domptant son cœur, il vient plus vite à bout
Du reste : il a le monde en se passant de tout.
Enfin ce roi superbe a sa reine fidèle,
Pour goûter les douceurs de l'empire avec elle :
Comme le reste, il prend, fourrage ses appas,
Et fait que l'univers d'abord ne finit pas.

Mais, ô petits oiseaux qui peuplez ma charmille,
L'homme est en ce bas monde une immense famille,
Une foule ; que vois-je ? et quel concours de rois,
Égaux en avarice, en orgueil, comme en droits !
C'est un tumulte horrible et dont l'univers tremble.
Ils ne peuvent au but arriver tous ensemble ;
Les premiers couronnés veulent l'autorité ;
Ceux qui viennent après veulent la liberté,
Au nom de la justice, admirable science,
Enfant de l'amour-propre et de la conscience.
Tout le menu des rois, en arrière resté
Sous le nom de canaille, a, lui, la charité
Que les autres lui font ; s'il appelle égoïste
Fould qui passe, en passant Fould répond : « Dieu t'assiste ! »

Tous les jours, par malheur et fort heureusement,
La Fortune détruit ce vaste arrangement :
Un grand tombe, un petit prend sa place; les vides
S'emplissent aussitôt de prétendants avides
D'or ou d'honneurs. Hélas! il est des prétendants
Qui n'arrivent jamais. Des évêques prudents
Leur promettent le ciel. Que le Ciel les entende!
D'abord il entend tout. Pour moi, je me demande
Pourquoi le Ciel a fait, — c'est toujours mon refrain, —
La terre si petite et l'homme souverain.

Allons, petits oiseaux, chers aux nymphes des grottes,
Qui m'emportez ma graine et me laissez vos crottes,
Ne nous demandons rien, et laissons faire Dieu,
Qui veut qu'on se remue en tout temps, en tout lieu.
Aurait-on, s'il tenait ses bêtes mieux bridées,
Et tant d'émotions et surtout tant d'idées?
L'homme sur cette terre est un être pensant,
Partant né pour agir : on pense en agissant.
Au choc de l'action la pensée étincelle ;
Sous le pic sort le feu que le caillou recèle.
Des gens ont de penser voulu faire un métier :
Ils disent nos penseurs, comme on dit mon portier.
Ceux-là, penseurs assis, rêvent, idéalisent;
Les vrais penseurs de Dieu travaillent, réalisent.
Il veut donc qu'on désire et qu'on agisse; il veut

Que chacun au soleil se place comme il peut,
Et qu'on vive surtout, même quand l'espérance...
Elle n'est jamais loin, non plus que la souffrance.
Et, tout considéré, le sage vit son temps :
La nature, le long des hivers, des printemps,
Lui jette maint appât, lui sourit et l'affine.
Il se croit bien malin, la nature est bien fine.
Il aime l'existence, enfin, quand il est vieux,
Pour elle-même, hélas ! justifiant les cieux.

Petits oiseaux voleurs, quel rapport mon poème
A-t-il avec ceci ? Je me dis à moi-même
Que la paix ici-bas ne peut longtemps durer.
Mes héros dignement la voulaient célébrer :
Le festin fut splendide ; au dessert, les poètes
Dirent comment le Ciel avait fait les planètes,
Le soleil, les têtards et les rats en six jours,
L'homme et les animaux, les dieux et les amours,
Après avoir pourtant fait d'abord les fossiles,
Colosses premiers rois de la terre et des îles,
Découverts par Cuvier : le mastodonte un tel,
Le grand lézard Veuillot, le mammouth Duchâtel.
Ils chantèrent après l'Olympe et ses merveilles,
Des Titans et des dieux les luttes sans pareilles ;
L'incrédule Renan par le diable emporté,
Combalot le jésuite au Styx précipité ;

Puis l'âge d'or, Saturne avec les communistes,
L'âge d'argent, Rothschild, les libres échangistes,
L'âge de fer : ici leur chant rauque et voilé
Fit frémir un moment l'auditoire troublé;
Car ils disaient comment vinrent les souricières,
Des mares, des étangs les pêches printanières,
Le juste dévoré, les chats et les serpents
Ne rêvant que surprise, embûche, guet-apens.
Des arts ils racontaient aussi la décadence,
Des lettrés vagabonds la sombre indépendance,
Les monstres Boursouflure et Galimatias,
Et l'hydre des romans qui ne finissait pas.

Enfin l'avenir, peint des couleurs les plus vives,
Émut, charma, d'espoir enivra les convives.
Dans les bras de la Nuit, du Sommeil, de l'Amour,
Ils allaient oublier les fatigues du jour,
Et frais à leur réveil, heureux de vivre encore,
Saluer, attendris, les beautés de l'aurore;
Qu'on verrait les serpents et les chats enchaînés,
Le juste tous les jours faire quatre dînés;
Qu'en Autriche Haynau finirait par la corde;
Que les arts renaîtraient pour chanter la concorde.
L'âge heureux, que les fils de Téthys, de Cérès,
Rêvaient avant la guerre, allait éclore après;
Qu'on verrait, grâce aux nœuds de cette paix sacrée,

Tous les biens envahir la terre rassurée,
Les États amortir leur dette en quelques mois,
Enfin tous les impôts abolis à la fois.

Un vieillard souriquois, par un conte pour rire,
Porta l'enivrement des cœurs jusqu'au délire.

« Des animaux, dit-il, en corps de nation
Fondèrent un empire au pied d'un champignon.
C'étaient, me direz-vous, de fort petites bêtes.
Ce peuple sous ses rois fit d'abord des conquêtes.
Rois et guerriers vivaient une heure ou deux, je crois,
Plus sobres, moins ardents, les sages deux ou trois.
Les dieux du peuple entier, né dans la matinée,
Égalaient la carrière au cours de la journée.
Un jour! durant ce nombre infini de moments,
Ce grand empire vit bien des événements.
Après les durs combats vinrent d'autres disputes;
Trois révolutions durèrent vingt minutes.
La liberté fit naître arts, commerce et savants;
On mesura la terre, on s'abrita des vents;
Les générations, par les lois protégées,
Travaillaient, se suivaient plus riches, mieux logées.
Très puissant à midi, l'empire dut déchoir,
D'après l'arrêt du Ciel, vers quatre heures du soir.

A six, un sénateur de grande expérience,
Oracle respecté, qu'éclairait la science
Des temps passés depuis le lever du soleil,
Tint ce grave discours au milieu du conseil :

« Pères conscrits, dit-il, le luxe nous domine.
Cet empire affaibli cède au temps qui le mine.
Sans parler du déluge au monde entier fatal, —
Il avait, le matin, plu sur le végétal. —
Nos aïeux ont lutté durant le cours des âges
Contre bien des fléaux racontés par les sages :
Famines, coups de vent, guerres, feux du midi,
Ils ont tout surmonté : cet empire a grandi;
Et je bénis le Ciel qui plaça ma naissance
Dans un temps où j'ai pu voir encor sa puissance.

« Vint la paix... Des vieillards, qui m'écoutent ici,
J'ai vécu deux fois l'âge, au terme où me voici.
J'ai vu le bien, le mal que la paix peut produire,
Chez nous avec les arts les vices s'introduire,
Tomber notre rudesse et nos derniers héros,
Mortels meilleurs que vous, et plus grands et plus gros.
Le trépas lentement, — tout s'affaisse et succombe, —
A mis sur leurs yeux clos le sommeil, puis la tombe.
Il ne reste à présent que des cœurs refroidis :

L'aisance et le repos nous ont tous engourdis.
A grands pas du berceau la mort s'est rapprochée ;
Le mal corrompt la vie en sa source cachée ;
Le luxe, les plaisirs, les spectacles nouveaux
Sapent depuis longtemps dix siècles de travaux.

« La cure d'un tel mal est d'autant moins aisée,
Que je crois comme nous la nature épuisée :
Depuis longtemps les dieux ont pour les éléments
Clos l'âge de la force et des enfantements.
Où voyez-vous encor ces signes, ces prodiges,
Ces tremblements subits des herbes sur leurs tiges ?
Et dans ces chocs féconds les dieux apparaissant,
Pour étendre partout leur culte florissant ?
Les dieux ! plus d'un déjà doute s'il en existe ;
Leur souffle ardent n'est plus dans ce ciel morne et triste.
La terre a vu partir leur dernier messager. —
On avait vu dans l'air un fétu voltiger. —

« Tel chancelle et se trouble en sa marche incertaine,
Un ami défaillant dont la mort est prochaine,
Tel cet astre un moment s'est soudain obscurci,
Alors que nous naissiez avec ce siècle-ci.
L'univers a compté, seigneurs, bien des secondes,
Depuis l'essai suivi d'études plus profondes,
Où par l'ombre d'un corps observé constamment

On vit que le soleil avait du mouvement.
La science attentive eut son observatoire
Sur ce dôme où du monde a commencé l'histoire;
Bientôt pour les savants ce fut un fait jugé,
Que le soleil de place avait beaucoup changé.
Les récits primitifs lèvent le dernier doute;
Là ce géant des airs dut commencer sa route;
D'âge en âge il monta jusqu'au sommet des cieux,
De chaleur et d'éclat foyer prodigieux.
Cet astre, que des temps fatigue la durée,
Nous jette en descendant sa lumière altérée;
Cet amas nuageux que là-bas nous voyons,
Comme un vaste linceul, éteindra ses rayons.
Déjà de cette mousse à la cime chenue
Jusqu'à nous s'étend l'ombre aux anciens inconnue.
Nous marchons vers la nuit, et le temps va heurter
La borne infranchissable où tout doit s'arrêter. »

Le rat parlait encor; mais dans tout l'auditoire
Un rire inextinguible interrompit l'histoire.
Ayant ri, chacun fit sa remarque à l'instant.
Les grenouilles disaient qu'à ce peuple important
Une feuille de saule eût pu servir de coche,
Les rats, qu'ils auraient mis l'empire dans leur poche.
Les caporaux, gardant leur maintien sourcilleux,
Se moquaient du vieux rat et de ses contes bleus.

« De ces petits mortels riez, reprit le sage,
Sans vous croire du ciel plus qu'eux l'œuvre et l'image.
Tout être a sa valeur dans les secrets des dieux,
Qu'il vive plus ou moins, qu'il marche devant eux
Gros comme un éléphant ou comme un œuf de mouche.
Croire que tout s'éteint, quand le soleil se couche!
Eh bien, sur terre il est maint savant, esprit droit,
Qui croit pis sur parole ou d'après ce qu'il voit.
Nous savons que cet astre allumé sur nos têtes,
Depuis bien des saisons éclaire ainsi les bêtes;
Mais les dieux savent seuls et tiennent dans leur main
Ce que les grands États vont devenir demain.
Modérons dans nos cœurs la crainte et l'espérance :
Tout ce que nous voyons n'est souvent qu'apparence.
La sagesse elle-même a ses infirmités,
Moissonne les erreurs, glane les vérités.
Que la paix vous sourie, enfants, sans vous séduire,
Et laissons tous aux dieux le soin de nous conduire. »

Sa grandeur retenait la reine à la maison,
Aussi le roi. La nuit montait à l'horizon.
On battit le rappel. Nuit, vent, tout semblait dire :
Allez dormir, guerriers, peuple de chaque empire!
Du grand-livre des jours un jour est effacé.
Tout ira désormais comme par le passé.
Du sommeil cependant goûtez les doux mensonges.

Que penser de la vie, et d'où viennent les songes?
Les songes de la vie, hélas! sont le portrait :
J'ai toujours pensé, moi, mortels, que l'on aurait,
Si l'on continuait les rêves de la veille,
Une seconde vie à l'autre en tout pareille.

ÉPILOGUE

Vivants de toute humeur, secte et condition,
L'épilogue d'un livre est la conclusion.
Vous savez tous le grec. En ce moment suprême,
Je voudrais être bref et clore mon poème
Comme Perrault : Charlotte accoucha tous les ans,
Farinette au vieux roi donna d'autres enfants,
Le ciel aux deux États des jours longs et prospères,
Les petits évitant les fautes de leurs pères;
J'en dis plus à regret. Tout a sa loi, vivants,
Rien ne marche au hasard, les astres ni les vents,
Ni les peuples de Dieu. Race dure et féconde,
Qui couvrez les vallons et les îles du monde,
Vos esprits inconstants, chaos d'opinions,
Semblent errer au gré d'aveugles passions;
Vous suivez sans erreur, à travers les orages,
Votre cercle tracé sur la carte des âges.
J'entends ici crier : Temps, où nous conduis-tu?
Regardez, vous foulez un grand chemin battu.

Ce que vous inscrivez d'un côté de la route,
Les anciens l'ont inscrit de l'autre. L'on en doute?
Je vais dire aux échos qu'il est un fait certain,
C'est que vous n'entendez le grec ni le latin.
Lisez des deux côtés : Premières Monarchies,
Seigneurs, Rois absolus, Bourgeois, Oligarchies,
Républiques. — Mortels, que je ne puis haïr,
Car la nature en moi ne saurait se trahir,
Je connais un témoin qui jamais ne varie,
Il va vous confirmer ce que l'histoire crie ;
C'est votre propre cœur, vous l'avez sous la main,
Vous trouverez le monde au fond du cœur humain.

Deux forces sont en nous, qu'unit la conscience :
Le cœur et la raison, d'où la foi, la science;
Sans l'une, l'homme est fou ; sans l'autre, il n'agit pas;
Tout mortel a des deux sa mesure ici-bas. —
La haute intelligence au grand cœur réunie,
Dans une âme d'élite enfante le génie. —
Mais la vie est pour tous un combat; de nos jours
Ces deux agents divins se disputent le cours.
Leur choc, hélas! féconde et fait gémir notre être;
Et l'homme est épuisé, quand il se croit son maître.

Notre cœur, le premier, sourit au monde, aux cieux ;
La Foi naît, nous croyons ce qu'ont cru nos aïeux.

Puis avec la Raison vient la Philosophie;
L'homme alors veut tout voir et de tout se défie.
Sa lanterne à la main, fier de sa liberté,
Il marche, il sonde, il cherche en vain la vérité;
Il va... comptez les chocs, les luttes intestines,
D'où naît la paix qu'il fait en lui sur des ruines.
N'oubliez pas surtout que la mort à grands pas
Vient après. On vous dit qu'un peuple ne meurt pas:
De tout peuple voilà l'inaltérable histoire.
Un peuple a-t-il mille ans, il se lasse de croire;
La foi pour adversaire a l'austère Raison,
Cent ans d'affreux combats embrasent l'horizon,
Les dieux tombent... enfin l'on cesse de proscrire;
Le pape tonne encore, on ne fait plus qu'en rire.
Aux peuples sans autels la Raison dit leurs droits;
Ils se lèvent, soudain l'on ne voit plus les rois.
La guerre se rallume et fait trembler la terre;
Et quand Louis-Philippe, un jour, après la guerre,
Veut faire, ombre des rois, acte d'autorité,
On rit, trois cents gamins le mettent de côté.
Or, vous en êtes là, concitoyens; mon livre
Espérait vous calmer, vous décider à vivre
Contents de vous, sans croire au bien illimité,
A craindre la Raison, partant la Liberté,
Sans cesser toutefois d'avoir peur des jésuites;
A dîner de goujons en attendant les truites;

Mais vous poussez si loin l'amour de l'équité,
De la perfection, but de l'humanité !
La Raison voit partout tant d'abus à détruire !
Bref, à vivre sans mal elle veut nous réduire,
Fatale erreur! sans mal rien ne vit, cherchez... rien.
Le bien même a son mal, comme le mal son bien.
Du monde, où vous allez, voulez-vous des nouvelles,
Vous, bourgeois? J'en reviens : frères, pauvres cervelles,
Croyez-moi ; j'en sais plus encor que je n'en dis :
Eh bien! la République est un vrai paradis.
Vivez de tous les fruits qu'y sème la justice ;
Mais ceux que des Césars y greffe la malice,
N'y touchez point ; qu'ils soient écrasés sous vos pas,
Ou craignez des malheurs que vous ne voyez pas,
D'Achille au fond du cœur eussiez-vous la rancune,
Deux révolutions ne valent pas mieux qu'une.
Pourquoi tourner la tête? on ne peut reculer...

Voudrais-tu, Nettement, laisser les gens parler ?
On verra revenir ta royauté sans tache,
Comme la feuille morte à l'arbre se rattache.
A propos, bons amis de monsieur Nettement,
Qui me rappelez tous la *Belle au bois dormant*,
Dieu vous garde de mal ! vous aimez les histoires ;
Je vais vous en dire une, empruntée aux Mémoires
Du bon temps, qui fait voir combien sont pervertis,

En nos jours douloureux, les cœurs et les partis !
Il était une fois, — c'est le début d'usage, —
Un bon roi, dit le Fou, fils d'un roi, dit le Sage,
Père d'un autre roi, dit le Victorieux.
Que tout était bien dit chez nos braves aïeux !
On ne cultivait plus alors coteau ni plaine ;
Les manants dans les bois vivaient de chair humaine.
Il en vint aux marchés. — Et pourquoi cultiver ?
Les seigneurs les guettaient partout pour enlever
Leur semence et les mettre à rançon. D'une course
Le seigneur de Vauru, n'ayant pas maille en bourse,
Rentrait un jour ; il voit Jean qui hersait son champ :
« Manant, semer du blé, fit l'homme chevauchant,
Sans ma permission ! » Il l'attache à la queue
De son cheval, il trotte, il court un quart de lieue,
Arrive avec sa troupe au château : « Cinq sous d'or,
Ou pendu. » Le captif ne parlait pas encor ;
Pieds et mains, tout saignait. « Ciel ! pitié pour mon homme,
Monseigneur ! » Une femme accourait. « Çà, la somme !
— Mariés, Monseigneur, ici depuis huit mois,
Nous n'avons rien ; je suis enceinte. — Beau minois,
Cinq sous d'or dans dix jours ou la corde. » En Champagne,
Cinq sous d'or ! Elle va, la terreur l'accompagne,
Implore amis, parents, les hameaux et les bois.
Point de sommeil. Cinq sous ! Elle en rapporte trois,
Au bout de quinze jours, les donne, puis s'informe

Où trouver Jean. Du doigt Vauru lui montre un orme
Chargé de trois pendus. Elle venait trop tard ;
Elle voit son époux ! « Exécrable bâtard,
Ta part de paradis est plutôt pour le diable !
O Jean ! mon Dieu ! dit-elle, ô Ciel impitoyable,
Qui ne nous venge pas ! » Elle prend un couteau,
Veut frapper... On lui coupe, à la voix du bourreau,
Et jupes et chemise à la hauteur du ventre;
On la traîne, on la lie à l'orme, et chacun rentre
Au château. Dans la nuit, le mal d'enfant la prend.
La voilà qui gémit et se tord en pleurant,
Crie : « A l'aide! » De qui pouvait-elle en attendre?
Des hurlements dans l'ombre enfin se font entendre.
Le matin,— nul varlet ne s'était dérangé,—
On trouva que les loups, hélas ! avaient mangé
Et l'enfant et le ventre à cette pauvre mère !
On n'en fut point ému, Messieurs, tant la misère
Endurcissait les cœurs. Est-ce là, pour finir,
L'heureux temps que voudraient vos yeux voir revenir ?
Ou les jours où Montfort au Dieu du saint-office
Faisait de tout Béziers un affreux sacrifice ?
Ou ceux où certain roi, dit le Bel, vrai bandit,
Prenait l'or et rendait du cuivre par édit ?
Ceux où, sous le grand roi, l'on cernait les villages,
Pour lever les impôts, comme on fait les pillages,
Temps où cent mille enfants en un an périssaient

Sur des seins que la faim, puis la mort tarissaient ?
Paix aux morts ! Un grand vent emporte au loin les âges,
Mais non leur souvenir. De vos rois fous ou sages
Ou des lois d'aujourd'hui demandez aux hameaux
Ce qu'ils aiment le mieux, tout pesé, biens et maux.

J'entends du bon Veuillot la voix sacerdotale :
« Des choses ici-bas si la marche est fatale,
Si les miracles sont un point à négliger,
Si l'auteur prévoit tout, sans pouvoir rien changer,
Que veulent ses conseils, ses vers que Dieu confonde? »

Veuillot, nous mourrons, toi, moi, comme tout le monde ;
Dieu te mène au repos fatal : je le prévois ;
Et, lorsque je te dis de ménager ta voix,
De prolonger tes jours, de prendre médecine,
De cracher ta vipère et d'avoir bonne mine,
Ai-je tort ? Quant à Dieu, frère, à ne rien celer,
Il te ressemble trop, quand tu le fais parler.

Écoute encor : des morts dont nos cœurs se souviennent
Parfois on revoit l'ombre, et l'on dit qu'ils *reviennent ;*
Tel, en ses visions, même des temps passés,
Revoit toujours vivants les gens bien trépassés ;
Les vieux inquisiteurs te trottent dans la tête :
Ce sont des *revenants* que tu tiens, grosse bête.

Entre nous, loin de moi les termes outrageants !
Je me sers de ce mot, comme font bien des gens,
Sans penser à mal. Va, que le Ciel nous pardonne !
Tes saints inquisiteurs ne brûleront personne.
Nous savons, juste Ciel ! ce que nous a coûté
De prêtres arrogants la double autorité.
Dormez, martyrs, bûchers, assassins et complices,
Dieux effrayants, repus de l'odeur des supplices !
Prêche la paix, l'amour, druide, et la pitié ;
A l'église sois libre, et dehors sois lié.

Mais finissons. Lecteur, encor deux prophéties.
Nous n'existerons plus quand les démocraties
S'éteindront à leur tour, les peuples approchant
Du terme de leur course, astres à leur couchant.
L'Europe, dont l'un d'eux aura l'hégémonie,
En immense famille à la fin réunie,
Monde inerte d'humains, par les siècles dompté,
Languira, laissant là, foi, raison, liberté,
Attendant lasse, au sein d'une paix inféconde,
Que d'un autre chaos il sorte un autre monde.

Quel peuple à l'univers alors fera la loi?

Le citoyen respire autant que l'homme en moi,
Et parle le dernier. O vous, France, Angleterre!

Dont les luttes naguère ont partagé la terre,
Laisserez-vous la force en vous se consumer?
Si le Nord vous défie... au lieu de désarmer,
N'aurez-vous pas plutôt l'heureuse fantaisie
De fermer au Sarmate et l'Europe et l'Asie?
L'aveugle et lourd Germain peut arrêter nos pas,
Et nous opposer même un Épaminondas;
Mais ses doctes ont-ils oublié Thèbe en cendre?
Les Thébains contre nous sont-ils pour Alexandre?
Ce qu'on veut, on le peut; et l'empire est donné
Non au plus orgueilleux, mais au plus obstiné.
Quand chacun veut régner, mieux vaut mourir les maîtres
Qu'humiliés, déchus du rang de nos ancêtres.

L'homme de l'univers veut la paix, l'équité.
L'homme de son pays veut être respecté.

A vous que tant de gens accusent dans nos villes
De tout le mal que font les discordes civiles,
A vous, pauvres d'esprit, citoyens du bon Dieu,
Je parle avec respect, comme à l'eau, comme au feu.
Nous avons échangé les coups et les blessures;
J'ai cru surabondant d'y joindre les injures.
Avec mes prisonniers, en vainqueur obligeant,
J'ai partagé le peu qui me restait d'argent.
Vos cœurs, unis d'instinct, sont la source profonde

D'où Dieu débordera pour changer ce vieux monde,
Lui rendre de nouveau l'ignorance et la foi,
Sans changer des esprits l'histoire ni la loi.
La Raison pâlira comme le jour décline,
La Foi ramènera la même discipline,
La Raison la suivra, rallumant son fanal,
Sans qu'arrive la fin ni du bien ni du mal.

Dans ton sein cependant il nous reste un refuge,
Dieu, que je sens partout, seul vrai père et vrai juge;
Seul sage à qui toujours l'homme peut s'adresser,
Ami dont sur mon cœur je voudrais, moi, presser
La main, si dans ma nuit ta main pouvait paraître!
Des vents et de la foudre, enfant, j'ai craint le maître;
La douce voix des jours et mon cœur m'ont appris
Ce qu'en toi peut trouver l'être qui t'a compris.
Quand je vois les humains, trompés par leurs chimères,
Chercher en eux leur force et doubler leurs misères,
Quand sous le vol du temps, hors tes lois, tout périt,
Lois dont la fin suprême échappe à mon esprit,
Que dire alors, sinon qu'en tout ce grand mystère
Ta volonté soit faite au ciel et sur la terre?
Que pèse dans ta main un homme révolté?
Que pèsent les soleils, les cieux, l'immensité?
Dans la lutte éternelle où se meut la nature,
Toi seul es l'oreiller où dort ta créature;

Ébranle l'univers ; je dirai : Tout est bien.
Ta force en moi soutient l'homme et le citoyen.

Quel que soit le repos où la mort nous convie,
Traversons sans effroi l'épreuve de la vie.
Profanes, loin d'ici ! laissez en paix mes chants.
Les profanes pour moi sont d'abord les méchants,
Puis les pédants, et puis ceux dont l'âme grossière
Est, comme au fond d'un puits, fermée à la lumière ;
Et puis certains Crésus, aussi durs qu'opulents,
Qui ne devraient dîner que d'eau claire et de glands.
Ma voix, pauvres enfants, qui voguez sans boussole,
N'enchaîne pas les vents. Qu'elle amuse et console !

FIN

LETTRE DE M. GUIZOT A L'AUTEUR.

Je n'ai pas voulu vous remercier avant de vous avoir lu, Monsieur. Je vous ai lu, et j'ai ri, ce qui ne m'arrive guère. Il y a bien de l'esprit et bien de la saine et grande raison dans votre poème. Plaise à Dieu que tout cela ne soit pas vain! Nous sommes dans un temps et dans un pays où le vent emporte les bonnes semences avant qu'elles aient germé. Sont-elles tout à fait perdues? J'espère que non, et rien ne me confirme plus dans mon espoir que de rencontrer des esprits comme le vôtre, sympathiques, bien qu'inconnus.

Recevez, je vous prie, Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération très distinguée.

GUIZOT.

Paris, 10 février 1851.

LETTRE DE JULES JANIN AU MÊME.

Monsieur,

Je suis en train de lire votre livre, et je vous trouve diablement hardi d'avoir tant d'esprit, en vers, et contre tant de gens que vous nommez en toutes lettres, à la façon d'Aristophane, votre maître! Déjà mes sympathies vous sont acquises, et pourtant je ne suis qu'au septième chant, à l'heure où Soumet trouve une idée! Je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à vous dire mon contentement et ma joie toutes les fois que je rencontre en mon chemin un homme qui ose encore oser, et produire un livre, que dis-je? un poème, à l'heure où l'homme sage ne planterait pas un bout de rosier à la porte de sa maison.

J'espère, Monsieur, que nous nous verrons quelque jour, et que nous causerons à cœur ouvert.

Je suis dès à présent tout à vous.

JULES JANIN.

6 février 1851.

LETTRE DE SAINTE-BEUVE AU MÊME.

Le 2 mars 1851.

Monsieur,

Je ne veux pas tarder à vous remercier de l'envoi si obligeant que vous me faites de votre *Batrachomyomachie*. Tout ce que j'en ai lu m'a fort réjoui, et vous savez ennoblir la parodie en y ajoutant une moralité élevée. La parodie, en effet, est bien ce qui convient le mieux à la fustigation de nos mœurs et de nos travers, même de nos violences d'aujourd'hui qui sont en grande partie d'imitation et de contrefaçon ; mais votre conclusion, Monsieur, nous transporte dans un ordre d'idées meilleur, et vous n'êtes pas de ceux qui se contentent de rire et de railler ; vous montrez aussi la source qui rafraîchit et console. Votre vers se plie également à ces deux emplois : il a de la gaieté, du bon sens et un noble sentiment humain. Les remarques que j'oserais y faire, si j'en pouvais causer un peu longuement avec vous, ne seraient qu'au point de vue d'un art plus savant, mais que le sujet n'exigeait pas et qui n'était pas nécessaire à votre but. Je vous prie, Monsieur, de m'excuser si je ne vous en dis pas davantage, mais, ce que j'ai dit de bien, je le pense.

Agréez l'expression de ma gratitude et de ma haute considération.

SAINTE-BEUVE.

ERRATA

Page	3, vers	7, *au lieu de :*	estime.	*lisez :*	estime,
—	112, —	11, *au lieu de :*	concentré,	*lisez :*	concentrée.
—	159, —	3, *au lieu de :*	vont,	*lisez :*	sont.
—	216, —	25, *au lieu de :*	trois.	*lisez :*	trois,

TABLE

PARIS

IMPRIMERIE JOUAUST ET SIGAUX

Rue Saint-Honoré, 338

Dans le même format

VERS

Anthologie de quatrains anciens et modernes 3 50
Poésies de Gustave Vinot : Poèmes et Poésies . . . . 3 fr.
Doña Juana, poème dram. . . 2 fr.
Les Neveux du Pape 3 50
Poésies d'Élie Cabrol : La Première Absence, 12 *eaux-fortes*. . . 12 fr.
Comédies, 3 *eaux-fortes* . 6 fr.
Étienne Marcel, drame. . . 3 50
Épaves de jeunesse, par C. Ducroq. 2 fr.
Premières Poésies, par P. Millet. 3 50
Les Petits Ours, par R. Rochard. 3 50
Légendes bouddhiques, par E. Thiaudière. . . . . 1 fr.
Rayons jaunes, par O'Saül 2 50
Feuilles du cœur, par Della Rocca. 3 50
Lacrymæ rerum, par L. Paté . . 2 fr.
Myrtes et Cyprès, par G. Eekhoud 3 50
Zigzags poétiques, par G. Eekhoud 3 fr.
Les Pittoresques, par G. Eekhoud. Pap. vergé, 5 *eaux-fortes* . . 5 fr.
Marcelle, par M. Doseig. 4 *eaux-fortes* 3 50
Nouvelles Géorgiques, par J. Durandeau 3 50
Péchés de jeunesse, par E. H. . . 3 50
Les Chants du rêveur, par Albert Mieusset. 2 50
Brahma, poème 2 50
Au Foyer, par G. La Baile . . [illegible]
Les Cadettes, par Em. Chatelier. 3 50
Confessions d'une toute jeune femme, par P. Viteau . . . . 3 fr.
Renée d'Amboise, par Ed. Dupont-Sevrez 2 50
Dans l'exil, par E. Joël. . . . . 3 fr.
Mosaïques, par J. Magnard. . . 3 fr.
La Vie mauvaise, par Pontsevrez. 3 50
À travers la vie, par Flamen . . 5 fr.
Au petit bonheur, par le comte de Flavigny 3 50
Aubes d'amour, par P. Jaubert. 2 fr.
Sur tous les tons, par Germain Lacour 2 50
Les Tablettes, par Lecomte (Dyonis). 1 50
Contes d'aujourd'hui, p. Mardoche. 3 fr.

PROSE

Drames et Romans de la vie littéraire, par Saint-René Taillandier . 3 fr.
La Muette, le Château et ses désastres, par Jules Janin . . . . . . 1 fr.
De l'autorité de Rabelais dans la Révolution, par Ginguené, préface par Henri Martin. . . . . 3 fr.
Les Baisers de Jean Second, traduits par V. Develay . . . . 3 fr.
Élégies de Jean Second, traduites par V. Develay . . . . 3 fr.
La Lorgnette philosophique, par N. Quépat. Pap. vergé . . . . 4 fr.
La Mettrie, sa vie et ses œuvres, par N. Quépat. 3 50
Nos Maîtresses, par Adhémar . . 3 fr.
Souvenirs d'Orient, par J. Sigaux 2 fr.
Guide-Roman au Mont-Blanc, par J. de Boisgrolau 3 50
Le Vœu de Vivien, par F. Brun. 2 50

THÉÂTRE

Le Péché véniel, 1 acte en vers, par Alb. Millaud. 1 50
Le Glaive runique, drame lyrique, par Léouzon Le Duc. . . . 5 fr.
La Critique de *la Visite de noces*, par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose . . . . 1 fr.
Le Mariage d'Alceste, 1 acte en vers, par Ch. Joliet. . . . . 1 fr.

DEUXIÈME CENTENAIRE de la fondation de la COMÉDIE-FRANÇAISE, publication faite à l'occasion des fêtes données pour le deuxième jubilé du Théâtre-Français, et contenant, avec l'*Impromptu de Versailles* et le *Bourgeois gentilhomme*, une *Notice* de P. Regnier, et la *Maison de Molière*, à-propos en vers de Coppée. Un vol. in-16, tiré à petit nombre sur papier de Hollande, et orné de *deux portraits à l'eau-forte de Molière*, gravés par Damman. 10 fr.

---

562 — Imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338